



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

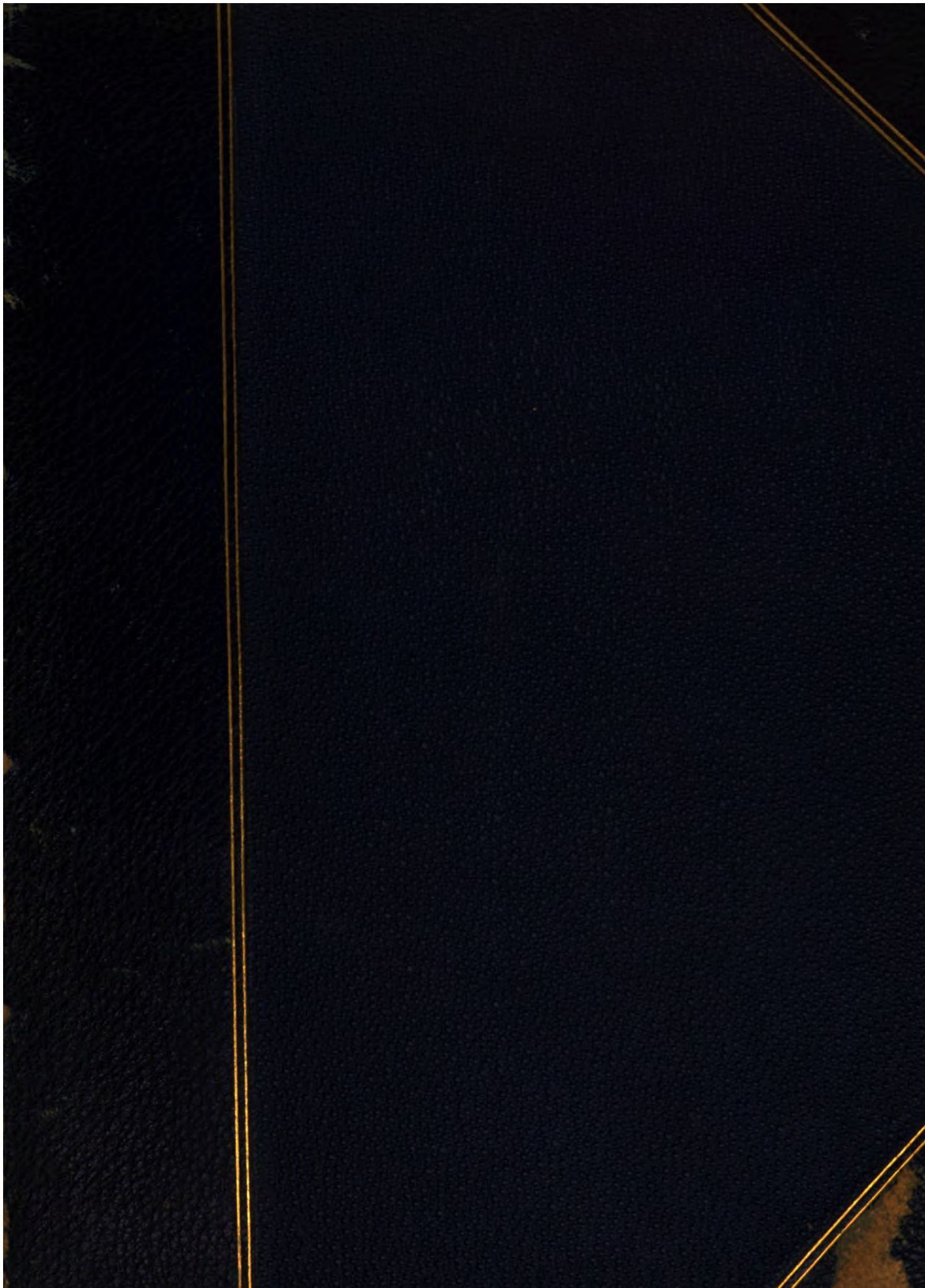
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

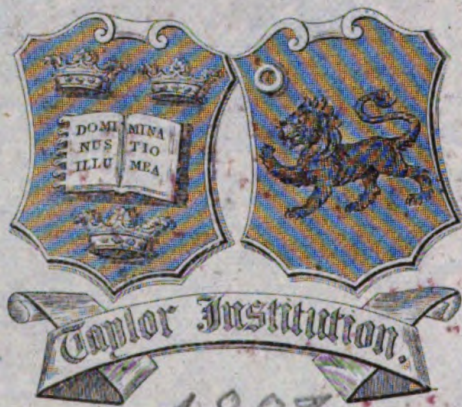
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

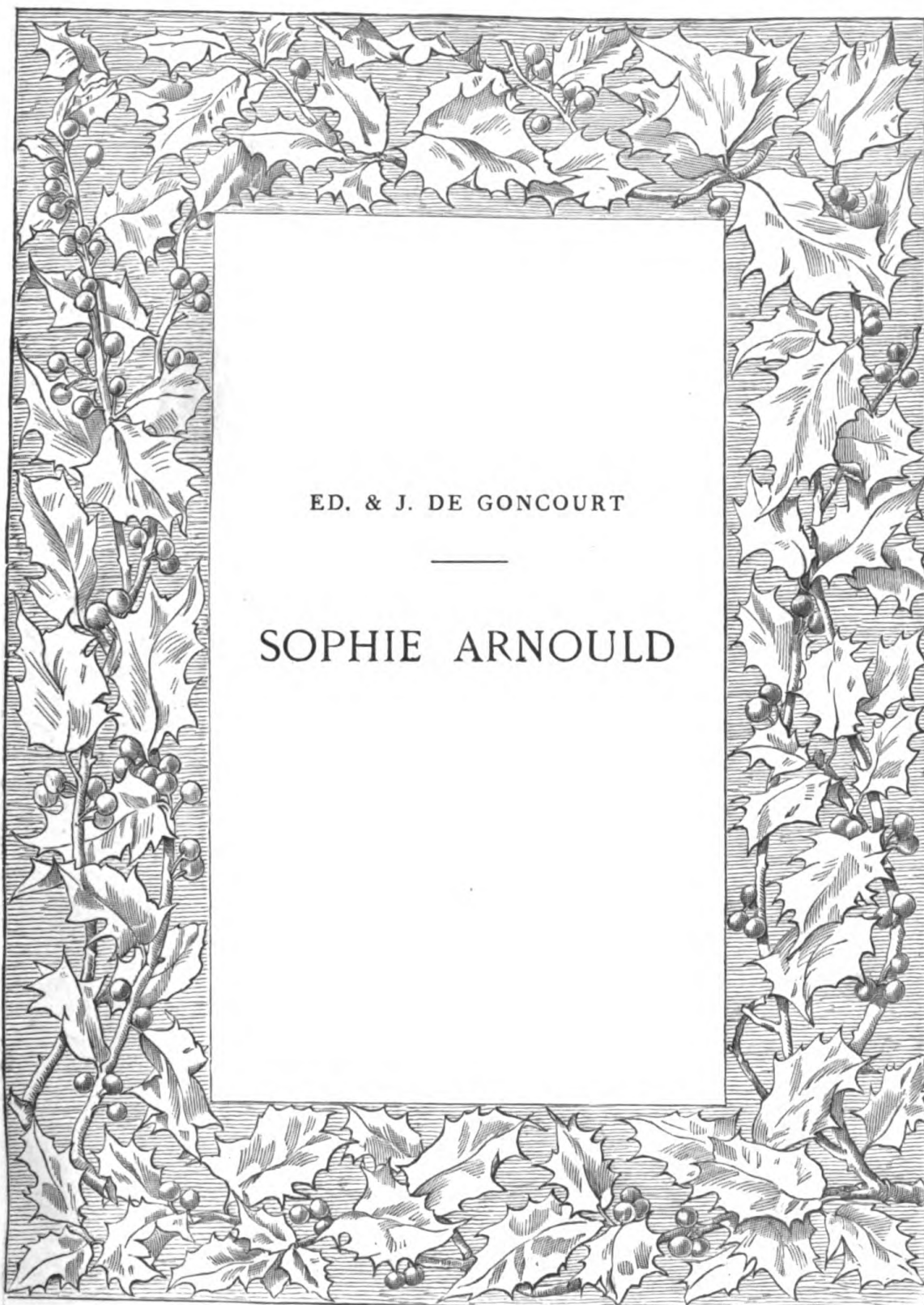


✓
109A f 1
170 v. 1.
~~175 v. 1.~~



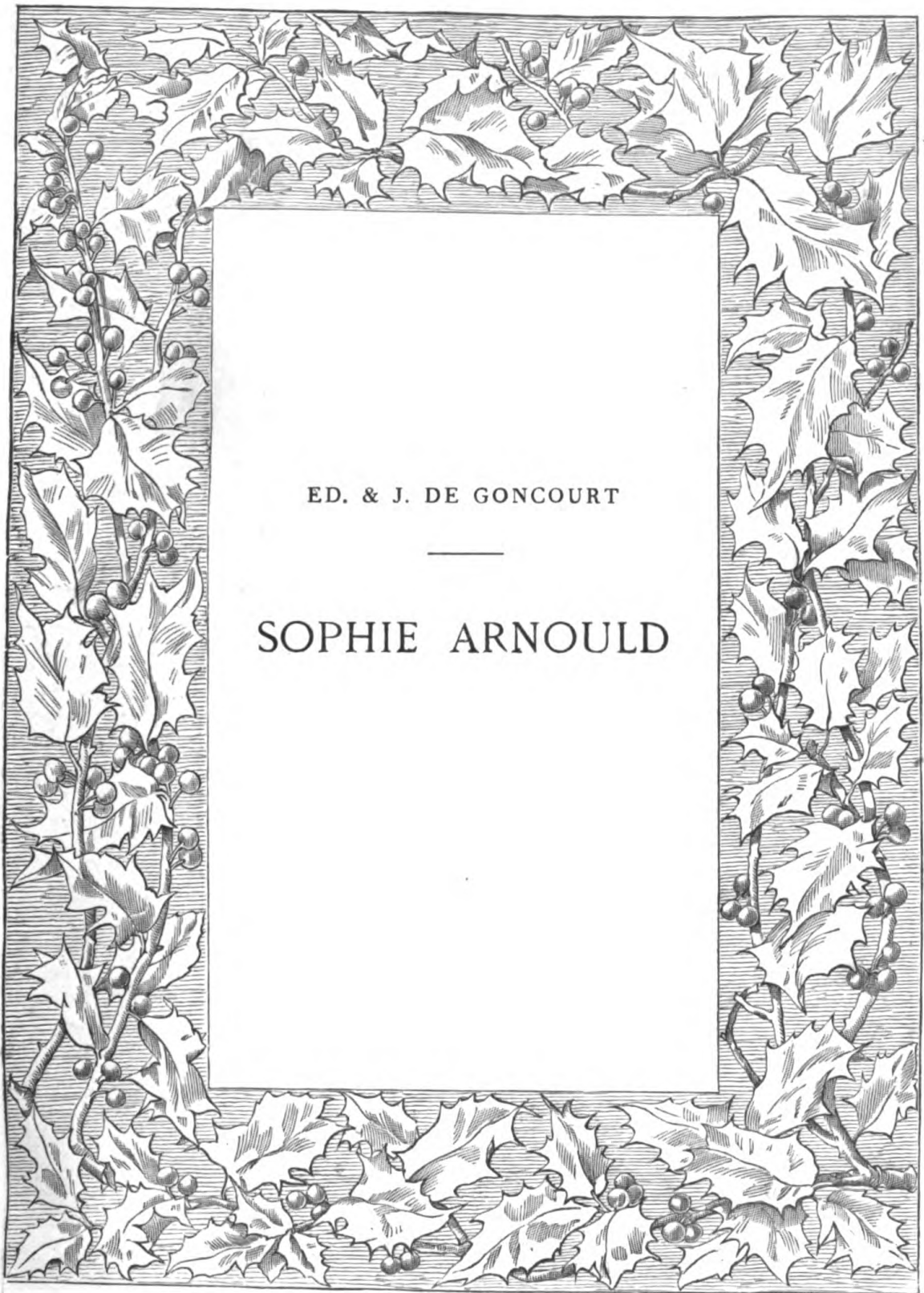
1887





ED. & J. DE GONCOURT

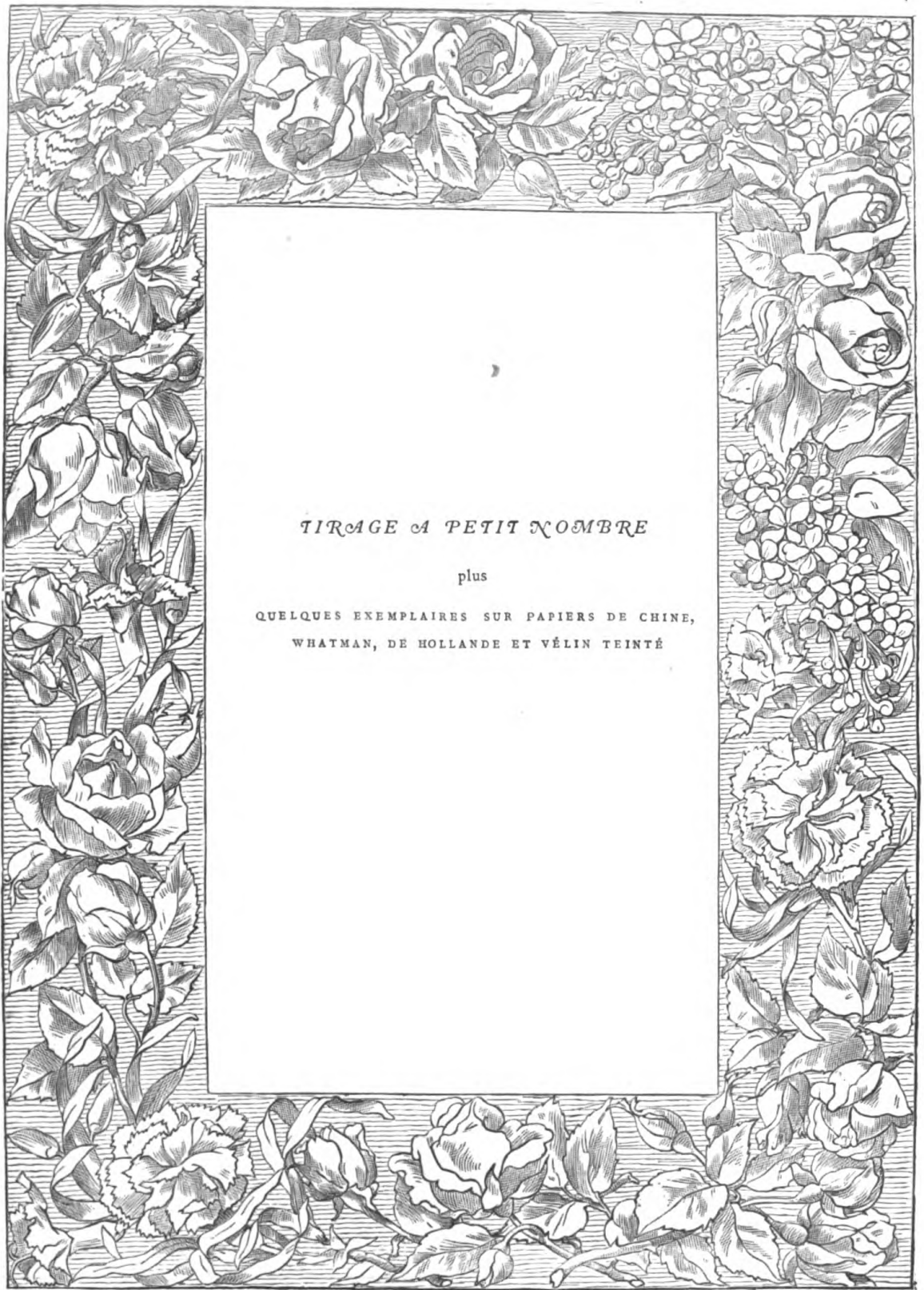
—
SOPHIE ARNOULD



ED. & J. DE GONCOURT



SOPHIE ARNOULD



TIRAGE A PETIT NOMBRE

plus

QUELQUES EXEMPLAIRES SUR PAPIERS DE CHINE,
WHATMAN, DE HOLLANDE ET VÉLIN TEINTÉ



F. and H. Cary







Sophie Arnould

D'APRÈS

SA CORRESPONDANCE

ET

SES MÉMOIRES INÉDITS

PAR

ED. ET J. DE GONCOURT



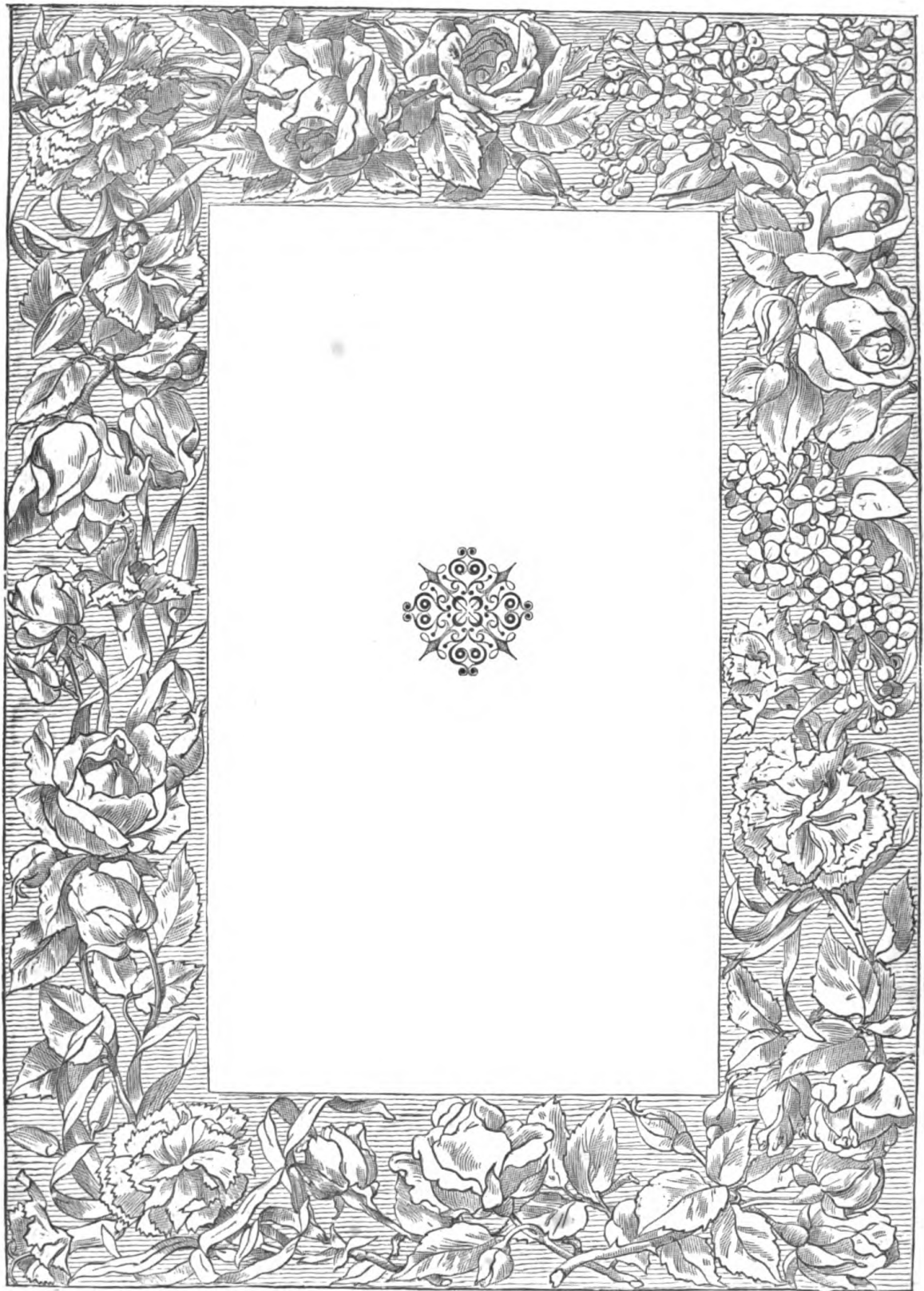
PARIS

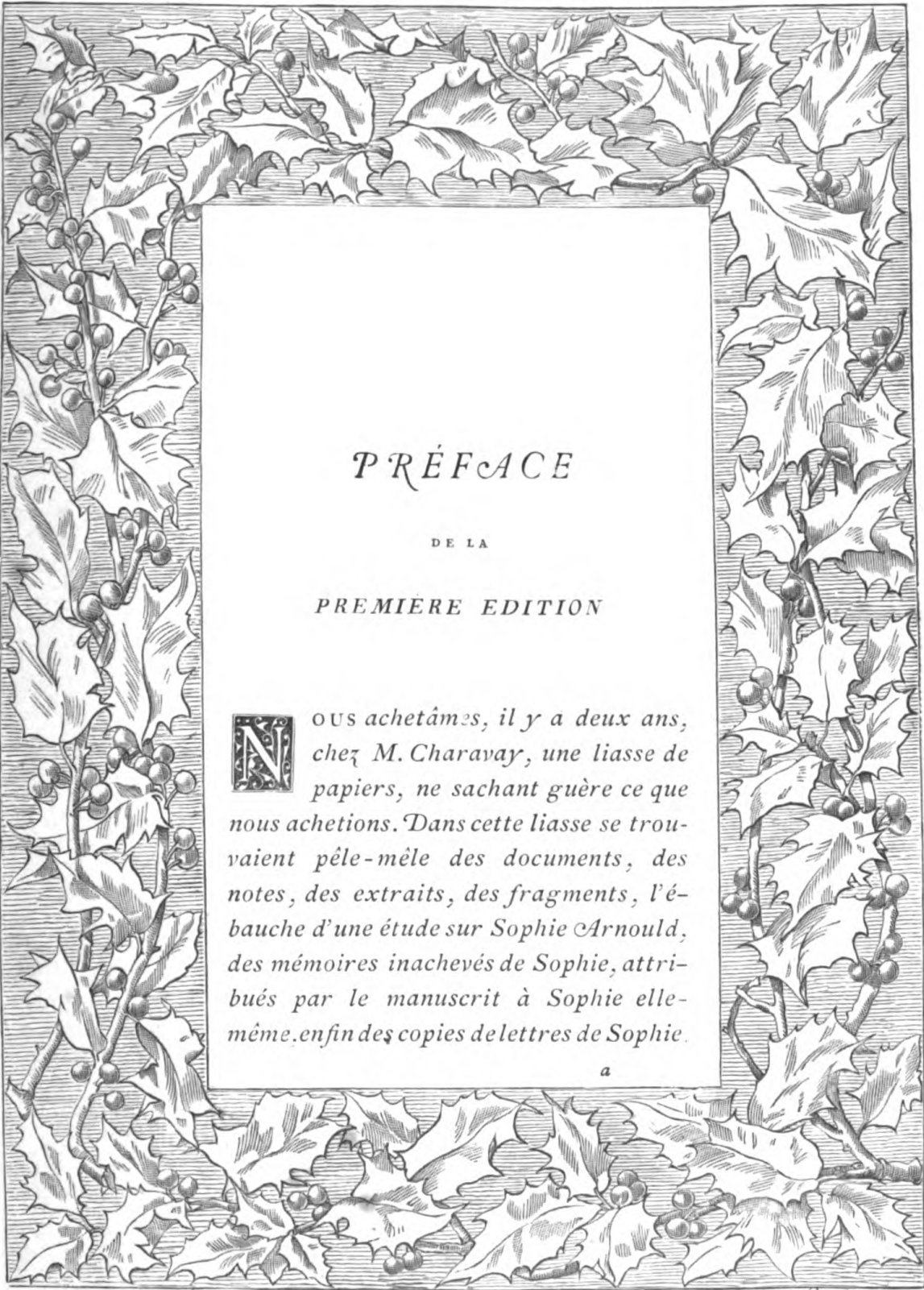
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS,

—
1877

Tous droits réservés.





PRÉFACE

DE LA

PREMIÈRE ÉDITION

NOUS achetâmes, il y a deux ans, chez M. Charavay, une liasse de papiers, ne sachant guère ce que nous achetions. Dans cette liasse se trouvaient pêle-mêle des documents, des notes, des extraits, des fragments, l'ébauche d'une étude sur Sophie Arnould, des mémoires inachevés de Sophie, attribués par le manuscrit à Sophie elle-même, enfin des copies de lettres de Sophie.

a

Une lecture attentive de ces dernières amena la conviction dans notre esprit : ces lettres étaient incontestablement de Sophie; mais si nous n'avions pas de doute, le public avait le droit d'en avoir. Il fallait les preuves. Les catalogues d'autographes nous les fournirent immédiatement. Des copies que nous possédions, nous rencontrions des extraits, publiés d'après les originaux, dans les catalogues de vente de lettres du 3 février et du 14 mai 1845, du 16 avril 1846, du 10 mars 1847, du 2 mars 1854. Plus tard, une lettre dont nous faisons l'acquisition chez M. Laverdet, se trouvait être le double, exactement textuel, d'une de nos copies; plus tard encore, une lettre de Sophie, relative à la machine infernale de la rue Saint-Nicaise, que voulait bien nous communiquer M. Chambry, présentait la reproduction littérale d'une autre de nos copies. L'authenticité était



PRÉFACE. ▼

donc établie et parfaite : c'étaient vingt-deux lettres inédites de Sophie à M. et à M^{me} Belanger, sauvées et retrouvées.

Les Mémoires de Sophie — ils ne vont malheureusement ces Mémoires, que de sa naissance à son enlèvement — ont pour nous la même authenticité historique. Il ne leur manque que la preuve des lettres, la preuve autographe. Mais c'est le tour et l'esprit de Sophie Arnould, et son ton, et son accent. Cette voix même un peu enflée, ces parures de roman qu'elle donne à sa jeunesse, ce rehaussement de sa famille, cette allure moins libre et se guindant devant le public de sa vie, n'est-ce pas le caractère et le goût propre des mémoires d'une comédienne qui se confesse? Sophie n'affiche-t-elle pas, dans une lettre à Lauraguais, de l'an VII, donnée dans ce volume, l'intention d'écrire l'histoire de ses amours? Et si ces mémoires

étaient fabriqués, pourquoi s'arrêteraient-ils en chemin? — Toutefois, n'ayant point derrière nous le manuscrit autographe, nous n'avons osé hasarder aucun extrait; nous nous sommes contentés de tirer de ces mémoires les faits qui amplifient, certifient, contredisent, avec un accent de vérité incontestable, les récits déjà publiés.

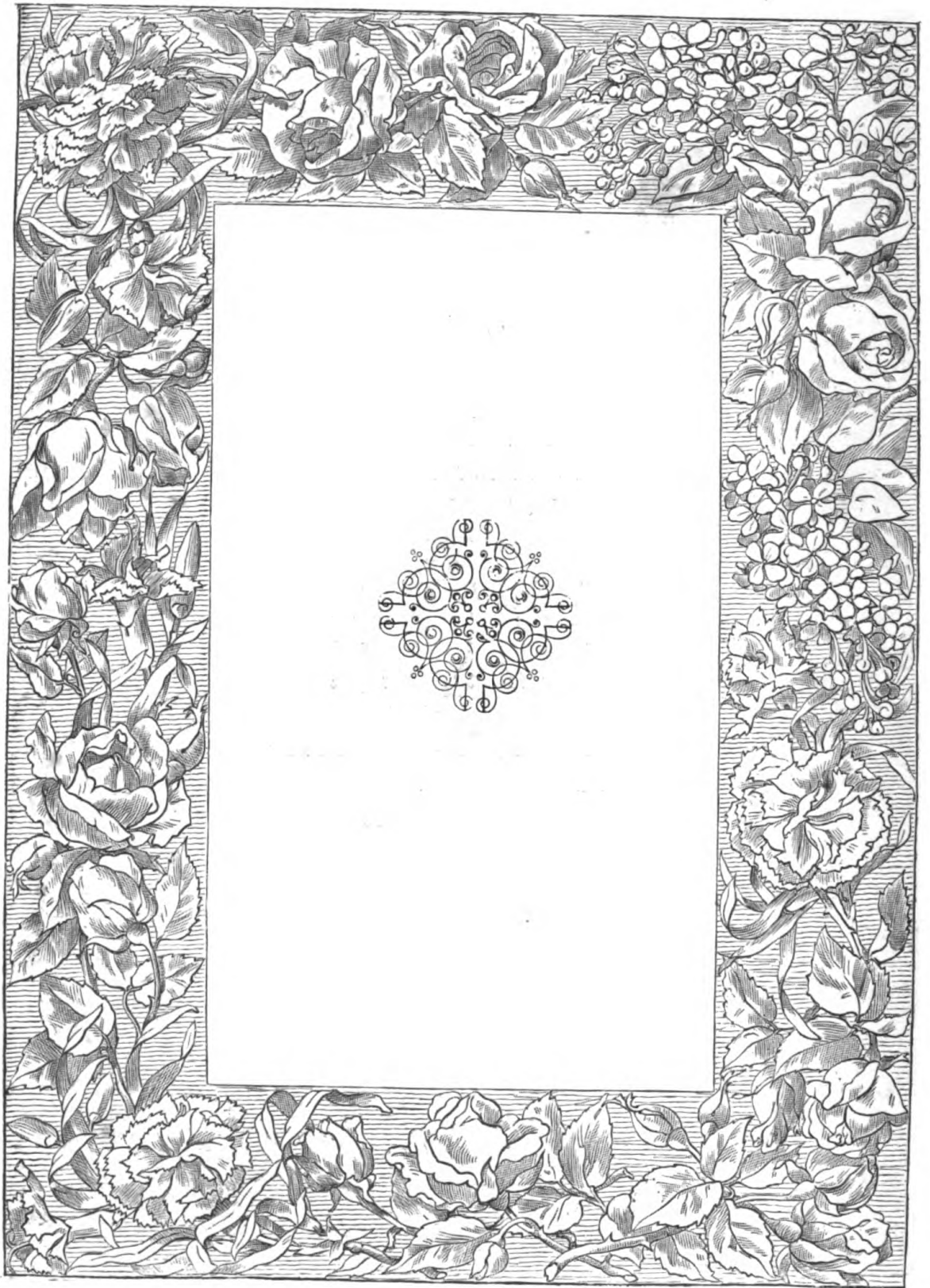
Il fallait encore apporter à cette étude, l'intérêt de tous les documents autographes que la bonne volonté des amateurs pouvait mettre à notre disposition. Nous avons réussi, et nous remercions M. le marquis de Flers, M. Chambry, M. Boutron, M. Fossé d'Arcosse, etc., de nous avoir donné, d'avoir offert au public les restes et les reliques de ce rare et charmant esprit.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Paris, 12 janvier 1857.

Depuis la publication de la première édition de ce volume, j'ai retrouvé, j'ai acquis le commencement des Mémoires autographes de Sophie Arnould. Malheureusement, ce n'est qu'un très-petit fragment. Il y a en tout quatorze pages, dans lesquelles Sophie recommence trois fois l'histoire de sa naissance et de ses premières années. Toutefois, quelque incomplet que soit le manuscrit, son existence démontre, que les Mémoires annexés aux lettres n'ont pas été fabriqués, qu'ils ont été bien réellement écrits par la célèbre actrice, à la sollicitation d'un ami, d'un teinturier, d'un éditeur dont le nom est resté inconnu.

E. G.

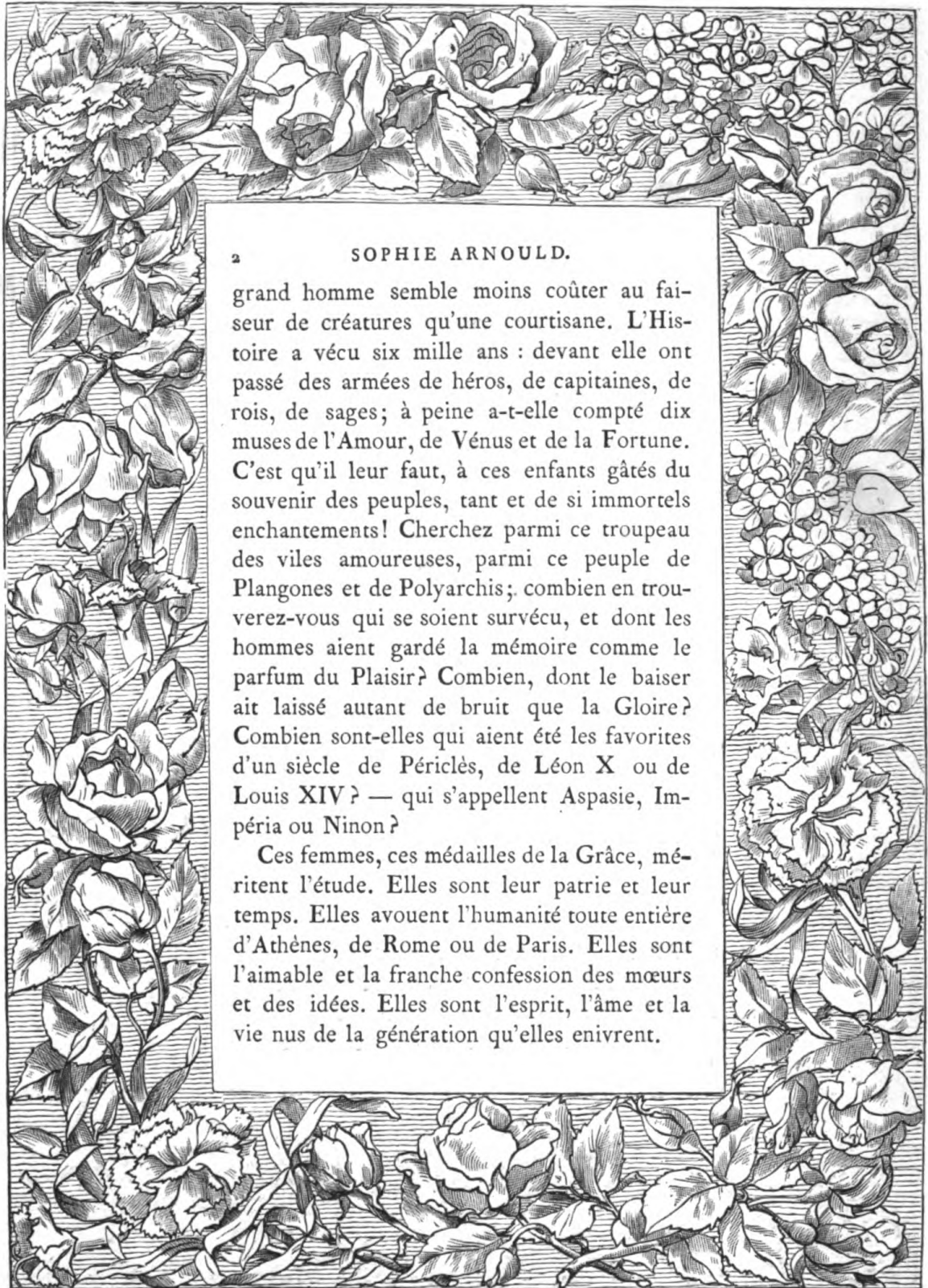




I.

DE rares créatures, et semées dans le temps à de longs intervalles, ces femmes qui, vivantes, sont le scandale d'un siècle, et mortes, son sourire. Un

I



grand homme semble moins coûter au faiseur de créatures qu'une courtisane. L'Histoire a vécu six mille ans : devant elle ont passé des armées de héros, de capitaines, de rois, de sages; à peine a-t-elle compté dix muses de l'Amour, de Vénus et de la Fortune. C'est qu'il leur faut, à ces enfants gâtés du souvenir des peuples, tant et de si immortels enchantements! Cherchez parmi ce troupeau des viles amoureuses, parmi ce peuple de Plangones et de Polyarchis; combien en trouverez-vous qui se soient survécus, et dont les hommes aient gardé la mémoire comme le parfum du Plaisir? Combien, dont le baiser ait laissé autant de bruit que la Gloire? Combien sont-elles qui aient été les favorites d'un siècle de Périclès, de Léon X ou de Louis XIV? — qui s'appellent Aspasia, Impéria ou Ninon?

Ces femmes, ces médailles de la Grâce, méritent l'étude. Elles sont leur patrie et leur temps. Elles avouent l'humanité toute entière d'Athènes, de Rome ou de Paris. Elles sont l'aimable et la franche confession des mœurs et des idées. Elles sont l'esprit, l'âme et la vie nus de la génération qu'elles enivrent.

Voici l'une, la dernière venue, la dernière peut-être, la sœur cadette de Ninon, la seule courtisane de l'âge d'or des filles : Sophie Arnould.

II

VOUS voulez-donc, mon bon et estimable ami, que je vous retrace, par écrit, l'histoire très-extraordinaire de ma vie ; — vous qui m'avez connue, je puis le dire avec vérité, avant l'aurore de mes plus beaux jours, puisqu'à peine atteignais-je alors ma quatorzième année, — vous qui avez vu la très-innocente, la très-ignorante Sophie, se livrer, s'abandonner à son amant.

. les infortunés goûtent une espèce de plaisir à épancher leurs douleurs dans le sein de l'amitié, et c'est le seul aujourd'hui auquel il me soit permis de me livrer. Je commence donc.

Je suis née d'une famille honnête. Mon ayeul paternel a été proscrit et fugitif par le malheureux édit de Nantes qui a fait perdre à



4

SOPHIE ARNOULD.

la France tant d'honnêtes familles et qui a entraîné la perte de tous leurs biens. D'autres circonstances non moins malheureuses ont amené mon père à Paris, où avec le peu qui lui restait des dépouilles de sa fortune, il s'est mis dans le commerce et a épousé ma mère, fille d'un bon bourgeois de Blois...

Enfin je suis née. Et, chose remarquable, c'est que je suis née dans la même alcôve où avait été assassiné l'amiral Coligny deux cents ans auparavant¹, étant née en 1745²... Autre

1. Une lettre de Sophie Arnould, publiée dans un journal en 1776, signale cette bonne fortune de son berceau, d'avoir été placé dans l'illustre chambre de Coligny, habitée depuis par la duchesse de Montbazon et devenue un temps l'atelier de Vanloo. Malheureusement pour la vérité et l'exactitude de la légende qui court les livres, l'actrice a fait et dans la lettre et dans ses mémoires, un gros mensonge. L'actrice est née, ainsi que l'atteste son acte de naissance, rue Louis-le-Grand, et n'a habité la rue Bétizy (depuis la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois) que quelques années après sa naissance.

2. Sophie Arnould se rajeunit sciemment, et même la date de 1744 donnée par quelques biographes n'est pas la vraie date de sa naissance : Sophie est née le 13 février 1740 ainsi que le témoigne son acte de naissance, que j'ai découvert aux Archives Nationales.

« L'an mil sept cent quarante, le 14 février Magdeleine Sophie, fille de Jean Arnould, officier d'office,



SOPHIE ARNOULD. 5

événement de mon enfance, c'est qu'ayant été mise en nourrice à la campagne, et ma nourrice se trouvant enceinte, j'ai comme Chloé, été allaitée par une chèvre, qui venait avec de grandes précautions se poser sur mon berceau pour me présenter son pis. Enfin je suis venue aussi bien portante que le permettait la délicatesse de mon individu qui a toujours été très-frêle.

Les parents de Sophie Arnould étaient de bonne bourgeoisie, gens de négoce, frottés au monde, aisés, se plaisant au bien-vivre, honorant le travail et la fortune honnête. Son père était de cette grande famille d'esprits sains, pratiques, formés et élevés par le la-

présent, et de Rose-Marguerite Laurent sa femme, née hier rue Louis-le-Grand, en cette paroisse a été baptisée.

« Le parrein : Louis Le Vasseur, directeur dans les fermes du roi, rue Coq-Héron; paroisse Sainte-Eustache; la marreine : Magdeleine Chevalier, fille majeure, rue du Mail; susdite paroisse. »

Voici l'acte de décès que M. de Manne a relevé sur les registres de l'état civil.

(1^{er} arrondissement, n^o 133.)

« An XI, 1^{er} brumaire (23 octobre 1802), décès de Madeleine-Sophie Arnould, décédée la veille 30 vendémiaire, rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, à l'âge de 62 ans. »

beur de la vie, qui allait être le Tiers-Etat. Il avait un gros bon sens, calme, assis et serein, à la façon des personnages raisonnables de Molière; et doué d'un assez grand orgueil pour ne rougir ni de lui ni des siens; il laissait se faire les anoblissements tout autour de lui, en riant des anoblis sans les envier. Pourtant, au logis, c'était le pot-au-lait de Perrette : atteindre les trente mille livres de rente, laisser le commerce, acheter une charge de trésorier de France, ou se faire admettre à l'échevinage de Paris; attraper la noblesse, c'était le rêve caressé et poursuivi de la compagne du bonhomme. — « Bah! répliquait le marchand à sa femme, nous avons des parents dans le commerce, dans l'agriculture; mon nouvel emploi nous anoblira, je le veux; anoblira-t-il nos deux familles? » et pensant aux bonnes fêtes du foyer, il ajoutait : « Adieu pour toujours dès ce moment aux visites du jour de l'an et aux quatre repas des fêtes annuelles ! »

M^{me} Arnould n'avait point cette sagesse. Née dans cette jolie petite ville de Blois où Catherine de Médicis a laissé comme une odeur de cour, comme un air de Paris,

M^{me} Arnould, à peine parisienne, s'était lancée dans le grand monde. De son pays un petit ton provincial lui était resté, mais son esprit avait de l'oreille; elle se tut, écouta, travailla, et sortit de cette retraite, une parfaitement aimable femme, parlant beaucoup et bien et agréablement, digne de la causerie de tous ¹. Elle aimait les sociétés, le choc des mots et des idées, le bruit des grands hommes. Elle voyait les académiciens des trois académies. Elle courait les philosophes. Voltaire était de ses amis. Fontenelle lui apportait, quelques jours avant de mourir, le manuscrit d'une tragédie

1. « Vous l'avez connue assez, écrit Sophie, pour n'avoir pas besoin de vous rappeler les charmes de son esprit, de sa figure, de ses manières nobles. Elle avait reçu une fort bonne éducation qui, jointe à de l'esprit naturel, la rendait dans les sociétés, la femme la plus aimable et la plus intéressante. Le hasard l'avait fait admettre dans la société des gens les plus célèbres comme les plus illustres, où elle a passé les quinze premières années de sa vie, et elle avait su se conserver par son amabilité, par son bon ton, des protecteurs et des amis. Ces derniers étaient Fontenelle, Piron, le comte de Caylus, l'ami des arts, des talents et des lettres, le charmant Moncrif, l'abbé de Bernis; et tous ces personnages illustres étaient ses familiers, ses amis intimes.

de Corneille. Diderot et d'Alembert s'assayaient à sa table; et le mari couché, ses comptes faits, — M. Arnould s'endormait de bonne heure, — c'était entre la mère de Sophie Arnould et les Encelades de l'Encyclopédie les plus belles querelles de la terre sur Dieu et le monde.

Sophie était revenue de nourrice et l'éducation de la petite fille ¹ commençait presque au sortir du berceau. Ecoutez-la : « *Ensuite est venu le temps de l'éducation qui a commencé, aussi tôt que j'ai pu parler, car je n'ai nulle souvenance d'avoir appris à lire et très-peu à écrire, d'autant qu'à l'âge de quatre ans ou un peu plus je lisais et qu'à sept j'écrivais mieux que je ne le fais actuellement. A deux ans et demi, j'ai commencé à apprendre la musique et je la déchiffrais à livre ouvert à sept ou huit.* » L'enfant prodige, fut gâté, caressé, pomponné. Elle eut sur sa petite personne des vêtements de soie, des colliers de marcassite,

1. L'enfance de Sophie grandit au milieu de plusieurs sœurs et près d'un frère, mobile, ardent, changeant, allant de carrière e carrière, et passant de la plume à l'épée, de l'épée au petit collet, et du petit collet au pinceau.

des fleurs dans les cheveux. Mais quoi ? ne fallait-il point une fille ainsi accommodée à une bourgeoise qui avait l'honneur d'avoir demi-heure à sa porte le carrosse et les grands laquais dorés d'une vieille connaissance : Monseigneur le cardinal de Bernis !

Quand la bambine eut quatre ou cinq ans, M^{me} la princesse de Modène, femme séparée de M. le prince de Conti, s'en amouracha. M^{me} de Conti était désœuvrée, ennuyée : elle demanda la petite Sophie à sa mère ; et la petite Sophie devint l'amusement et le joujou de cette grande dame sans mari, sans amant, sans enfants, sans emploi. M^{me} de Conti *la trimbalant partout avec elle comme elle aurait fait de son petit chien*, traitait l'enfant comme un petit animal de compagnie, gentil et drôle, bruyant et riant, une machine au gai tapage qui empêchait de compter les heures lentes de ses longues journées. Elle la mettait sur ses genoux, tantôt la jetait au clavecin, tantôt l'emportait dans son carrosse ; tantôt l'asseyait au salon et lui faisait divertir l'assemblée, ou tout à coup la poussait dans l'antichambre regarder bâiller ses laquais.

Rien n'avait été négligé pour l'éducation

de virtuose de Sophie : « *Ma mère, écrit-elle, cette femme tant aimée de moi, tant aimable, tant regrettable m'a donné des maîtres dans tous les genres* », et elle dit qu'avant l'âge de douze ans les langues latine et italienne lui étaient familières. A dix ans elle chantait comme une cantatrice. Le temps de sa première communion approchant, elle fut mise au couvent des Ursulines de Saint-Denis dont la supérieure était la compatriote et l'amie de sa mère. Là, déjà sa voix fit merveille. La cour et la ville accoururent à une fête de Saint-Augustin pour l'entendre. Voltaire, du fond de Ferney, écrivit à la petite Arnould sur ses succès de chanteuse et sa première communion une épître si piquante, que M^{me} Arnould la jeta sur l'heure au feu sans en permettre une copie à M. le duc de Nivernais qui la pria à deux genoux.

Au sortir de Saint-Denis, Sophie rentra définitivement chez M^{me} de Conti, à son grand hôtel de Conti. Elle eut les plus célèbres professeurs d'harmonie. Balbatre avait la bonté sans exemple de venir régler son clavecin. Jéliote, lui-même, Jéliote ! daignait chanter avec elle. Elle croissait en

grâces, en agréments, en talents. M^{me} de Conti avait gardé ses habitudes italiennes. De temps en temps, elle allait faire des retraites dans un des quatre couvents qu'elle aimait. Son choix tomba cette fois sur Panthémont, qui était dans son voisinage. Arrivé à Panthémont, M^{me} de Conti trouve le couvent dans la consternation : la religieuse qui doit chanter les ténèbres est tombée soudainement malade. M^{me} de Conti propose sa petite protégée pour la remplacer. L'abbesse accepte la doublure. L'office commence — c'était le mercredi saint — la jeune fille se hasarde, s'enhardit, ravit les cœurs et les oreilles. Le lendemain au matin, l'église de Panthémont fut pleine. Quand Sophie eut fini, il y eut un murmure d'enchantement. Le vendredi l'église était prise d'assaut, et plus de deux cents carrosses étaient renvoyés. Ce fut le *Miserere* de Lalande qui sortit ce jour-là de la bouche de Sophie, et chanté sur un si grand ton de plainte et avec une telle harmonie gémissante, que la chanteuse ne fut applaudie que par des larmes.

III.

UN succès que ce début improvisé : la nouvelle et l'événement, l'occupation du jour et du lendemain, le bruit et la causerie du monde. Imaginez tout le faubourg Saint-Germain allant se faire inscrire chez la maîtresse de cette fée, de cet ange, de cette voix, de cette âme ; Paris heureux et amoureux comme s'il avait trouvé une nouvelle mode ; M^{me} de Conti toute fière d'avoir couvé cette petite gloire ; la cour même émue des applaudissements de la ville ; bien plus, la Reine, — cette reine retirée dans un petit monde d'amitiés, et qui ne regardait guère au dehors pour n'être point dérangée de son tranquille bonheur, — la Reine curieuse ! Marie Leckzinska demandant à voir Sophie !

M^{me} de Conti fait atteler en gala, met ce jour-là Sophie à la bonne place à côté d'elle ; et grande livrée, et beaux chevaux de brûler la route de Versailles en gens et en bêtes qui savent

mener le caprice d'une reine, tandis que la princesse, moitié tendre, moitié amère, dit se penchant sur la petite : — A cause de vous, l'on se ressouvient de moi ! — On descend ; puis on monte. Sa Majesté arrive, l'air riant ; baise la petite au front avec un : — Elle est, en vérité, bien jolie ! — lui permet de s'asseoir, lui fait apporter deux ou trois cahiers de musique, et l'encourage à choisir et à n'avoir point peur. Sophie entama bravement un morceau de bravoure dans le salon sonore ; et le morceau n'était pas fini que la Reine, qui était musicienne, disait à M^{me} de Conti : Je la veux pour moi, ma cousine, vous me la donnerez. — Dans un des cabinets de la garde-robe des sirops furent apportés ; la Reine caressa Sophie de paroles, et la quitta en lui donnant un petit soufflet d'amitié avec son éventail.

Mais il y avait une autre reine de France : M^{me} de Pompadour. Le lendemain de l'entrevue avec la Reine, la femme de chambre de M^{me} de Pompadour, M^{me} du Hausset, apportait à M^{me} de Conti une lettre où M^{me} de Pompadour la priait, comme elle savait prier la plume en main, de lui *prêter*

sa petite chanteuse jusques au soir. M^{me} de Conti pensa faire atteler sur-le-champ; mais ce qu'on appelait alors « les grandes convenances » lui vinrent bientôt à l'esprit. Ce fut une lutte entre la honte de manquer à la Reine et la crainte de blesser la favorite. Au bout de la lutte, M^{me} de Conti envoya chercher M^{me} Arnould, et la chargea d'aller présenter, de sa part, sa fille à M^{me} de Pompadour. M^{me} Arnould écrasa Sophie de ses bijoux et partit. M^{me} de Pompadour traversait son grand salon lorsque M^{me} et M^{lle} Arnould entrèrent. Elle s'arrêta, regarda et dit : — La mère et la fille sont le portrait l'une de l'autre; la mère a plus d'élévation dans la taille, la fille plus d'aventure et de roman dans le regard. Puis doucement : — Je vais chez le roi pour deux minutes; attendez-moi dans cette galerie, et ne vous montrez à qui que ce soit. Il y avait dans la galerie deux clavecins magnifiques dont l'un était couvert de peintures de Boucher, et posées çà et là sur les meubles, des mandolines, des guitares et des harpes dorées. Sophie alla vers le clavecin où jouaient les rondes d'amours peintes, et laissant sa petite main courir sur

le clavier, elle s'amusa de quelques *folies* quand M^{me} de Pompadour lui tirant l'oreille : — Ma chère enfant, le bon Dieu vous a faite pour le théâtre; vous êtes née délibérée comme il y faut être : vous ne tremblerez pas devant le public. Et l'on passa dans la chambre de la marquise. Le lit était un trône drapé vert et or, frangé d'or, dont le dais à colonnes posait sur une balustrade marbre et or, formant demi-cercle, comme chez la reine, et dans le grand appartement du roi. Sophie s'assit au pupitre de M^{me} de Pompadour et chanta. M^{me} de Pompadour fut étonnée et enchantée, lui demanda le nom de ses maîtres; puis, quand les noms furent dits, elle resta triste : ces maîtres, c'étaient les mêmes qu'avait eus à Paris sa fille Alexandrine qu'elle venait de perdre ! Alors M^{me} de Pompadour les mena toutes deux dans un cabinet où elles entendirent chanter un rossignol. Comme elles s'émerveillaient : — Ma chère enfant, il est à vous, — dit-elle à Sophie en lui tendant une clef, — si vous êtes assez leste pour l'attraper. Ce ramage, cette chanson, ce printemps chantant, ce n'était que rouages et ressorts ! M. de Maurepas venait peut-être

d'être pris à ce rossignol quand il disait de la marquise : « Elle a un génie extraordinaire pour la politique et les joujoux. » L'entretien sautait de sujets en sujets, changeant de ton, M^{me} de Pompadour répétant jusqu'à trois fois : — Au premier jour on dira de moi : Feue Madame de Pompadour ou la pauvre marquise! — un moment se rapprochant de la mère, et lui disant à mi-voix : Si la Reine vous demandait votre fille pour la musique de sa chambre, n'ayez pas l'imprudence d'y souscrire. Le Roi vient de temps en temps à ces petits concerts de famille; et alors au lieu d'avoir donné cette enfant à la reine, vous en auriez fait présent au Roi! Puis ayant regardé les lignes du front et de la main de la petite, — M^{me} de Pompadour était femme et croyait à ces choses, — elle lui dit gravement : « Vous ferez une charmante princesse.¹ »

1. Je ne trouve pas le récit de l'entrevue de M^{me} de Pompadour et de Sophie ainsi racontée dans le manuscrit autographe de Sophie Arnould. L'auteur a-t-il eu en main une autre version, ou a-t-il rédigé cette entrevue d'après un récit de l'actrice. Voici le récit de Sophie : « M^{me} la duchesse de V..., fille d'un premier gentilhomme de la chambre, me mena en trophée chez la maîtresse du royaume, la marquise de P....r, qui tira mon horos-

IV.

A QUELQUES jours de ces visites, M^{me} Arnould recevait de Versailles un beau paquet aux armes du Roi : messieurs les gentilshommes de la Chambre la rendaient informée que la Reine venait d'admettre sa fille dans sa musique particulière, et que la surintendance de sa maison lui en envoyait le brevet officiel. Dans le même paquet et sous

cope, de manière qu'elle me jugeait déjà digne d'être sa rivale au théâtre des Dieux. Elle vanta ma figure qui était pourtant très-ordinaire et nullement développée, ma taille qui n'était pas encore à sa croissance et qui me faisait par là ressembler à une guêpe; j'avais pourtant une tournure qui n'était pas trop commune, j'avais encore les grâces de l'enfance mais sans manières. Bref, ma mère et moi revinrent à Paris, elle avec de tendres sollicitudes, de l'inquiétude sur ce qui m'arriverait, sur les projets que l'on formait tacitement sur moi; et moi n'ayant rien compris aux beaux compliments qui m'avaient été faits par les belles dames et les beaux seigneurs, et ne voyant de bien dans tout cela que les joujoux magnifiques dont on m'avait gratifié, et les belles bonbonnières pleines que l'on m'avait données de toutes parts. »

la même enveloppe, était la nomination de M^{me} Arnould à une des places de demoiselle de la musique de la chambre de la Reine, aux mêmes appointements et honoraires que sa fille : cent louis. Bientôt second paquet de messieurs les gentilshommes de la Chambre. Celui-ci était une lettre de cachet par laquelle Sophie était attachée, par ordre exprès du Roi, à la musique de Sa Majesté, et particulièrement à son théâtre de l'Opéra. Sur cela, M^{me} Arnould fondit en larmes, et courut chez M^{me} de Conti demander main-forte contre le trop de bien que le Roi voulait à sa fille. M^{me} de Conti prit Sophie, et tombant chez son amie l'abbesse de Panthémont : — Je vous amène, lui dit-elle, cette jeune personne dont messieurs les gentilshommes de la Chambre veulent faire une actrice, chose que je ne veux pas ; cachez-la-moi bien soigneusement dans un joli recoin de votre monastère, en attendant que je puisse parler au Roi. Ce à quoi l'abbesse répondit : — Princesse, on peut se sauver dans tous les états, je n'irai point faire ce chagrin au Roi, qui m'a donné mon abbaye. Voyez l'abbesse de Saint-Antoine ou celle du Val-de-Grâce : peut-être seront-elles,

à cet égard, plus courageuses que moi. M^{me} de Conti courut, sans désespérer, trois abbayes, elle trouva partout la même prudence, le même langage, et Sophie fut abandonnée par elle à ses destins.

M. Arnould, qui était un honnête homme, tomba malade; par là-dessus une banqueroute le ruina à moitié. Il fallait vivre : il se fit hôtelier et loueur d'appartements¹. La fierté s'en allait du logis avec l'aisance. Les scrupules de M^{me} Arnould s'humanisaient. M^{me} de Conti ne lui donnait-elle pas, d'ailleurs, l'assurance que sa fille ne serait employée d'abord à l'Opéra que pour les concerts spirituels de la semaine sainte ? La famille, cependant, continua à bouder le vouloir du Roi; mais en demandant des loges à l'Opéra, en y allant trois fois par semaine. Sophie n'avait été menée par la princesse qu'à quelques

1. Sur le dire de M. Deville que le père de M^{lle} Arnould tenait, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, l'hôtellerie connue sous le nom de l'*Hôtel de Lisieux*, j'ai eu la curiosité de faire une recherche dans le livre de Jeze, intitulé : *L'État ou le Tableau de la ville de Paris, 1760*. Je trouve M. Arnould comme maître de l'*Hôtel de Lisieux*, à 30 s. par nuit pour personnes de province.

grandes représentations du Théâtre-Français et de la Comédie-Italienne. L'enchantement, le ravissement la première fois que devant Sophie se lève le rideau magique sur le décor d'*Orphée et Eurydice* ! Elle pleure, elle palpite, elle tressaille comme à l'appel de sa fortune. Ce bruit, ces feux, cet or, ces harmonies, ces pompes et ces cris de l'âme, c'est l'avenir ouvert, la scène et la gloire promises.

Le 15 décembre 1757, Sophie Arnould débutait.

V.

L y avait plusieurs années déjà que Sophie était aimée et demandée en mariage par un ami de sa famille, le chevalier de Malézieux. Il était le plus jeune de ces trois Malézieux, qu'un sobriquet avait baptisés : *les Beaux de la duchesse du Maine*. Celui-ci avait été plein de charmes, fait à ravir, emportant tous les cœurs, triomphant, adoré, lassé de victoires et de caresses. Il s'était, tout le long de sa vie, laissé aimer,

sans aimer. Un jour vient où l'amour se venge ; et voilà tout-à-coup le chevalier de Malézieux chargé d'années et de souvenirs, vieux d'âme et vieux de corps, amoureux comme un jeune homme de cette petite folle qui grandit sur ses genoux. Quelle lutte de chaque jour contre les soixante ans sonnés ! Beau encore, mais avec majesté, comme une ruine, il relevait d'une toilette ingénieuse les restes de sa grâce. Il chargeait de rouge ses joues pâlies ; il déguisait en lui le vieillard avec toutes sortes de soins ; mais hélas ! le visage passait sous le masque ; et un jour M^{me} de Conti, qui avait entendu parler des vues d'un chevalier de Malézieux, trouvant le sexagénaire chez M^{me} Arnould lui demandait d'un air d'amitié : — Monsieur, votre neveu est-il d'un naturel à rendre heureuse ma Sophie ? — Le chevalier répliqua que ce neveu c'était lui. La princesse ne put réprimer un mouvement de surprise, et peu après raconta charitablement, qu'un prince de sa maison, ayant voulu contracter mariage à l'âge de 80 ans, était mort la nuit de ses noces. M. de Malézieux s'écria qu'il fallait plaindre cet homme-là et non en rire. Le lendemain, comme Sophie

assistait à la toilette de M^{me} de Conti, M^{me} de Conti lui dit : — « Épousez-le, s'il veut vous donner tout son bien par contrat. S'il ne veut que vous donner son nom, ne vous chargez pas de ses infirmités et de son automne : il y a de l'égoïsme et de la folie dans la passion de cet homme. » — Arriva la lettre de cachet de Versailles. M^{me} de Conti eut un instant l'idée de faire appeler M. de Malézieux dans son appartement et de le marier dans sa chambre, M^{me} Arnould ne disait point non. Sophie se mit à pleurer ; et le chevalier ne fut pas appelé. M. de Malézieux comprit bien vite que l'Opéra était un rival avec lequel il fallait partager ; et ramenant Sophie dans sa voiture après la soirée d'*Eurydice*, il ne put s'empêcher de lui dire d'une voix douloureuse et tendre : — « Vous êtes née pour ce royaume-ci. » — Cependant il se parait de plus belle, peignait ses sourcils, faisait sa barbe deux fois par jour ; et tout-à-coup, apportait aux parents de Sophie un projet de contrat de mariage, tout dressé, dans lequel il lui attribuait ses 40,000 livres de rentes. M. Arnould hésitait ; M^{me} Arnould faisait sonner à l'oreille de sa fille le nom et

l'argent de M. de Malézieux. Sophie boudait. M. de Malézieux imagina de la convertir à son amour par des exemples tirés de l'histoire. M^{lle} d'Aubigné, belle comme le jour et jeune comme l'aurore, n'avait-elle pas épousé, pour son esprit, le cul-de-jatte Scarron ? — « Dès demain, — riposta Sophie, — je fais un pareil mariage, à condition que mon mari commencera par être cul-de-jatte et finira par être roi ! »

VI.



SOPHIE aimait.

Un fort joli jeune homme de façons parfaites, tourné en grand seigneur, était venu louer un appartement chez M. Arnould. Dorval — c'était son nom, — dit, avec le plus grand air d'ingénuité, arriver de sa province. Il donna sa bourse à garder à M. Arnould : il chargea M^{me} Arnould du soin de ses dentelles ; il s'abandonnait, jouait le nouveau débarqué, faisait l'innocent à merveille, lisait régulièrement à ses hôtes toutes lettres qu'on recevait pour lui ; sa con-

fiance allait même jusqu'à leur communiquer ses réponses. Puis ce Dorval était un enfant gâté : il lui venait à tout moment de jolis envois de gibier, de beaux poissons ou de fines truffes du Périgord, ou des paniers de beurre de la Prévalais, ou des gélinittes du pays de Caux. L'honnête Dorval priait M^{me} Arnould de faire accommoder cela, et venait en manger sa part, à la table de famille, à la droite de M^{me} Arnould qu'il comblait d'attentions. Un soir, après avoir joué, c'est-à-dire, perdu deux parties de trictrac avec M. Arnould, il prétexte une migraine insupportable et regagne sa chambre où un valet, entré dans la maison au moyen d'une fausse clef, le vient avertir que tout est prêt. Sophie prend la main de Dorval ; ils descendent ; le carrosse de Dorval attendait au bout de la rue. Il roule. Sophie était enlevée.

L'aventure eut tout le retentissement qu'elle méritait. Ce fut pendant quelques jours un scandale régnant et absolu. Les nouvellistes en vécurent, le chevalier de Malézieux en mourut, M. Arnould en fit une rechute, et Paris des gorges chaudes. Tout passe, même le bruit que fait une fille en se sauvant sur la

pointe des pieds du logis paternel. L'éclat apaisé, Dorval promettait à Sophie de faire savoir à ses parents le lieu de sa retraite. Et, deux jours après, il leur écrivait lui-même une lettre de soumission et d'excuses : la lettre était signée LOUIS, COMTE DE BRANCAS. En post-scriptum, le comte de Brancas promettait formellement à M. et M^{me} Arnould d'épouser leur fille s'il devenait veuf. Honte, douleurs, larmes, tout fut oublié dans le ménage qui voyait déjà madame de Brancas sous terre, et leur fille comtesse, que dis-je ? duchesse, le vieux duc de Lauraguais enterré. Aussi la première entrevue de la mère et du ravisseur se passa-t-elle fort bien. M^{me} Arnould arrivait les mains pleines de pardon, et l'air soutenu de la dignité convenable à la belle-mère future d'un tel gendre, Sophie l'embrassa, et fut embrassée et pardonnée.

La chaîne commençait comme les chaînes commencent, nouée de fleurs. M. de Brancas était toujours Dorval, Sophie était encore la Sophie de l'hôtel de Lisieux. L'amour ne fit jamais plus beau roman. Et que dire ? « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ; » de pareils couples, bien moins encore. A

peine si madame de Brancas parvenait à mettre quelques nuages au front de l'amant de Sophie. Pourtant elle était une femme spirituelle, en excellente posture pour se venger, aimant M. de Brancas comme son mari, sans passion, et avec sang-froid, irréprochable par dessus cela, et fort digne de n'être point trompée. C'était entre elle et Dorval une guerre qu'elle faisait avec une malice exquise et distraite, des allusions qu'elle laissait tomber, des interrogations d'une courtoisie méprisante et railleuse, des retraites soudaines en sa dignité, des demi-mots et des sourires qui mettaient le ridicule du côté du comte. Elle lui demandait d'un de ces tons légers qui n'appuient pas, des nouvelles de « son actrice » ; et l'autre par dépit, disait que dans le petit doigt d'une comédienne il y avait plus d'esprit que dans tous les paniers de qualité. — « Mon perroquet aussi, — répondait M^{me} de Brancas, — est un garçon bien spirituel de mémoire ; je veux un de ces jours lui apprendre à lire ; il me répètera tout Regnard, tout Molière, et tout Dufreny ; » — et la querelle s'échauffant, M. de Brancas s'oubliait jusqu'à rompre avec colère : — « Ne

vous y frottez pas; votre rivale n'a pas besoin de vos livres pour être ce qu'elle est : vous n'oseriez *grouiller* en sa présence; et des miettes échappées de sa table, on pourra faire un jour des livres pleins d'esprit. » Mais que ces ennuis — ces remords peut-être — s'en-voiaient vite aux baisers de Sophie¹!

VII.

LE geste formé par M^{lle} Clairon, la voix par M^{lle} Fel, Sophie Arnould avait débuté le 15 décembre 1757. Ce début avait été un triomphe et devant la foule assiégeant l'Opéra, Fréron avait pu dire : « Je doute que l'on se donne autant de peine pour entrer en Paradis. »

Le Mercure n'est que le faible écho de l'enthousiasme croissant du public, lorsqu'il s'exprime ainsi sur la chanteuse, à pro-

¹ Ici s'arrêtent nos mémoires inédits de Sophie Arnould.

pos du rôle de Lavinie dans l'opéra d'*Énée et Lavinie*, représenté en février 1758 : « M^{lle} Arnould l'a joué avec cette intelligence, cette noblesse, ces grâces naturelles et touchantes dont le public est enchanté. Il est heureux qu'elle ait risqué ce que lui inspirait la nature avant que d'être intimidée par tous les petits préjugés de l'art. Modèle en débutant, elle ranime la scène lyrique et semble communiquer son âme à celles des actrices qui ont la modestie et le talent de l'imiter.¹ »

A quelque temps de là, Collé écrivait que Sophie Arnould était devenue la reine de l'Opéra, et il ajoutait : « Je n'ai point encore vu dans la même actrice rassemblés à la fois plus de grâce, de vérité de sentiment, de noblesse, d'expression, de belles études, d'intelligence et de chaleur ; je n'ai point encore vu de plus belles douleurs ; toute sa physionomie les peint, en rend toute l'horreur, sans que son visage perde le moindre trait de sa beauté.² » Et tout aussitôt l'opinion publique

1. *Mercur de France*, août 1758.

2. *Journal et mémoires de Collé*, publiés par M. Honoré Bonhomme, Didot, 1868, vol. II.

proclamait Sophie Arnould « l'actrice la plus naturelle, la plus onctueuse, la plus tendre qui ait encore paru ». Et Garrick déclarait que la chanteuse de l'Opéra était la seule tragédienne française qui parlât à ses yeux, à son cœur.

Oui, cette Sophie était une chanteuse nouvelle, et bien digne des couronnes de myrte et de lauriers qu'elle partageait avec Clairon ¹ et que lui disputaient si peu Fel qui n'était qu'une chanteuse d'ariettes et la Chevalier jouant assez passablement la colère et la fierté, mais toujours *grimaçant* l'amour. Sophie renouvelait la déclamation lyrique par l'accent de la passion. Elle apportait l'émotion à l'harmonie, l'attendrissement au chant, le sentiment au

1. « Le buste de M^{lle} Clairon ayant été exposé, ces jours passés, à la vente du cabinet de feu M. Randon de Boisset, M^{lle} Arnould en doubla la première enchère, il n'y eut personne qui se permit d'enchérir sur elle et le buste lui fut adjugé. Toute l'assemblée applaudit à différentes reprises. Un anonyme lui envoya sur-le-champ le quatrain suivant :

Lorsqu'en t'applaudissant, déesse de la scène,
Tout Paris t'a cédé le buste de Clairon,
Il a connu les droits d'une sœur d'Apollon
Sur un portrait de Melpomène. »

Correspondance littéraire de Grimm, (mars 1777), 1

jeu de la voix. Sa voix était une âme. Elle charmait les oreilles et suspendait les cœurs. Elle avait tout le domaine du drame tendre et toutes les grâces de la terreur. Elle avait le cri, et les larmes, et le soupir, et les caresses du pathétique. Elle était une mélodie pénétrante et voilée, la plainte ingénue des jeunes reines de la Fable qui se débattent contre la mort, le murmure déchirant des jeunes captives, le cantique du : « Je ne veux pas mourir encore ! »

Et cependant de quel faible instrument Sophie Arnould tirait ces caresses et ces larmes, et ces gémissements, ces notes enchanteresses, ces élans, ces alarmes de la voix, qui jetaient des frissons dans tout le public, cette diction suave et tragique, cette mélodie de l'élégie. Quel art et quel génie pour arracher tant d'harmonies comme sans effort d'un organe mesquin, d'un gosier misérable¹. Car cette voix de Sophie, ce n'était

1. Voici la définition que Sophie donne de sa voix, dans ses mémoires autographes : « La nature avait secondé ce goût (le goût de la musique), d'une voix assez agréable, faible, mais sonore, sans être cependant de la première force; mais elle était juste et timbrée, de sorte qu'avec une belle prononciation et sans un autre

qu'un filet de voix soutenu de pauvres poumons, sans forcé, sans étendue, sans ampleur. « C'est le plus bel asthme que j'ai entendu chanter, » disait Galiani de Sophie; mais cela, ce rien, cet asthme, écoute-le : voilà, ô merveille! la voix plaintive de Psyché entourée de la foudre et de l'enfer; cette voix, c'est la voix d'Iphise, cette voix, c'est la voix de Thélair, cette voix, c'est la voix amoureuse de la fille d'Agamemnon cherchant des yeux Achille, parmi l'armée en fête, la voix mourante d'Iphigénie, traînée à l'autel et tendant la tête en implorant les dieux! Son âme a fait sa voix, et son visage est le portrait de son âme. Ce visage, La Tour nous l'a gardé vivant ¹. Ces grands sourcils doucement joints,

vice qu'un petit grasseyement qui n'était pas même un défaut, on ne perdait rien de ce que je chantais dans les vaisseaux les plus spacieux. »

1. Ce portrait a été gravé par Bourgeois de la Richardière. Il représente : SOPHIE ARNOULD, actrice de l'Académie royale de Musique, dans le rôle de ZYRPHÉ du ballet de ZELINDOR. Malheureusement ce petit portrait, retrace d'une manière un peu trop microscopique la ressemblance et les traits de l'actrice, et ne donne de l'expressif pastel, peint par La Tour de grandeur nature, ainsi que les pastels de M^{lle} Fel et de Camargo, qu'une bien petite interprétation. Ce pastel dont on ne connaît aucune répétition, existe-t-il encore? je le

l'éclair de ces beaux yeux implorants levés vers le ciel, la jolie souffrance de ce long et charmant ovale, cette bouche entr'ouverte, et sur laquelle meurt une dernière prière ou un dernier sourire, — sur toute cette face de la chanteuse, c'est comme une douce agonie d'amour et de jeunesse.

croirais. Il était, m'a-t-on dit, il y a une vingtaine d'années, la propriété d'un médecin dont on n'a pu me dire le nom.

Un autre portrait de Sophie Arnould aurait été peint par Greuze — on se rappelle que la *CRUCHE CASSÉE* est dédiée à Sophie Arnould. — Ce portrait a figuré en 1848 dans une exposition au profit des artistes, à l'hôtel Pillet-Wil, rue de la Chaussée-d'Antin.

Un portrait au crayon noir, par un maître français inconnu, une tête d'étude rendant les *belles douleurs*, que selon l'expression de Collé, la physionomie de la chanteuse jouait si bien dans les opéras tragiques, appartient à M. Maherault. Cette tête d'étude est le dessin d'après lequel a été gravée l'eau forte en tête de ce volume.

Enfin Houdon a fait en 1775, un buste en marbre de Sophie Arnould, dans son rôle d'*IPHIGÉNIE EN AU-LIDE* dont *les Costumes et les Annales des Grands Théâtres de Paris* ont donné une estampe en couleur.

VIII.

A PRÈS le portrait la caricature. « MIR-LORD. — A vous dire vrai, celle-ci (Sophie) n'a rien de merveilleux, une figure longue et maigre, une vilaine bouche, des dents larges et déchaussées, une peau noire et huileuse. Je ne lui vois que deux beaux yeux.¹ » Et malheureusement la caricature ressemble au portrait tracé par l'inspecteur de police du journal de Sartines : « Je l'ai vue (Sophie Arnould) au sortir de son lit, elle a la peau extrêmement noire et sèche, et a toujours la bouche pleine de salive, ce qui fait qu'en vous parlant, elle vous envoie la crème de son discours au visage.² »

1. *L'Espion anglais*, Collin, 1809. Vol. I.

2. *Journal des inspecteurs de M. de Sartines*, Dentu, 1863.

IX.

SOPHIE Arnould disait à ses amis aux derniers jours de sa vie : « M. de Lauraguais m'a donné deux millions de baisers, et m'a fait verser plus de quatre millions de larmes. »

M. de Lauraguais était un fou d'infiniment d'esprit, avec une incurable jeunesse de caractère, un grand désordre et une grande audace de tête, plein de coups de vent et de caprices, excessif d'un bout à l'autre, à l'étroit dans sa vie, précipitant son activité de mille côtés, variable, montant et descendant de goûts en goûts, changeant d'idées comme d'humeur, bouillant, brouillé, sans but et tirillé de vouloirs, une cervelle à la dérive, sautant d'études en études, accrochant les paradoxes, volant de la science à la politique, et de la chimie à la poésie, remuant le rien et la foudre, touchant au droit public, à la porcelaine, à la tragédie, à l'inoculation, à l'éther, à la Compagnie des Indes, aux banquettes de la

Comédie-Française, se cognant à Darcet et à Morellet, à Voltaire et à Omer de Fleury ! une sorte de grand homme manqué et dévoré d'inconstance, en qui s'agitait, mal à l'aise, une âme d'un autre temps logée dans un esprit du XVIII^e siècle.

Imaginez ce que pouvait être l'amour chez un pareil homme : le soleil dans une giboulée ! des adorations à mains jointes, et tout à côté, des froideurs, des querelles, des insultes, des menaces ; un bonheur ballotté de jour en jour, d'instant en instant ; des prières, des oublis, des pardons scellés d'embrassades, où tout à coup éclataient les irritations et les ennuis du comte, pris entre l'opinion publique et sa maîtresse, entre un mariage auquel il manquait l'amour, et un ménage auquel il manquait le contrat ; puis après les pleurs, un nouveau rire, et le livre de leurs amours repris aux plus belles pages ; des gronderies encore, des mots empoisonnés, des fureurs, toutes les jalousies de l'Orient, — à Paris ! en ce siècle ! — des brutalités jusqu'à battre et à mordre ; des intermittences de cœur, des indifférences, des dédains, des ravissements des yeux, de la tête, et des sens par des ri-

vales, entrevues dans un succès tout neuf ; des bouderies, des gronderies, des retours, des contritions qui promettaient l'éternité au présent, des tendresses à lasser le plaisir, et au bout des tendresses des scènes à casser les vitres, si bien que la crainte finit par avoir raison de l'amour de Sophie.

Il arriva qu'un beau matin de l'année 1761, M. de Lauraguais, ayant commis une *Électre*, alla porter sa tragédie à Ferney. Aussitôt Sophie de mettre dans un carrosse les bijoux reçus de M. de Lauraguais, les deux enfants dont il l'avait honorée, et, fouette cocher ! carrosse, bijoux et enfants rendus à l'hôtel Lauraguais, Sophie respire délivrée¹. Lauraguais revint ; Sophie s'était mise sous la protection de M. de Saint-Florentin. Lauraguais pesta, jura, éclata en malédictions, et finit par une vengeance de gentilhomme : l'envoi à Sophie d'un contrat de deux mille écus de rente viagère, dans lequel M^{me} de Lauraguais avait eu la générosité d'entrer, au nom de son admiration pour le talent de la chanteuse.

Sophie était passée des tourments de l'a-

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. I. Voici la

mour au calme d'une liaison d'intérêt, des violences de Lauraguais aux tendresses tranquilles d'un homme d'argent fort honnête et fort sensible, M. Bertin, qu'elle cherchait à consoler des infidélités de M^{lle} Hus. Les choses s'étaient passées avec l'étiquette et la noble cérémonie qu'on mettait à ces choses en ce temps. M. Bertin avait fait des démarches convenantes auprès de son prédécesseur. Sophie avait reçu les magnifiques épingles que de tels marchés rapportaient alors¹; le

substance de la lettre envoyée avec ses enfants au comte par Sophie :

« Monsieur mon cher ami,

« Vous avez fait une fort belle tragédie, qui est si belle, que je n'y comprends rien, non plus qu'à votre procédé. Vous êtes parti pour Genève, afin de recevoir une couronne de lauriers du Parnasse, de la main de M. de Voltaire, mais vous m'avez laissée seule et abandonnée à moi-même ; j'use de ma liberté, cette liberté si précieuse aux philosophes, pour me passer de vous. Ne le trouvez pas mauvais, je suis lasse de vivre avec un fou qui a disséqué son cocher et qui a voulu être mon accoucheur dans l'intention de me disséquer moi-même. Permettez donc que je me mette à l'abri de votre bistouri encyclopédique. »

1. M. Bertin avait payé les dettes de Sophie, marié une de ses sœurs, et fait des dépenses évaluées à 20,000 écus.

divorce avec Lauraguais était officiel, éclatant, quand — soudaine nouvelle ! — Paris apprend que M^{lle} Arnould a rompu avec cette vie dorée, mais égale, ce train d'amour sans tracas, sans fracas, sans fièvre, ce bonheur tout plat. Bientôt — M. Bertin, désintéressé et remboursé de tous ses frais par Lauraguais, — les deux amants s'étaient retrouvés et recommençaient de gaieté de cœur leur ménage d'enfer, leurs brouilles, leurs infidélités¹, leurs raccommodements, trempés de larmes. Les batailles et les contrariétés furent plus vives que jamais; les reproches plus envenimés, les jalousies plus injurieuses, les inquiétudes plus calomnieuses. Jusqu'où les accusations et les justifications allèrent entre eux, un très-curieux certificat du médecin Mo-

1. Sophie eut presque aussitôt ce raccommodement un coup de cœur, comme les femmes de théâtre en ont, de temps en temps, pour un inférieur, un allumeur, un coiffeur. Tout à coup, on la vit se promener en tenue bourgeoise, en petite robe, et en compagnie des siens, avec son *friseur* le sieur Lacroix, devenu *l'ami de cœur et le monsieur*. Un moment le bruit de Paris fut que la célèbre actrice allait se marier avec cet amant infime, et le ministre dans une audience, plaisantait spirituellement la chanteuse de son goût. (*Journal des inspecteurs de M. de Sartines*, 1863.)

rand, possédé par M. Boutron, nous le montre crûment.

Cependant ils s'aimaient, mais à leur façon. Pareils à ces amis, qui emploient le temps qu'ils se voient, à faire battre leurs humeurs l'une contre l'autre, cet homme et cette femme, cette paire de cerveaux et de cœurs brûlés, ne s'aimaient jamais mieux que de loin. Les séparations, l'absence renouaient leur chaîne. Que M. de Lauraguais fasse, avec sa lettre sur l'Inoculation, refermer sur lui les portes de la citadelle de Metz, — voilà Sophie, tout en traitant *fort humainement* MM. de Monville et de Bougainville, voilà Sophie enflammée par cette disgrâce et cet éloignement, la plus dévouée des amantes, la plus infatigable suppliante; et ce que les sollicitations de la haute et puissante famille du duc, de sa femme, n'avaient pu emporter, voyez-le ravir par cette comédienne qui, dans l'émotion d'un public de cour charmé et entraîné, va, le costume de Céphise encore sur le dos, se jeter aux pieds du duc de Choiseul, et lui arrache, d'un regard où elle a mis son âme, cette grâce refusée¹!

1. *Mémoires de Bachaumont*, vol. I. Un volume ma-

Et croyez que tout n'était pas misère dans le tête-à-tête de Sophie et de Lauraguais. Il y avait des trêves aussi belles qu'une paix, des instants bénis où les souvenirs reflorissaient après l'amertume de toutes ces méchantes colères qui fatiguent l'amour, mais ne le tuent pas. Les femmes gardent toujours une grande reconnaissance aux aventures qui les ont émues, aux liaisons qui les jettent hors d'elles-mêmes, aux romans, même les plus cher payés, qui occupent et tourmentent leur vie. Elles sont sans pitié, disons pis, sans mémoire, pour ces amours raisonnables et mûris qui vivent à côté d'elles, sans violer leur imagination, sans brusquer leurs larmes et leurs rires, sans les emplir et sans les transporter. Aussi écoutez la vieille amoureuse, — tout cela est bien loin ! Appuyée au bras de Rulhières, elle se retourne vers sa jeunesse, vers ces années de tempête : « Ah ! —

nuscrit de nouvelles à la main de la bibliothèque Mazarine dit : « M. le comte de Lauraguais a cru devoir rendre hommage de sa liberté à son auteur, en lui donnant les premiers jours de son retour. Pour ne pas troubler ses plaisirs la comtesse de Lauraguais s'est retirée dans un couvent. »

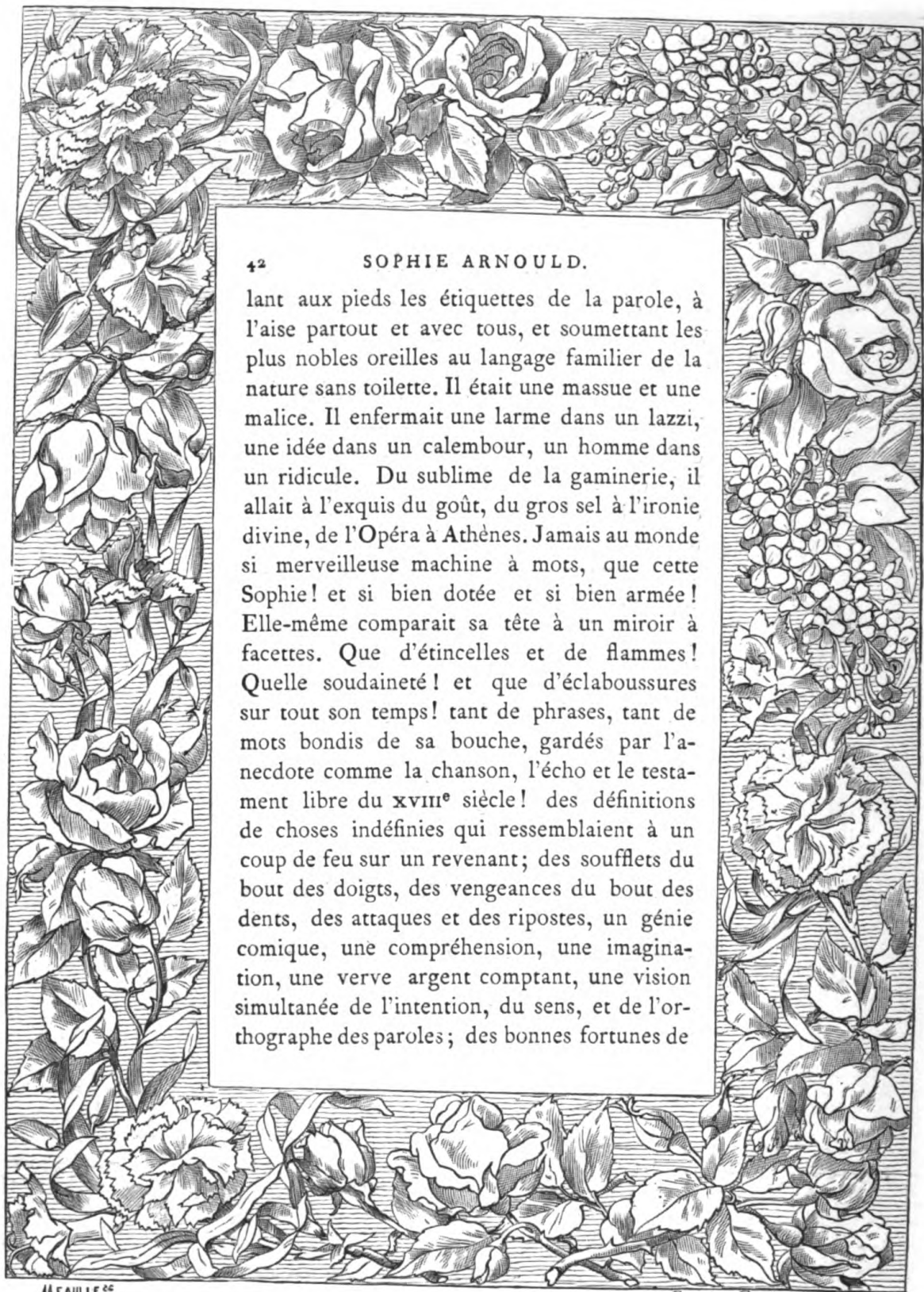
dit Sophie avec un sourire et une larme dans la voix, — c'était le bon temps! j'étais bien malheureuse!

Puis, au delà des angles du caractère, des hostilités de tempérament et de nature, au delà de la rivalité d'inconstance et de mobilité, il y avait entre ces deux êtres un lien caché, ignoré d'eux-mêmes, peut-être, mais un lien que les folies de leur cœur ne pouvaient rompre. Ce lien moral était l'esprit. L'esprit! c'était leur bon ménage, et la plus grande raison de leur ménage! leur réconciliation journalière, l'anneau de noces de leur amour, — et ce qui leur resta de l'amour quand l'amour ne fut plus de leur âge.

X.



COMMENT le saisir et le dire, cet esprit de Sophie Arnould? Il était impromptu, courant, volant; — une envolée de guêpes! Il était une pensée, un mot, un éclair. Il était l'esprit de Paris, de la Comédie, d'une femme et d'une fille fou-



lant aux pieds les étiquettes de la parole, à l'aise partout et avec tous, et soumettant les plus nobles oreilles au langage familier de la nature sans toilette. Il était une massue et une malice. Il enfermait une larme dans un lazzi, une idée dans un calembour, un homme dans un ridicule. Du sublime de la gaminerie, il allait à l'exquis du goût, du gros sel à l'ironie divine, de l'Opéra à Athènes. Jamais au monde si merveilleuse machine à mots, que cette Sophie! et si bien dotée et si bien armée! Elle-même comparait sa tête à un miroir à facettes. Que d'étincelles et de flammes! Quelle soudaineté! et que d'éclaboussures sur tout son temps! tant de phrases, tant de mots bondis de sa bouche, gardés par l'anecdote comme la chanson, l'écho et le testament libre du XVIII^e siècle! des définitions de choses indéfinies qui ressemblaient à un coup de feu sur un revenant; des soufflets du bout des doigts, des vengeances du bout des dents, des attaques et des ripostes, un génie comique, une compréhension, une imagination, une verve argent comptant, une vision simultanée de l'intention, du sens, et de l'orthographe des paroles; des bonnes fortunes de

termes, des mariages d'inclination de mots, des saillies et des épigrammes qui s'échappaient de ses lèvres, sur l'aile de la plus jolie voix du monde; des jeux de langue où le hasard avait l'esprit du pamphlet; des railleries qui saluaient une illusion avant de la tuer, des exécutions d'amour-propre en une seconde, le fouet de Beaumarchais cinglant et battant dos, visages et masques; des mystifications pleines de grâces, des parades à jouer devant une comédie humaine, des caricatures morales, des silhouettes à l'emporte-pièce, des portraits indiscrets de ressemblance comme l'ombre des gens; et Dieu, et le diable, et du La Rochefoucault déboutonné, et de l'Aristophane au vin de Champagne, et des polissonneries oubliées sur terre par Piron, des satires d'une ligne, des épitaphes dont les vivants ne revenaient pas, des épithètes mortelles, des riens qui sont devenus des maximes, des maximes qui sont devenues des proverbes! des baptêmes d'idées qui ne sont plus à refaire, des paroles qui ont fait l'esprit de bien des sots et la fortune de bien des causeurs; des drôleries à la pointe du mot, qui enlevaient le rire; notre jolie langue de

finesses et de sous-entendus maniée dans le meilleur de ses délicatesses ; un tribunal enfin, l'esprit de Sophie ! le petit journal du temps, le compte rendu malin de l'opinion publique, le censeur, et la terreur, et le lutin enjoué des hommes et des choses, des coulisses et des ministères, des systèmes et des événements, des modes et des soleils levants !... Et voltigeant à travers tout cela, comme une sagesse légère, comme une charité galante, la philosophie d'Épicure et de Ninon ; et tempérant la veine outrée cette distinction de naissance, d'éducation et de monde que les filles possédaient alors.

Est-il besoin de répéter la réponse qu'elle a faite la première à un : « L'esprit court les rues ! — C'est un bruit que les sots font courir ! » et le mot sur la tabatière qui portait d'un côté Sully, et de l'autre Choiseul : « Oui, c'est la recette et la dépense, » ou bien le mot sur la lèvre de la Harpe : « C'est tout ce qu'il a des anciens. » En voulez-vous un autre d'une méchanceté plus polie, plus raffinée, plus française ? Bernard composait son *Art d'aimer* sous un chêne : « Je m'entretiens avec moi-même, — dit le poète au

salut de Sophie. — Prenez garde, vous causez avec un flatteur. » Et encore, dans ce même ordre de phrases bien nées, dans la gamme délicieuse des câlineries du cœur, quoi de plus charmant que ce reproche fait à Helvétius qui lui envoyait un cadeau, et ne lui en parlait pas : « Est-ce que vous voulez perdre ce que vous m'avez donné ?¹ »

XI.

ELLE régnait donc, et de toutes les façons. Elle avait la mode et la popularité. Elle emplissait de son bruit les coulisses et le monde. Elle vivait dans le tapage du scandale et de la gloire. Elle partageait le public, les oreilles, les yeux et les cœurs. La curiosité de l'étranger venait vers elle comme en députation. Elle ordonnait de la vogue et du goût. Elle semblait descendre à l'amitié d'illustres dames. Elle avait une

1. Voyez, pour les mots de Sophie, *Arnoldiana* (par M. Deville). Paris, 1813.

·cour, un petit coucher de son esprit, de sa jeunesse, de sa grâce. Elle faisait à ses caprices verser l'or des deux mains; et elle allait dans les adulations de sa vie, comme dans les caresses d'un rêve, l'orgueil las de couronnes.

L'amour même allait l'abandonner à la fortune. Ce furent les jambes d'une nouvelle danseuse, d'une certaine M^{lle} Robbé, qui acheminèrent Dorval de l'amour à l'amitié¹. Une élève de l'Épy, une débarquée de Stuttgart, noble, majestueuse, sévère en sa danse, grande de corps, presque colossale, Vestris en Vénus, M^{lle} Heinel, acheva la délivrance des deux amants². Sophie alors ouvrit sa porte grande et son cœur à deux battants : ce fut une cohue magnifique ! l'argent et l'esprit, la finance et la poésie, Plutus et les neuf Muses ! un rendez-vous de folies ! un va-et-vient de désirs, de madrigaux, de Pactoles!... Il y

1. *Mémoires de Bachaumont*, vol. II.

2. *Id.*, vol. III. Bachaumont dit qu'on estimait alors que Sophie Arnould coûtait 100,000 francs à Lauraguais. La conversation que Diderot rapporte de Sophie avec la présidente Portail montre au contraire un grand désintéressement chez la chanteuse.

avait bien le plus souvent un maître du logis en titre, quelque prince d'Henin; mais Sophie le prenait si reconnaissant d'être aimé et si heureux d'être envié, qu'il laissait la ruelle de Sophie pleine, cette ruelle qui était l'hôtellerie de tous ceux qui avaient leur cœur ou leur esprit à perdre, leur jeunesse à jouer ou à regagner. A la table de Sophie, la meilleure noblesse du royaume venait demander l'ivresse et la licence du vin¹. A cette table — un autel de la vie libre et des libres amours! — les jeunes ducs, tout bottés pour l'exil, venaient jurer entre les mains de la déesse, fidélité éternelle aux déesses de l'Opéra². O le triomphe de cette Sophie! Les ambassadeurs étrangers la couvraient de diamants, les altesses sérénissimes se mettaient à ses genoux, les ducs et pairs lui envoyaient des équipages, les princes du sang daignaient l'honorer d'enfants³!

Alors, Sophie devient insolente comme son

1. *Rapport de police sur les femmes galantes*. Revue rétrospective, 2^e série, vol. III.

2. *Correspondance secrète de Métra*, vol. II.

3. Sophie eut une fille du prince de Condé qui épousa le comte de R...

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi! »

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la priait de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi!

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hôpital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi!

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hôpital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous souper hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi!

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la priait de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi!

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hôpital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous souper hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attrépendante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi!

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes* ou *les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hôpital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attrémissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi! »

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi! »

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attrépendante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi! »

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attrépendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi!

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier ? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi! »

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi! »

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hôpital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attrépendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi!

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attrépendante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi! »

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attrépendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi! »

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hopital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi! »

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes* ou *les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la pria de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué si essentiellement à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hôpital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marque de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous soupé hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi!

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la priait de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

bonheur. Elle prend plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défie la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir. Elle se montre en loge à l'Opéra le jour où elle s'est fait excuser de jouer. Elle plaisante l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray¹. Elle insulte le roi jusque dans ses amours². Et voyez la chance heureuse de cette

1. *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

2. Dans l'automne de 1769, M^{lle} Arnould avait manqué *si essentiellement* à M^{me} Du Barry, que le roi avait ordonné que M^{lle} Arnould fût mise six mois à l'Hôpital. M^{me} Du Barry demanda sa grâce. Mais pendant quelque temps, ce mot humiliant d'*hôpital*, M^{lle} Arnould ne pouvait entrer à l'Opéra sans l'entendre courir autour d'elle, sur des lèvres de camarades qui se vengeaient.

On connaît encore l'anecdote suivante : « Un soir, M^{lle} Arnould avait donné à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marque de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : « Mademoiselle, où avez-vous souper hier? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur.

impudente : elle ne reste au For-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom¹. Que

— Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde? — Vraisemblablement! — Vous aviez entre autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi!

1. *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Desfontaines. Cette pièce fut entre Lauraguais et les auteurs l'occasion d'une curieuse correspondance que je crois inédite. Sur l'annonce dans le *Journal de Paris*, des *Amans sans jambes ou les amis de M^{lle} Arnould*, Lauraguais écrit qu'il n'acceptera aucun rôle dans cette pièce, qu'il s'adressera à la justice, et après avoir cité Cicéron ajoute : « Mais vous aimeriez peut-être mieux que je vous parle d'une autorité moderne. Je vais donc vous rappeler la réponse de M^{me} la maréchale Lefebvre étant au cercle d'une dame qui la priait de raconter une histoire qui l'avait amusée, mais dont elle ne se souvenait plus guère. « Trédame, je le croyons bien, répondit la maréchale, l'histoire est drôle, mais je ne voulons pas faire rire vos pisseuses. »

Sur la réponse de Barré, Radet et Desfontaines que la pièce est tout en l'honneur de M^{lle} Arnould, qu'ils

si elle envoie en cadeau à une dame de la cour qui s'est engouée de l'actrice, un cha-

n'ont personnifié aucun de ses amis vivants..., une missive, qui selon l'expression du spirituel amant de Sophie « a le style de la chancellerie de la foire », Lauraguais riposte par cette lettre :

« Quelqu'un qui aime que l'esprit soit courageux et qui admire le courage et l'esprit de M^{lle} Arnould dans sa maladie, M. D..., pensa qu'il pourroit diminuer les douleurs de son corps en l'occupant fortement. Séduit par cette espérance, j'essayai de séduire aussi M^{lle} Arnould. Nos aventures, lui dis-je, courent depuis beaux jours dans plusieurs recueils du temps; notre histoire sur l'ennui dont ce pauvre prince d'Henin vous faisoit mourir, une plainte en justice contre cette espèce d'empoisonnement, l'importante dispute sur le pas, entre le carosse de M^{me} Barentin et mon fiacre, qui recula pourtant dès qu'elle lui montra sa figure, et puis tous vos tours, ma bonne amie, tout cela est gâté. Des peintres nous ont déjà défigurés. Que sait-on ? Peut-être un jour des sculpteurs nous casseront-ils les jambes ! conservons ce qui nous reste, donnons nos mémoires... Nous mourrons tous deux de vos douleurs, tâchons de les vaincre, faisons un roman ou bien un vaudeville, cela vaudra bien les aventures de l'abbé de Laigre. Rions de nous-mêmes, puisque nous ne pouvons plus rire des autres. Vous avez eu beau me dire que toutes les gentillesses que vous avoient écrit Favart, Collé, Marmontel, Rulhières, Chamfort, et mes lettres ont été brûlées en 93... Tâchons de nous en ressouvenir, écrivons d'abord, quitte à nous brûler après nous-mêmes, si nous sommes mécontents de nous. — Mon ami, me dit-elle, je suis contente de ce que vous me proposez. Ce

peau de son invention, *le chapeau à l'Iphigénie* : « Qui est-ce qui marche aujourd'hui ? » — dira-t-elle en cherchant le porteur autour d'elle, partageant son interrogation entre son coiffeur et le prince d'Henin¹ ! Son train est monté avec son ton. A l'appartement de la rue du Dauphin a succédé cet appartement de la rue des Petits-Champs où le Palais-Royal, tous les badauds de Paris, regarde ces feux d'artifices tirés par la princesse Sophie en l'honneur de son voisin, le maître du Palais-

que j'avois recueilli, fait et conservé, est perdu. Mais quoique votre infâme neveu me prive de tout en ne vous laissant plus rien, et quoiqu'on m'ait offert une ressource en me proposant mes mémoires, je l'ai refusé. Si nous les avons faits, et que je les eusse, je les brûlerois devant vous. Parmi les puissances du jour, j'ai eu dans mon antichambre des manières de beaux esprits auxquels je donnai des souliers pour marcher et des culottes parce que je croyois leur derrière vilain. J'ai pensé dans ma maladie devoir anoblir les services qu'ils pouvoient me rendre en leur rappelant un peu les services qu'ils avoient acceptés de ma part. Les ingrats !... Je ne puis supporter l'idée d'amuser ces vilaines bêtes... Voilà, messieurs, les paroles de M^{lle} Arnould. Je ne sais pas comment on peut les tourner en vaudeville. »

L'assertion de la lettre de Lauraguais est démentie par la publication du fragment de mémoire que nous publions.

1. *Mémoires secrets de Métra*, vol. I.

Royal¹. Mais ce n'est assez ; voilà que Sophie veut un hôtel à la Chaussée-d'Antin. Cet hôtel, bâti comme la pyramide de Rhodope, il sera côte-à-côte avec l'hôtel de M^{lle} Guimard et de mêmes dimensions, bien entendu. Deux colonnes doriques porteront le fronton : Euterpe sous les traits de M^{lle} Arnould. L'hôtel aura deux étages, un vestibule où tiendra la livrée d'un faubourg Saint-Germain tout entier, et des antichambres encore ; puis les salons. Les enfants occuperont le second étage, qui sera disposé de façon que les chambres aient deux petits salons. L'hôtel est déjà tout entier sur le papier : Belanger en a dessiné les plans².

XII.

L'ARCHITECTE de l'hôtel³ devint l'amant de l'actrice. Il rangea son cœur. Il lui fut donné de toucher et de fixer cette femme, cette amoureuse au

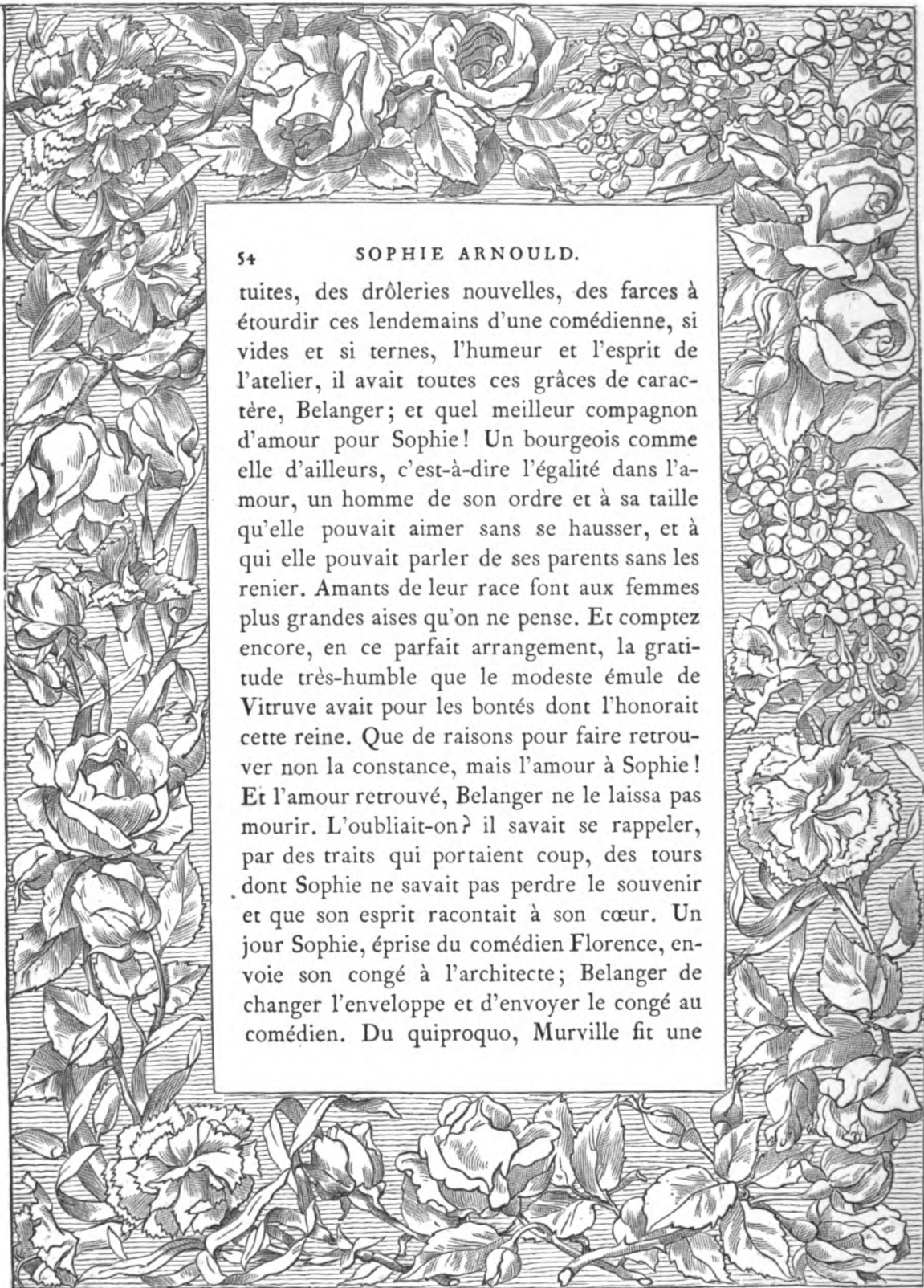
1. *Mémoires de Bachaumont*, vol. VII.

2. Bibliothèque Impériale, cabinet des estampes. Topographie de Paris, vol. LXXX.

3. Dans une lettre de 1780, nous trouvons Sophie

jour le jour, cette tête tournée par l'aventure et la surprise du moment. Il l'arrêta dans ce tourbillon de vie, dans ce flux et reflux d'intrigues mercenaires ou vaniteuses, dans ce bruit et ce bourdonnement des sens qui assourdit l'âme. Il renouvela chez Sophie la tendresse. Il lui sauva ce fonds et ce coin caché de sensibilité, d'attachement, de dévouement, dernière vertu des courtisanes qui les rattache peut-être à la famille humaine. Qu'avait Belanger pour agir ainsi sur Sophie? Sa gaîté, sa jeunesse, et encore la jeunesse de sa gaîté. Heureux homme! La bonne enfance d'un esprit d'artiste, naïve, réjouie, s'amusant de tout, entrant comme un rayon de soleil dans les tristesses et les noires pensées de son prochain; un franc rire de nature, sans effort, sans coup de fouet, sans fatigue, qui s'éveillait avec son maître et lui faisait compagnie toute la journée; des gaîtés for-

Arnould installée rue de la Chaussée-d'Antin. Elle ne fut donc pas chassée de son appartement de la rue de la Chaussée-d'Antin par l'incendie de l'Opéra, arrivé le 8 juin 1781. *Les Chefs-d'œuvre politiques et littéraires du XVIII^e siècle* ont publié une assez plaisante lettre sur les vestales d'Opéra presque réduites à leurs chemises, — lettre attribuée à Sophie Arnould.

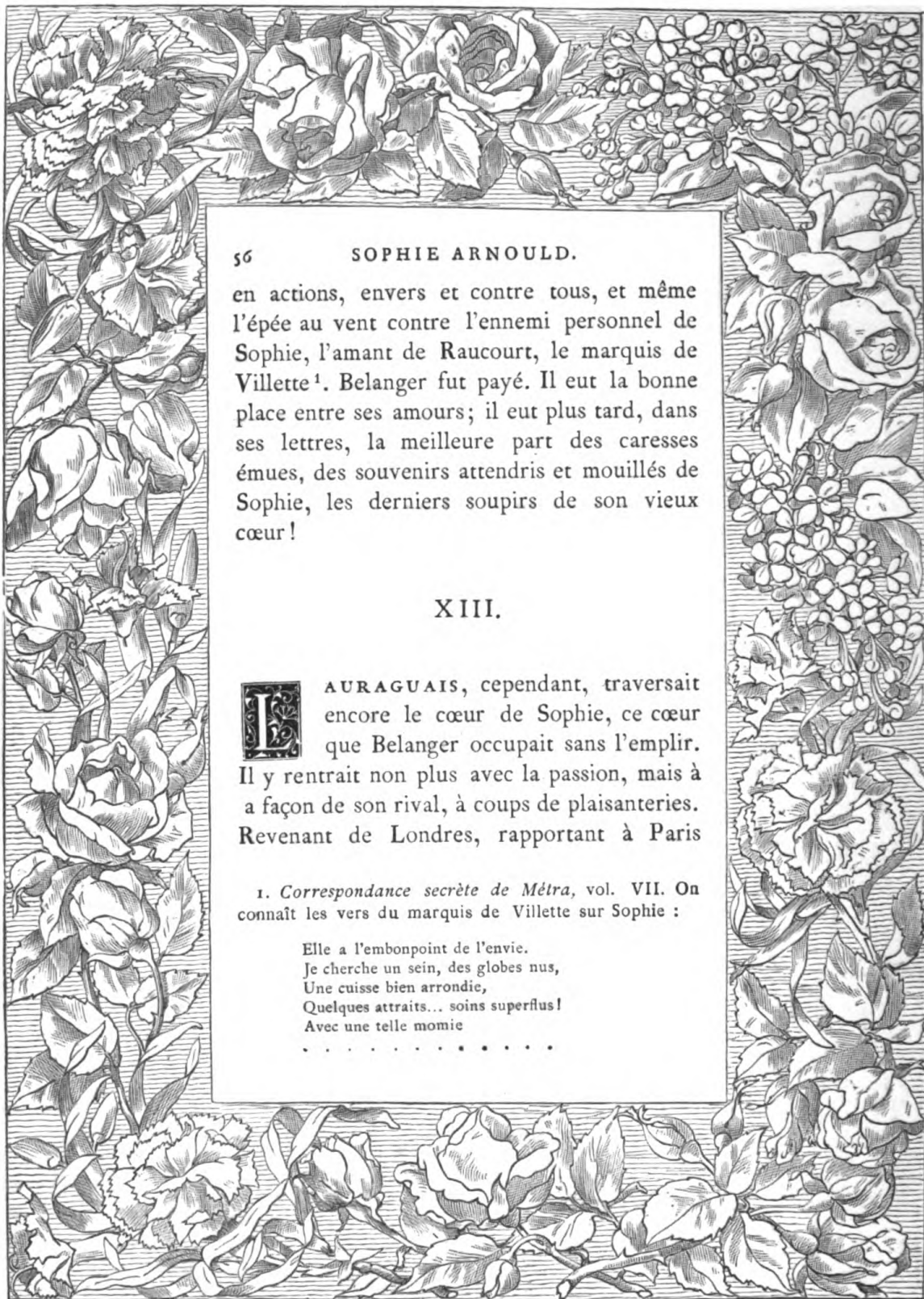


tuites, des drôleries nouvelles, des farces à étourdir ces lendemains d'une comédienne, si vides et si ternes, l'humeur et l'esprit de l'atelier, il avait toutes ces grâces de caractère, Belanger; et quel meilleur compagnon d'amour pour Sophie! Un bourgeois comme elle d'ailleurs, c'est-à-dire l'égalité dans l'amour, un homme de son ordre et à sa taille qu'elle pouvait aimer sans se hausser, et à qui elle pouvait parler de ses parents sans les renier. Amants de leur race font aux femmes plus grandes aises qu'on ne pense. Et comptez encore, en ce parfait arrangement, la gratitude très-humble que le modeste émule de Vitruve avait pour les bontés dont l'honorait cette reine. Que de raisons pour faire retrouver non la constance, mais l'amour à Sophie! Et l'amour retrouvé, Belanger ne le laissa pas mourir. L'oubliait-on? il savait se rappeler, par des traits qui portaient coup, des tours dont Sophie ne savait pas perdre le souvenir et que son esprit racontait à son cœur. Un jour Sophie, éprise du comédien Florence, envoie son congé à l'architecte; Belanger de changer l'enveloppe et d'envoyer le congé au comédien. Du quiproquo, Murville fit une

pièce, — mon *compte-rendu*, disait Sophie, — et Belanger obtint son retour en grâce auprès de la pauvre Sophie, fort refroidie par la longue mine de Florence¹. A chaque rentrée, il s'établissait de plus belle dans ce cœur ouvert et vénal; il était et semblait une façon de mari de l'actrice. Quand Paris commence à parler trop haut de la liaison de Sophie avec M^{lle} Raucourt, Sophie n'a qu'à dire avoir épousé Belanger pour être crue sur parole, et même par Bachaumont s'indignant de fort bonne foi de la mésalliance de Thélaire avec un petit dessinateur des Menus². Belanger lui-même prit le mensonge au sérieux, jusqu'à songer à faire du mensonge une vérité. Mais l'actrice ne voulait que d'un mari *in partibus*; et Belanger resta tout simplement son prôneur, son admirateur, le garde du corps de son talent, dévoué toujours, et à toutes les heures et sur tous les terrains, en paroles et

1. *Correspondance secrète de Métra*, vol. XVIII.

2. François-Joseph Belanger, attaché aux Menus, pendant seize ans, fut l'architecte de Bagatelle, le dessinateur des jardins de Belœil, de Méréville, de Saint-James, du jardin de Beaumarchais. Né à Paris en 1744, Belanger y mourait le 1^{er} mai 1818.



en actions, envers et contre tous, et même l'épée au vent contre l'ennemi personnel de Sophie, l'amant de Raucourt, le marquis de Villette¹. Belanger fut payé. Il eut la bonne place entre ses amours; il eut plus tard, dans ses lettres, la meilleure part des caresses émues, des souvenirs attendris et mouillés de Sophie, les derniers soupirs de son vieux cœur!

XIII.

LAURAGUAI, cependant, traversait encore le cœur de Sophie, ce cœur que Belanger occupait sans l'emplir. Il y rentrait non plus avec la passion, mais à façon de son rival, à coups de plaisanteries. Revenant de Londres, rapportant à Paris

1. *Correspondance secrète de Métra*, vol. VII. On connaît les vers du marquis de Villette sur Sophie :

Elle a l'embonpoint de l'envie.
Je cherche un sein, des globes nus,
Une cuisse bien arrondie,
Quelques attraits... soins superflus!
Avec une telle momie

.....

l'*humour* de nos voisins, le *vis comica* de la charge grave, il appelle et assemble en consultation quatre docteurs de la Faculté de médecine, et leur soumet du plus grand sérieux la question : peut-on mourir d'ennui ? Les quatre docteurs, croyant qu'il s'agissait d'un cas de famille, et sachant, dans les Brancas, un certain nombre d'hypocondres, de vaporeux, de mélancoliques, opinent tous pour l'affirmative, motivent leur jugement avec tout le latin de Molière et le leur, et signent de la meilleure foi du monde la consultation où ils déclarent que le seul remède était de dissiper le malade, et par dessus tout de lui ôter de dessous les yeux l'objet de cet état d'inertie et de stagnation.

La pièce en bonne forme, M. de Laura-guais va, sans rire, la déposer chez un commissaire, et, sans rire, porte plainte contre le prince d'Henin qui, par ses obsessions continues auprès de M^{lle} Arnould, ne tend à rien moins qu'à faire périr d'ennui cette actrice, les amours du public et aussi un peu les siens. Il y requiert donc qu'il soit enjoint au dit prince de s'abstenir de toute visite chez Sophie, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement ré-

table de sa maladie d'ennui, qui la travaille et qui la tuerait, suivant la solennelle décision de la Faculté¹. Ce fut la meilleure comédie de l'année et la plus applaudie, cette farce de Lauraguais. Le prince d'Henin se battit; mais tuez donc un ridicule, et la mémoire que Sophie ne pouvait perdre du farceur!

XIV.

PENDANT vingt années de la moitié du XVIII^e siècle, Sophie est la personnification de toutes les héroïnes de la tragédie lyrique; pendant vingt années, elle fait revivre sur notre Opéra français toutes les grandes figures touchantes de la vieille mythologie et de l'histoire fabuleuse de la Grèce, toutes les petites figures poétiques et bocagères de la fantaisie du temps. Et rien ne dira même à notre dix-neuvième siècle la variété des créations de tout genre que la dramatique chanteuse a fait jaillir de son gosier, de

1. *Mémoires de Bachaumont*, vol. VII.

sa sensibilité, de son âme, que le dépouillement de cette collection unique de livrets réunis par M. de Soleinne, possédés maintenant par la bibliothèque de l'Opéra.

— 1758 —

ENÉE ET LAVINIE. (Première représentation le mardi 14 février 1758.) *Une Troyenne*, M^{lle} Arnould ¹.

LES FESTES DE PAPHOS. (Reprise le mardi 9 mai 1758.) Acte troisième : l'Amour et Psyché. *Psyché*, M^{lle} Arnould.

PROSERPINE. (Reprise le mardi 14 novembre 1758.) *Proserpine*, fille de Jupiter et de Cérés, M^{lle} Arnould.

¹ La recette d'*Énée et Lavinie*, était de 3,894^{fr} 10^s; la recette de *Proserpine*, de 3,716^{fr} 10^s; la recette de *Pirame et Thisbé*, de 4,054^{fr}; la recette des *Paladins*, de 4,109^{fr}; la recette de *Dardanus*, 3,513^{fr} 10^s; la recette de *Castor et Pollux* (ouverture de la nouvelle salle des Tuileries), de 5,240^{fr} 10^s; la recette d'*Adèle de Ponthieu*, de 5,338^{fr}; la recette d'*Iphigénie en Aulide*, de 6,212^{fr} 10^s; la recette d'*Orphée et Eurydice*, de 5,498^{fr} 10^s. Toutes ces recettes sont des recettes à la porte, non compris l'abonnement des loges. Je dois ce curieux renseignement à M. Charles Nutter, archivist de l'Opéra, dont je ne saurais assez louer la gracieuse obligeance.

— 1759 —

PIRAME ET THISBÉ. (Reprise le mardi 22 janvier 1759.) *Thisbé*, fille de Belus et de Sémiramis, M^{lle} Arnould.

AMADIS. (Reprise le mardi 6 novembre 1759.) *Oriane*, fille de Lisvart, roi de la Grande-Bretagne, M^{lle} Arnould.

— 1760 —

LES PALADINS. (Première représentation le mardi 12 février 1760.) *Argie*, jeune italienne, M^{lle} Arnould.

DARDANUS. (Reprise le mardi 15 avril 1760.) *Iphise*, fille de Teucer, M^{lle} Arnould.

FRAGMENTS. (Première représentation le mardi 24 juin 1760.) Deuxième entrée : L'Amour et Psyché. *Psyché*, M^{lle} Arnould.

LE PRINCE DE NOISI. (Reprise d'un opéra joué sur le théâtre des Petits-Appartements de Versailles, le mardi 16 septembre 1760.) *Aline*, fille du druide, M^{lle} Arnould.

— 1761 —

JEPHTÉ. (Reprise le vendredi 6 février

SOPHIE ARNOULD.

61

1761.) *Iphise*, fille de Jephthé et d'Almasie, M^{lle} Arnould.

HERCULE MOURANT. (Première représentation le vendredi 3 avril 1761.) *Iole*, princesse captive, M^{lle} Arnould.

— 1762 —

LES FESTES GRECQUES ET ROMAINES. (Reprise le mardi 27 avril 1762.) *Cléopâtre*, reine d'Egypte, M^{lle} Arnould.

LES CARACTÈRES DE LA FOLIE. (Reprise le mardi 6 juillet 1762.) Deuxième entrée : Les Caprices de l'Amour. *Eucharis*, M^{lle} Arnould.

— 1763 —

POLIXÈNE. (Première représentation le mardi 11 janvier 1763.) *Polixène*, fille d'Hécube et de Priam, M^{lle} Arnould.

— 1764 —

CASTOR ET POLLUX. (Reprise le mardi 24 janvier 1764.) *Télaire*, sœur et fille du Soleil, M^{lle} Arnould.

— 1765 —

LES FESTES DE L'HIMEN ET DE L'AMOUR. (Reprise le mardi 4 juin 1765.) Deuxième entrée : Canope. *Memphis*, jeune nymphe, M^{lle} Arnould.

THÉSÉE. (Reprise le dimanche 8 décembre 1765.) *Églé*, princesse élevée sous la tutelle d'Egée, roi d'Athènes, M^{lle} Arnould.

— 1766 —

ALINE, REINE DE GOLCONDE. (Première représentation le jeudi 10 avril 1766.) *Aline*, M^{lle} Arnould.

FRAGMENTS, (le mardi 17 juin 1766). Troisième entrée : Zelindor. *Zirphé*, mortelle aimée de Zelindor, M^{lle} Arnould.

LES FÊTES LYRIQUES. (Première représentation le vendredi 29 août 1766.) Troisième entrée : Erosine. *Erosine*, nymphe de Tempé, M^{lle} Arnould.

SYLVIE, ballet héroïque. (Première représentation le mardi 11 novembre 1766.) *Silvie*, nymphe de Diane, M^{lle} Arnould.

— 1767 —

FRAGMENTS LYRIQUES.) Représenté le mardi 18 août 1767.) Troisième entrée : la Terre. *Pomone*, M^{lle} Arnould.

LES FRAGMENTS NOUVEAUX. (Représenté le dimanche 11 octobre 1767.) Amphion. *Antiopé*, M^{lle} Arnould.

— 1768 —

DARDANUS. (Reprise le mardi 26 janvier 1768.) *Iphise*, fille de Teucer, M^{lle} Arnould.

— 1771 —

PIRAME ET THISBÉ. (Reprise le mardi 5 février 1771.) *Thisbé*, M^{lle} Arnould.

FRAGMENTS. (Représenté le mardi 18 juin 1771.) Alphée et Aréthuse. *Aréthuse*, nymphe de Diane, M^{lle} Arnould.

AMADIS. (Reprise le mardi 26 novembre 1771.) *Oriane*, M^{lle} Arnould.

— 1772 —

CASTOR ET POLLUX. (Reprise le mardi 21 janvier 1772.) *Télaire*, M^{lle} Arnould.

ADÈLE DE PONTHEU. (Première représentation le mardi 1^{er} décembre 1772.) *Adèle*, fille du comte, M^{lle} Arnould.

— 1773. —

LES MÉLANGES LYRIQUES. (Représenté le mardi 11 mai 1773.) *Zyrphé*, M^{lle} Arnould.

— 1774 —

IPHIGÉNIE EN AULIDE. (Première représentation le mardi 12 avril 1774.¹) *Iphigénie*, fille d'Agamemnon, M^{lle} Arnould.

Une lettre inédite émanant de la Maison du Roi à la date du 31 mars 1774, adressée à Rebel (Archives nationales O¹ 416. Dépêches), renseigne sur la curiosité provoquée à Paris par les premières représentations où jouait Sophie Arnould, sur la fureur des répétitions générales.

« 31 mars 1774.

« M. le Prévost des Marchands paroît craindre avec raison que les répétitions de l'o-

1. L'opéra d'*Iphigénie en Aulide* ne fut joué que le 19 avril 1774. Il n'y eut point de représentation le mardi 12 avril, à cause de l'indisposition de M. Larivée et conformément aux ordres du Roi.

péra d'*Iphigénie* ne soient tumultueuses par le concours immense de ceux qui demandent des billets pour entrer. Il seroit sans doute à désirer que les répétitions puissent se faire à huis clos ou du moins avec un très petit nombre de connaisseurs. Mais je sens qu'il seroit bien difficile de s'opposer dans ce moment à la curiosité du public et que cela exciteroit des plaintes de tous côtés. Cependant il faut prendre des précautions pour qu'il n'y arrive point de tumulte et que les répétitions générales se fassent tranquillement. La première est de demander une garde pour les jours de représentations; la seconde est de faire afficher que personne n'entrera que sur un billet signé de l'un des directeurs; la troisième de limiter sur les billets de loge le nombre des personnes qui peuvent y entrer; la quatrième de ne donner tout au plus que 3 ou 4 cents billets de parterre et une centaine d'amphithéâtre. Par ce moyen on peut espérer que les répétitions se passeront tranquillement. J'écris à M. le Prévost des Marchands qui désire avoir quelques loges à sa disposition, qu'il peut vous en faire demander le nombre qu'il voudra. Vous, vous voudrés bien aussi

en faire retenir une pour M. de Villevault pour la répétition de samedi et une pour M. Joly de Fleury conseiller à celle de lundi. Ils se sont adressés à moi l'un et l'autre pour en avoir. »

« P. S. Il ne faut laisser entrer qu'aux deux dernières répétitions, à l'égard des autres elles doivent se faire portes hermétiquement fermées. »

ORPHÉE ET EURIDICE. (Première représentation le mardi 2 août 1774.) *Euridice*, M^{lle} Arnould.

— 1775 —

ADÈLE DE PONTHEU. (Reprise le mardi 5 décembre 1775.) *Adèle...* M^{lle} Arnould.

— 1776 —

FRAGMENTS. (Représenté le mardi 1^{er} octobre 1776.) Euthyme et Lyris. *Lyris*. Jeune Témésienne, M^{lle} Arnould.

Mais ce dépouillement des livrets des archives de l'Opéra ne représente que les rôles joués à Paris, il faudrait pour avoir

l'ensemble « des services » de la chanteuse, donner ses créations sur les théâtres de la cour, sur les théâtres de Versailles, de Choisy, de Fontainebleau, il faudrait donner la liste fastidieuse des rôles indiqués par le *Journal des spectacles de la Cour*. Je ne veux pas le faire, mais je veux indiquer seulement pour l'année 1772, l'année du mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette, l'année où Sophie Arnould ne semble rien créer pour l'Opéra de Paris, les rôles qu'elle joue dans les Fêtes et Spectacles à l'occasion de ce mariage. Le jeudi 17 mai, elle remplit le rôle d'*Andromède* dans *PERSÉE* « représenté à Versailles devant Sa Majesté ». Et c'est le rôle de *Télaire* dans *CASTOR ET POLLUX*, représenté le 9 juin, et encore le rôle de *Zélenie*, princesse des Isles-d'Or, dans *LA TOUR ENCHANTÉE*.

Le jeudi 25 octobre, elle joue devant Sa Majesté à Fontainebleau le rôle d'*Aréthuse* dans l'opéra d'*ALPHÉE ET ARÉTHUSE*, et le mardi 6 novembre le rôle de la bergère *Æglé* dans le ballet héroïque d'*ÆGLÉ*.

Les spectacles de la cour, Sophie Arnould y joue plus régulièrement qu'à l'Opéra, elle semble même y rester attachée lorsqu'elle

s'est retirée de l'Académie royale de musique. Dans un dossier des archives nationales, en l'an V au moment où la loi demandait 30 ans de services aux acteurs pour avoir droit à la retraite, de Normandie, le directeur général de la liquidation écrivait au ministre de l'intérieur : « Elle (Sophie) a observé que, quoiqu'elle ait effectivement obtenu sa retraite en 1776, elle a continué de jouer volontairement et à diverses reprises surtout aux spectacles de la cour jusqu'en 1788. » Et l'affirmation de Sophie Arnould était confirmée par une lettre de la Chabeaussière, lettre, je crois, un peu suspecte de complaisance.

XV.

UNE série de dessins du temps nous permet de ressaisir quelque chose de la vision sur les planches de l'actrice telle que la cour et la ville l'applaudissaient, il y a une centaine d'années, dans la plupart des opéras que nous venons de citer. Ces dessins enlevés d'un trait de plume courant et lavés

d'une aquarelle à grande eau, ces dessins faits pour les Menus ¹ nous montrent Sophie Arnould dans ces vêtements en nuages de gaze d'Italie; en ces étoffes imprimées de fleurs d'or et semées de paillettes; en ces armures d'argent; en ces draperies de satin vert d'eau, à écailles et ornées de roseaux, de coquillages, de perles, de coraux; en ces costumes mythologiques, en ces toilettes de lumière et de magie, au milieu desquelles se trémoussaient avec leurs perruques rouges, sous leurs *masques et leurs culottes couleur de chair morte*, les monstres nés du sang de Méduse. Voici Sophie Arnould dans LES CARACTÈRES DE LA FOLIE figurant *Eucharis* sous son galant costume rose et son aigrette blanche. Boquet a écrit au dessous de l'aquarelle : *Fond de petit satin rose à bandes tamponnées. Bandes de gaze d'Italie aussi tam-*

1. Ces dessins sont de Boquet, dessinateur des Menus. Une série provenant de chez M. Deveria, est au cabinet des estampes. Une seconde série est dans ma collection. Une troisième série, la plus nombreuse de toutes, vient d'être achetée 5,500 francs par l'administration de l'Opéra, à la vente du baron Taylor. L'en-tête de ce volume tiré de ma collection, est un costume de Sophie dans l'opéra d'*Argie*.

ponnées, bordées de réseaux d'argent frizé. La gaze d'Italie traversée de bandes de satin découpé, bouillonné. Des nœuds par distances de satin rose. Une frange d'argent avec un réseau sur la teste. Vêtements de dessous d'argent monté de satin rose imprimé. Voici Sophie Arnould dans l'opéra de *CANENTE* représenté à Fontainebleau en 1765 ; la voici toute enguirlandée, dans sa robe blanche et rose, de branchages se nouant à son cou, en un collier vert. Voici Sophie Arnould dans l'opéra de *SILVIE* représenté à Fontainebleau la même année : *Draperie blanche. Jupe, corps, haut de manches blanches. Amadis, bas, souliers (couleur) chair, mante tigrée. Guirlande de verdure avec carquois argenté. Laçures (de cothurnes) bleues.* Voici Sophie Arnould en son rôle de *Zirphé* dans l'opéra de *ZELINDOR* représenté à Fontainebleau en 1769 : *Corps et première jupe en argent. Amadis et jupe blanche ornés d'argent. Espèce de voile formant la mante de gaze rayée blanc et argent doublée de rose. Nœuds d'argent.* Et le dessinateur a jeté en marge pour bien indiquer au costumier le caractère du costume : *Tout blanc ; fleurs blanches et beaucoup de feuilles*

vertes. Voulez-vous Sophie Arnould en son rôle d'*Argie* dans l'opéra des PALADINS du vieux Rameau ? J'ai sous les yeux trois costumes. Dans le premier c'est une robe toute bouillonnée à fond vert, dans le second la jupe est ornée d'entrelacs de rubans roses ressemblant à ces entrelacs de myrte que l'on voit sur les dos des reliures et l'argenterie de M^{me} Du Barry, dans le troisième des rinceaux chenillés se croisent au milieu de branchages et de fleurs brodés. Enfin nous la revoyons, Sophie Arnould, dans ses rôles de triomphe, dans la robe blanche à taille *guépée* d'Iphigénie, avec, à la main, le mouchoir tragique des anciennes princesses de théâtre ; nous la revoyons dans son costume de Thélaira, avec ses beaux bras, ses voiles noirs, en ce deuil, où les deux énormes taches de fard sur les joues font un si étrange effet dans le dessin de Boquet.

XVI.

ARRIVA l'heure où la mode dévore ses enfants. Ce démon, tout à l'heure adoré, dont tout était bien venu et pardonné, couches fréquentes, caprices, méchancetés, insolences, le voilà soudain disgracié, méprisé, honni comme un ruban passé ! Quel changement ! Où étaient les applaudissements, est le silence ; ce public amoureux, ce n'est plus qu'ennemis. Cette opinion publique, enchaînée et traînée derrière son triomphe, a repris ses verges et ses vengeances. Cette vieille réputation a trop duré, elle ennuie Paris ; elle est mûre pour l'ostracisme.

La guerre contre Sophie avait commencé dès 1766 ; mais alors elle se faisait à mi-voix et sur le ton mielleux. Les conseils, les critiques même la courtoisaient. Était-elle obligée d'abandonner *Sylvie* à cause de la faiblesse de sa voix ? l'on voulait bien reconnaître que M^{lle} Beaumesnil, malgré son talent, n'effaçait

pas Sophie Arnould. En 1768, on disait encore : « M^{lle} Arnould, oubliée à force d'être désirée, a daigné reparaitre dans *Pomone*. » A la fin de la même année, quand, tentée par l'exemple de M^{me} de Pompadour, elle voulut créer le rôle de Colin dans *Le Devin de Village*, et échoua, on écrivit galamment : « Elle n'est point encore au degré d'applaudissement qu'elle se promettait. » En 1769, lorsque courut le bruit de sa retraite motivée par ses absences perpétuelles, il y avait émeute des gens de cœur, des *sensibles* qui par leurs sollicitations et leurs intrigues parvenaient à désarmer le mécontentement des directeurs.

Mais les années, c'est un grand crime et pour lequel le public est sans pitié. Les attaques se démasquaient et s'avivaient contre Sophie vieillissante et montrant vainement le poing aux ingratitude de la foule. Le baroque opéra de Laborde, *Adèle de Ponthieu*, venait aider à sa ruine.

Sophie songeait à se retirer définitivement de l'Opéra, une lettre de la Maison du Roi, (Archives nationales. Dépêches, année 1774), la retenait à l'Académie.

« Du 16 février 1774.

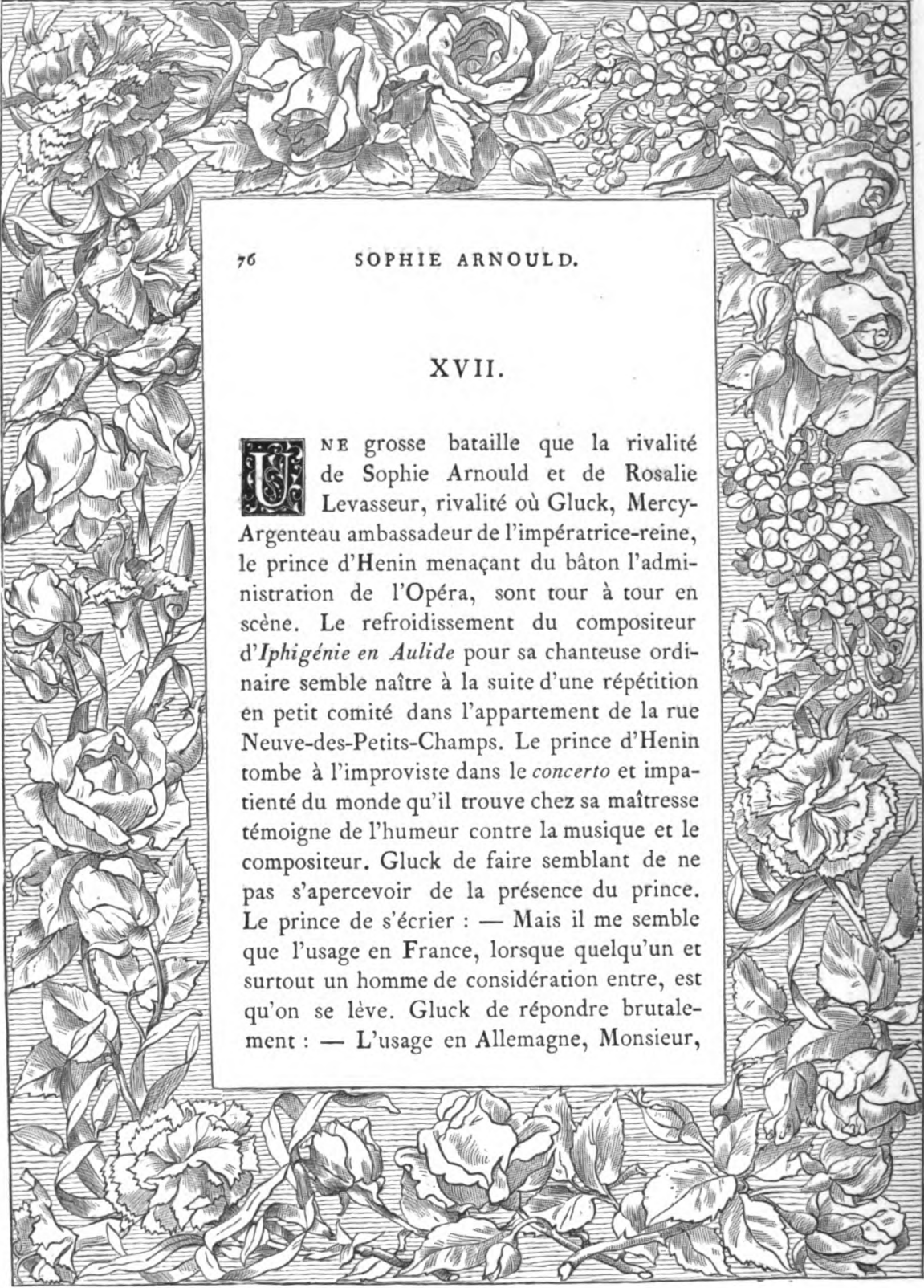
« Je vois avec peine, mademoiselle, que vous pensés à la retraite et que votre motif est l'affoiblissement de votre santé qui ne vous permet pas de remplir votre devoir avec autant d'exactitude que vous le désireriers. Je ne puis que louer une facon de penser si honnête, mais en même tems à votre âge et avec du ménagement vous pouvés espérer de vous rétablir aisément, ainsi je n'accepte point votre proposition quant à présent; les ouvrages nouveaux que l'on se propose de mettre au théâtre n'étant point de votre genre vont vous laisser un repos assés long, et d'ailleurs dans aucune circonstance l'on n'exigera de vous que ce que vos forces vous permettront. Je suis persuadé que vous n'abuserez jamais de cette facilité et qu'au contraire elle deviendra pour vous un nouveau motif de contribuer en tout ce qui pourra dépendre de vous au bien de l'Académie.

« Vous connoissés les sentimens. »

Elle jouait. Les insultes anonymes ¹, — on la craignait encore en face, — l'assiégeaient. Elle luttait, elle bravait l'injure; elle se cramponnait à ses rôles. Elle qui tant de fois avait dédaigné et moqué le public, elle essayait de le reconquérir par l'exactitude, et jouait régulièrement. Vains efforts qui n'aboutissaient qu'à faire regretter la jeune voix de Laguerre! Les dures leçons, ces froideurs! les durs avertissements qu'il faut quitter la gloire qui vous quitte, et que les joies de l'orgueil sont finies et que la saison des victoires est morte! L'opéra d'*Alceste*, encore un affront pour Sophie, et le plus mortel de tous, Rosalie Levasseur enlève le rôle à Sophie Arnould.

1. La liste des curiosités de la foire Saint-Germain imprimait : « La demoiselle Arnould fait voir une bête très méchante qui se jette sur tout le monde indistinctement et que rien ne peut apprivoiser. Cet animal est déjà vieux, mais il n'est pas moins féroce. Heureusement qu'il a perdu ses dents, ce qui fait qu'il n'y a de risque que pour ceux qui sont touchés par son venin et un peu par son odeur. »

XVII.



UNE grosse bataille que la rivalité de Sophie Arnould et de Rosalie Levasseur, rivalité où Gluck, Mercy-Argenteau ambassadeur de l'impératrice-reine, le prince d'Henin menaçant du bâton l'administration de l'Opéra, sont tour à tour en scène. Le refroidissement du compositeur d'*Iphigénie en Aulide* pour sa chanteuse ordinaire semble naître à la suite d'une répétition en petit comité dans l'appartement de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Le prince d'Henin tombe à l'improviste dans le *concerto* et impatienté du monde qu'il trouve chez sa maîtresse témoigne de l'humeur contre la musique et le compositeur. Gluck de faire semblant de ne pas s'apercevoir de la présence du prince. Le prince de s'écrier : — Mais il me semble que l'usage en France, lorsque quelqu'un et surtout un homme de considération entre, est qu'on se lève. Gluck de répondre brutalement : — L'usage en Allemagne, Monsieur,

est de ne se lever que pour les gens qu'on estime. Et prenant son chapeau, le compositeur partait, disant à M^{lle} Arnould : « Du moment que vous n'êtes pas maîtresse chez vous, je vous quitte et ne reviens plus. »

Gluck ne revenait plus. Il faisait mieux : il prenait logement chez Rosalie Levasseur, donnait journellement des leçons à la rivale de Sophie Arnould, et comblant les vœux du puissant amant et du très-soumis esclave Mercy-Argenteau, il donnait à la maîtresse de l'ambassadeur de l'impératrice-reine, le rôle d'Alceste¹ qui appartenait à Sophie Arnould par droit d'ancienneté. Sophie s'en vengeait par une épigramme, disant lorsqu'on applaudissait Rosalie : « Ce n'est pas étonnant, elle a la voix du peuple. » Rosalie répondait par une satire dégoûtante jetée dans la salle, et tout Paris s'amusait de la satire.

1. La première représentation d'*Alceste* avait lieu le 23 avril 1776.

XVIII.

QUE veut dire ceci, Monsieur, je crois qu'il y a rébellion dans votre orchestre. — C'était Sophie qui, dans une répétition, s'adressait du théâtre à Francœur battant la mesure à son pupitre.

— Comment, Mademoiselle, de la rébellion. Nous sommes tous ici pour le service du Roi et nous le servons avec zèle.

— Je voudrais le servir aussi, mais votre orchestre m'interloque et m'empêche de chanter.

— Cependant, Mademoiselle, nous allons de mesure.

— De mesure, *quelle bête est-ce là ?* Suivez-moi, Monsieur, et sachez que votre symphonie est la très-humble servante de l'actrice qui récite. »

Cette répétition était une répétition de l'opéra de CÉPHALE ET PROCRIS représenté à Versailles en 1773 et à laquelle assistait peut-être Gluck. Sous la drôlerie de la forme et

l'insolence apparente des prétentions, Sophie Arnould réclamait là les droits de la chanteuse lyrique avant la révolution musicale. En effet, chanteurs et chanteuses d'opéras n'étaient alors que des hommes et des femmes récitant musicalement une tragédie sur des intonations indiquées par un musicien. Jusqu'à ce jour ils avaient joui de la plus complète indépendance « quant à la manière de présenter leurs phrases » ; jusqu'à ce jour ils avaient eu le pouvoir d'en presser ou d'en retarder le mouvement, le pouvoir de s'arrêter sur telle note selon l'inspiration du moment, le pouvoir de faire courir à la suite de leur voix libre de toute mesure, la symphonie haletante.

« Quelle bête est-ce là ? » Sophie ne se doutait guère, en disant ce mot, que cette bête était à la veille de mettre à néant son talent et sa renommée. Et une citation du temps que rapporte Castil-Blaze ne laisse aucun doute sur le coup porté à la chanteuse par l'introduction rigoureuse de la mesure : « Quelle idée peut-on avoir d'un genre de musique où M^{lle} Arnould, par exemple, n'est plus la première actrice ; où M. Legros perd tous les

agrémens de sa belle voix, puisqu'il n'y a ni cadence à faire, ni sons prolongés à soutenir; où le récitatif est aussi simple que la parole. Si M. Gluck prend la peine de noter non-seulement les inflexions de la voix, mais encore les longues et les brèves, le mouvement et la durée, n'est-il pas évident que l'actrice n'a plus rien à faire? On a cherché longtemps la raison pour laquelle M^{lle} Arnould ne brillait pas dans les opéras de M. Gluck; c'est justement parce qu'elle est bonne actrice. C'est parce que dans la bonne et véritable musique nationale, elle pouvait abréger ou prolonger à son gré les sons de sa voix, suivant que sa manière de sentir l'exigeait, où même suivant qu'elle était plus ou moins fatiguée. Mais aujourd'hui qu'il s'agit de s'assujétir à la mesure comme une simple coryphée, qu'a-t-on besoin de son talent? Il devient superflu. ¹ »

Cependant Sophie Arnould persistait héroïquement à faire plaider sa voix, à parler au public, à vouloir le reconquérir. Elle repa-

1. La Harpe constate dans sa *Correspondance littéraire*, que Sophie Arnould avait conservé toute la lenteur de l'ancien chant français qui n'était plus de mode.

raissait dans *Euthyme et Lyris* toute fière de l'espoir de contrebalancer le succès de Rosalie dans *Alceste*, mais sa maigre voix était mourante et Gluck tout-puissant et les huées étaient telles qu'on croyait à une retraite immédiate et absolue. Les salons même oubliant la politesse et la pitié, il arriva qu'à un concert chez Monseigneur le duc de Chartres, elle fut chutée. Le calice n'était pas encore assez amer pour la *pauvre fée*, comme on commençait à l'appeler alors. Elle était un soir à prendre le frais dans le jardin du Palais-Royal; une jeunesse sans cœur, lui chantant le motif d'*Alceste* : *Caron t'appelle, entends sa voix*, la chassa du jardin¹. Il fallait se rendre et céder à la fin. L'*Almanach des Théâtres* qui de 1759 à 1771 porte Sophie comme « actrice chantante »; de 1771 à 1777 comme « actrice chantante seule »; de 1777 à 1778 comme « actrice des rôles », ne porte plus son nom en 1779. Retraitée avec une pension de 4,000 livres², tout lui manquait

1. *Correspondance secrète de Métra*, vol. III.

2. Un travail dont les éléments m'ont été gracieusement fournis par Ch. Nutter, l'obligeant archiviste de l'Opéra, me permet de donner les chiffres positifs des

à la fois, jusqu'au prince d'Henin que son ancienne amie Raucourt lui enlevait.

appointements et des gratifications de Sophie Arnould depuis son début jusqu'à sa sortie de l'Opéra.

SOPHIE ARNOULD.

	APPOINTEMENTS.	GRATIFICATIONS.
1758-1759.	1,500 fr.	500 fr.
1759-1760.	2,500	500
1760-1761.	2,500	500
1761-1762.	3,000	1,000

Sophie reste au même chiffre d'appointements et de gratifications jusqu'en mars 1775. Seulement elle reçoit dans l'année théâtrale 1770-1771, une gratification *extraordinaire* de 1,000 fr., et dans l'année théâtrale de 1771-1772, une gratification *extraordinaire* de 1,000 fr. plus une gratification *particulière* de 1,000 fr.

Sur les registres de l'année théâtrale de 1775-1776, Sophie est mentionnée comme *retirée* ou à la pension de 1,500 fr.

Elle rentre à l'Opéra l'année suivante, à 3,000 fr., traitement inférieur à celui qu'elle touchait avant et le garde pendant les années théâtrales 1776-1777 et 1777-1778.

Pendant cette dernière année où elle touche 3,000 fr. de l'Opéra, chose curieuse ! le premier registre des *feux* inventés par Devismes, pour remplacer les gratifications, ne mentionne pas le nom de la chanteuse une seule fois.

Enfin, en l'année théâtrale 1778-1779, Sophie Arnould est décidément à jamais retirée de l'Opéra. Les Archives

XIX.

Sous les rigueurs, les duretés, les mortifications, la courtisane s'était un moment humiliée. Elle était allée vers la religion, comme vers un secours et un oubli. Elle avait mis sa conscience entre les

nationales nous donnent les chiffres de la retraite de l'ancienne pensionnaire de l'Opéra.

Par une ordonnance en date de janvier 1779, 2,000 fr. sont conservés à Sophie Arnould sur les fonds ordinaires des Menus Plaisirs, sans retenue, à titre de retraite en qualité de musicienne ordinaire de la chambre du Roy. En outre, une gratification annuelle de 2,000 fr. (datant de décembre 1772, aussi sans retenue), lui est conservée sur les dépenses extraordinaires desdits Menus Plaisirs, en considération de ses services; et le dossier des Archives du royaume contient une quittance de Sophie Arnould, en date du 3 août 1780, par laquelle la chanteuse se déclare payée sans retenue, sauf « environ de sept quartiers », jusqu'au 1^{er} octobre de la présente année 1780.

Maintenant cette pension de 4,000 francs a-t-elle à un certain moment été réduite à 2,000? Dans un curieux travail de Franceur sur les pensions de retraite des acteurs et des actrices de l'Opéra, Sophie Arnould n'est portée que pour 2,000 fr. Les 2,000 fr. sont payés de 1787 à 1793, tantôt par le Trésor public, tantôt par

mains des médecins; et c'eût été une grande cure, si elle l'y avait laissée! Mais la grâce ne lui avait pas donné la patience; et ce bel élan de bonne honte, cette grosse fièvre de pitié dura moins que le temps mis par le graveur à buriner l'estampe où Sophie était montrée à confesse, et M^{lle} Raucourt s'arrachant les cheveux dans le fond. Sophie sortit de là comme elle sortait de ses caprices, par un mot : — « Ces directeurs — dit-elle des confesseurs — c'est pis que les directeurs de l'Opéra! »

N'avait-elle pas, de longue main, une consolation mieux à sa portée, et qui joignait à l'étourdissement du plaisir l'agrément solide d'une distraction de l'intelligence? Son salon! voilà qui la guérira des échecs de la vie, des faillites de la fortune, des blessures de l'amour-

la liste civile. Mais en 1793, ils cessent d'être payés, et à la date du 31 mars 1798, je trouve au nom de Sophie cette triste mention qui explique si bien les cris de détresse jetés dans ses lettres : *Dû cinq ans.*

Remarquons que les premiers états d'émargement sont signés *Arnoud*, ce n'est que vers 1765, 1766, qu'*Arnoud* devient *Arnould*. Il en est de même pour les livrets des représentations théâtrales.

1. *Correspondance de Métra*, vol. II.

propre. Il tient, ce salon qui recueillit l'héritage des salons de M^{me} Doublet et de M^{me} Geoffrin, tous les fins amusements de la parole et de la pensée, tous les divertissements de la causerie facile, le concert bruyant et plaisant des meilleurs comme des plus beaux esprits en pleine liberté, en pleine jeunesse, en pleine audace. Qui l'aurait, mieux qu'un pareil chez-soi, aidée à vivre, aidée à ne pas mourir du chagrin de vieillir et d'entendre, avant d'être sourde, sa gloire passer à d'autres ? ce chez-soi qu'elle n'eut qu'à habiter un peu plus pour y recevoir tous les parisiens de Paris et de l'Europe ! Là, Rousseau n'avait-il pas été apprivoisé et réconcilié avec la civilisation ; là, Garrick à Paris n'avait-il pas apporté toutes les heures qu'il déroba à Clairon ? Ces mardis¹ de Sophie Arnould, c'était la revue des grands hommes, petits et grands. Le prince de Ligne, ce passant

1. *Le vol plus haut ou l'Espion des principaux théâtres de la capitale*, à Memphis, chez Sincère, libraire réfugié au Puits de la Vérité, 1784. *Le vol plus haut* ajoute « que les jeudis étaient réservés à des soirées de femmes, réunissant les tribades renommées de Paris, et où se passaient des horreurs que l'écrivain le moins délicat ne peut citer sans rougir. »

de tant d'esprit, s'y oubliait comme en une habitude. Sedaine y reprenait du courage après ses succès. Dorat (ce petit Dorat, disait Sophie, il ressemble à une colonne de marbre : il est sec, froid et poli), Dorat venait y apporter les premières feuilles de ses éditions illustrées, et redemander son bonnet de nuit. Poinciset n'y manquait, avec sa muse et sa crédulité¹. D'Alembert, Duclos, Diderot, y faisaient sonner leur éloquence. Helvétius y amenait ses systèmes, et la contradiction de ses systèmes : sa belle âme. Thomas y parlait comme un discours, et Lemierre s'y taisait comme un poète. Et la bande des jolis rimeurs, Bernard et Laujon, et Marmontel et Rulhières, et Favart ! et Beaumarchais et Linguet, ces deux frères d'esprit de Sophie,

1. Les jours de joyeuseté, ce salon de Sophie était parfois le théâtre de mystifications énormes. Paris s'amusa, tout le mois de janvier 1780, du souper donné par la chanteuse à l'ingénu Barthe, au naïf auteur dramatique, à ce Poinciset II, auquel Sophie présenta comme le *chevalier de Médicis*, Jeannot qui commanda au poète un poème épique en l'honneur de sa maison, puis le turlupina, le turlupina... Et ici répétons ce mot d'un journaliste de l'empire : « On a dit que M^{lle} Arnould n'était pas déplacée en bonne compagnie, parce que chez elle la mauvaise même y devenait excellente. »

ses confidents et ses conseillers intimes! Voltaire lui-même, le dieu Voltaire, dans son séjour en 1778, venait de sa personne complimenter la reine d'Opéra, qui n'allait plus avoir de royaume que ce salon; et la jolie idée, l'heureuse et fraîche invention de la maîtresse du logis pour recevoir le vieil homme de Ferney : une bande d'enfants lui sautant au cou à son entrée dans le salon. « Vous voulez m'embrasser, disait aux enfants le vieillard attendri, et je n'ai plus de visage ¹ ! »

Peu à peu ce salon de Sophie, d'abord échauffé de cynisme et perdu de licence, s'était apaisé et avait grandi. Les années y avaient amené un ton moyen, familier, attique, entre le trop gras et le trop grave. Cette table d'hôte du scandale était devenue l'école d'une Aspasia où les grandes choses s'agitaient avec de belles paroles, au-dessus des petites ²,

1. *Arnoldiana, passim.*

2. Sophie dit en un coin de ses mémoires autographes : « Je vous parlerai d'abord des économistes, chimistes, encyclopédistes qui ont commencé le cercle de ma société, étant les amis de Dorval (le comte de Lauraguais), en fait d'économistes, vous entendez que je mettrai M. Turgot à leur tête... »

où les philosophes s'entretenaient de l'homme, les poètes, du beau, la France, de l'avenir. — Et lorsqu'il fallut quitter ce dernier théâtre et ce dernier sceptre, lorsque Sophie sentit son esprit las, son caractère alourdi, sa gaîté capricieuse, que fit Sophie? Elle mit entre le monde et elle, pendant la plus grande partie de l'année, la distance de Paris à la banlieue, assez de chemin pour arrêter les visiteurs sans patience, les écouteurs sans indulgence; un assez proche voisinage pour ne pas perdre les attachements dévoués. Elle acheta une maison à Clichy-la-Garenne, où elle vivait, toute à elle et à quelques-uns, en une société petite, mais bien amie, d'amitiés fidèles.

XX.

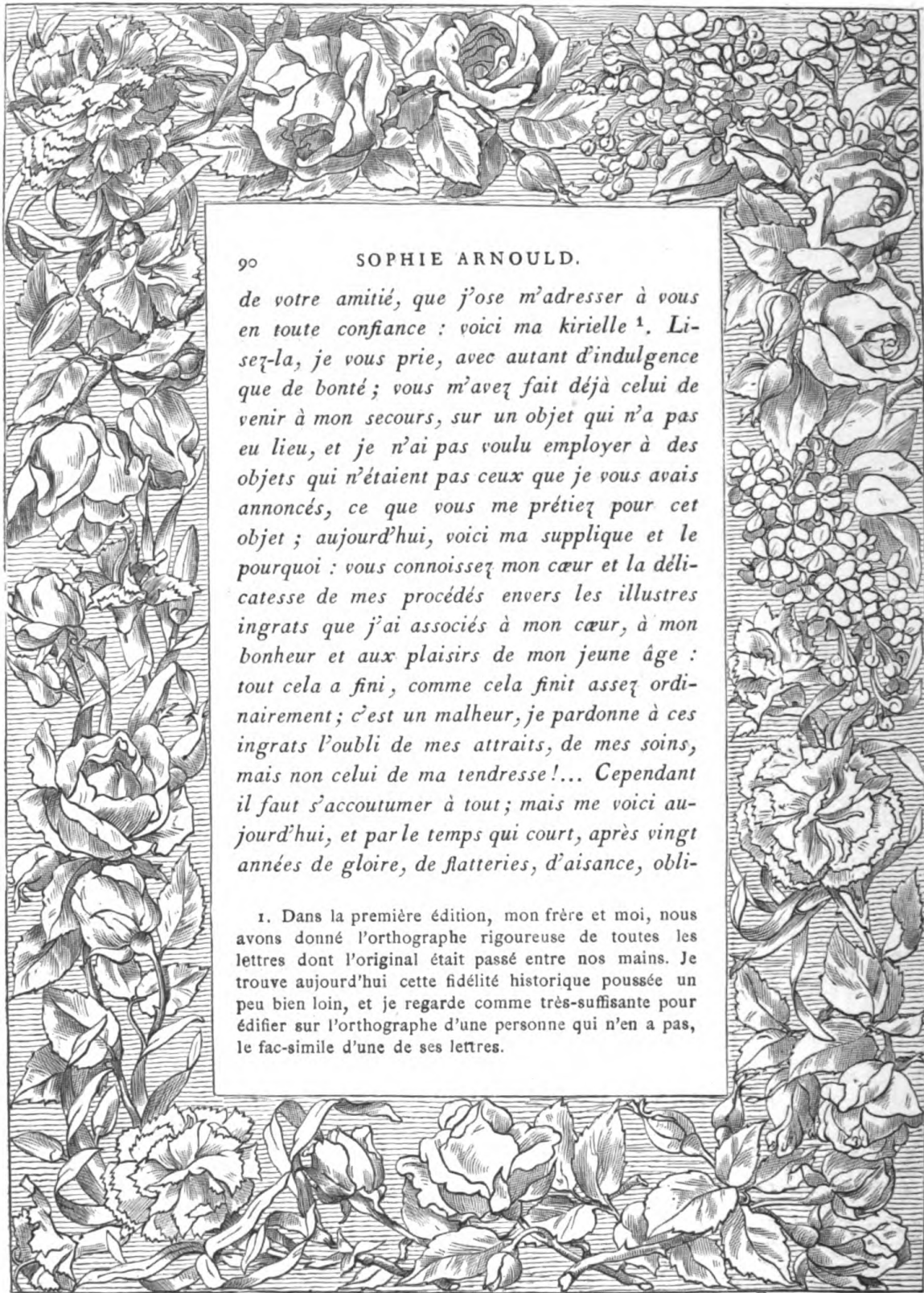
SOPHIE avait vécu sans compter, l'argent lui coûtait si peu! Comment penser au lendemain, comment y croire, dans l'aventure et l'heureuse folie d'un si beau présent? Le lendemain était venu pourtant, et l'âge et la menace de l'âge, et

la saison où l'insouciance elle-même regarde dans le tonneau des Danaïdes. Le rude apprentissage pour Sophie ! Il lui faut liquider son rêve, ramasser et compter le reste de tant de prospérités coulées de ses mains ! Dix-sept cent quatre-vingt-neuf approchait ; les affaires s'embarrassaient. L'argent de Sophie s'en allait. Elle voulut nettoyer et libérer sa fortune. Alors elle se retourne vers les anciens amis, vers les vieilles connaissances, demandant aide et secours au nom des joies passée, des sourires envolés, de l'amour et du souvenir. Sa prose¹ va, riante encore, frapper à la poche des financiers charitables ; et Boutin reçoit d'elle ce joli compte-rendu de ses finances :

« Paris, 31 décembre 1788.

« Vous me témoignez tant de bonté, mon ami, et vous m'avez déjà tant donné de preuves

1. Les lettres de Sophie Arnould antérieures à la révolution, sont rares. Les Archives nationales en possèdent une datée du 2 décembre 1772, une lettre de recommandation près d'un personnage que la chanteuse appelle « mon prince », en faveur d'un homme parlant plusieurs langues et jouant de plusieurs instruments.



de votre amitié, que j'ose m'adresser à vous en toute confiance : voici ma kirielle ¹. Lisez-la, je vous prie, avec autant d'indulgence que de bonté ; vous m'avez fait déjà celui de venir à mon secours, sur un objet qui n'a pas eu lieu, et je n'ai pas voulu employer à des objets qui n'étaient pas ceux que je vous avais annoncés, ce que vous me prêtiez pour cet objet ; aujourd'hui, voici ma supplique et le pourquoi : vous connaissez mon cœur et la délicatesse de mes procédés envers les illustres ingrats que j'ai associés à mon cœur, à mon bonheur et aux plaisirs de mon jeune âge : tout cela a fini, comme cela finit assez ordinairement ; c'est un malheur, je pardonne à ces ingrats l'oubli de mes attraits, de mes soins, mais non celui de ma tendresse !... Cependant il faut s'accoutumer à tout ; mais me voici aujourd'hui, et par le temps qui court, après vingt années de gloire, de flatteries, d'aisance, obli-

1. Dans la première édition, mon frère et moi, nous avons donné l'orthographe rigoureuse de toutes les lettres dont l'original était passé entre nos mains. Je trouve aujourd'hui cette fidélité historique poussée un peu bien loin, et je regarde comme très-suffisante pour édifier sur l'orthographe d'une personne qui n'en a pas, le fac-simile d'une de ses lettres.

gée de compter avec moi-même, pour n'avoir pas à décompter avec les autres. Mes affaires pécuniaires sont engagées. La charge d'une famille nombreuse dont j'étais la plus riche, trois enfants grands seigneurs le matin et très petits bourgeois le soir, ou lorsqu'il s'agit de les placer à droite ou à gauche : bref, tout cela m'a sinon ruinée au moins bien dérangée. Il s'agit dans ce moment où tout se dégrade, où tout dégénère, où tout se détruit, il s'agirait donc, mon ami, pour votre Sophie, de se conserver ce qu'elle possède encore, vingt cinq mille livres de rentes qui toutes chargées de dettes sont réduites à vingt. Bon ! mais voilà le hic : je dois environ une année de ce revenu, de sorte que si je n'y mets ordre par beaucoup d'économies, par beaucoup de privations, et par quelques secours que je me permettrai de demander à mes amis, jamais je ne pourrai m'en tirer, je fais de la terre le fossé, et dans trois ans ma fortune entière sera anéantie ; or, voici le parti que je prends et que je désire qui réussisse ! Je voudrais emprunter pour quatre années une somme de vingt quatre mille livres, avec lesquels je solderai mes dettes, et me réserverai le reste pour la dépense courante,

qui deviendra d'autant moins onéreuse que je payerai comptant, et pour m'acquitter exactement de mon emprunt prélever chaque année une somme de deux mille écus, et puis sur le plus clair de mes revenus par obligations et délégations. Or comme nous sommes tous mortels, il faut savoir et avoir une hypothèque à donner; j'ai du mobilier, et ma maison de Clichy, — encore qu'elle ne puisse être vendue ce qu'elle me coûte — vaudrait toujours bien mille louis, j'ai tout mon mobilier de la maison de la rue de Caumartin. Enfin! j'ai plus qu'il ne faut pour remplir cet emprunt, il faut, mon ami, non que vous me fassiez ce prêt (je ne serais jamais assez indiscrette pour vous le proposer) mais! je désire de votre amitié pour moi, que vous me le fassiez faire par l'ami Brichart. Il est bien pour moi, c'est votre homme; vous et lui êtes bien sûrs que moi, je suis aussi un honnête homme, que je tiendrai mes engagements, qu'ils seront sacrés, que tout y sera sûreté, honneur, probité; voyez, mon ami, quelle réponse vous voudrez faire à votre Sophie.

ARNOULD.

« Je rendrai bien entendu intérêts et capital : tout serait compris dans la délégation des mille louis... ¹ »

L'ami Brichart vu, Sophie recourait encore à Boutin comme à une obligeance et à une providence, lui mandant :

« Ce mardi 13^e janvier 1789.

« Je sors de chez l'ami Brichart, mon ami, qui m'a conseillé de vous voir pour vous rendre compte de notre entretien, j'aime mieux vous en écrire que de vous ennuyer en personne, sur tout cela; j'aime à voir mes amis pour eux et non pour les importuner. Car dans ces sortes de cas, je suis encore plus bête que de coutume! mais, venons au fait, l'ami Brichart m'a dit qu'il n'avait pas de fonds en ce moment, qu'il ne pourrait m'en promettre que pour le courant du mois de février, mais! que comme il me faisait besoin d'une somme de quatre à cinq mille livres d'ici au quinze de celui-ci, que si vous les aviez et que vous puissiez me les prêter

¹ Collection de M. Lalande. — Isographie des hommes célèbres.

qu'il se chargeait sur cet emprunt de février de vous les rendre. Peut-être bien même qu'avec cette somme de cinq mille livres, bien administrée, je pourrai m'éviter un emprunt plus considérable, et puisque cette denrée que l'on nomme argent est si difficile à avoir; voilà, mon ami, tout ce que j'avais à vous dire sur mes intérêts, mon cœur serait bien plus bavard s'il se mettait à vous dire tout ce que Sophie sent pour vous de reconnaissance et d'estime. Bonjour, bonjour, mon bon, mon excellent ami, aimez toujours un peu votre bien aimante et bien affectionnée

« SOPHIE.

Ce mardi matin, 13 janvier 1789.

« P. S. — *Deux mots de réponse si vous le pouvez soit à moi, soit à l'ami Brichart, que je sache mon sort d'ici au 25 ou je serai terriblement embarrassée.*¹ »

Pendant cette négociation, les petites dettes devenaient grosses, et les plus petites deve-

1. Collection d'autographes de Goncourt.

naient criardes. Bientôt ce n'était plus cinq mille, mais douze mille livres qu'il fallait à Sophie pour faire face aux créances harcelantes. Tracassée, persécutée, plus ennuyée chaque jour et plus inquiète, elle courait d'amis en amis, de services en services, nouvelle et charmante dans ce métier de sollicituse qu'elle anoblissait par je ne sais quel accent de l'âme, quel entrain et quelle pétulance de reconnaissance. Quelles charmantes quêtuses, ces lettres de Sophie ! Le tour libre, courant, imprévu ; la franche humeur du ton et du mot, une philosophie de bonne fille, couronnée de roses comme son cachet ; et encore ce feu, cette verve ! elles ont le diable au corps de la prière et du remerciement ! Ont-elles parlé affaires, argent, elles sautent au cœur des gens.

« Quant à vous, mon ami, mon souverain bien et tout ce que j'estime au monde, je suis à vos pieds, à votre col, je vous embrasse, je vous remercie, je vous rends grâces de vos bontés pour moi. Ah ! croyez que votre intention de m'obliger est gravée à jamais dans mon cœur, et que s'il est vrai (comme le disent bien des docteurs) que nous ayons une âme qui

nous survive, la mienne vous aura en pensée par delà le trépas, croyez en votre Sophie. ¹ »

XXI.

LA Révolution était venue. Le long ménage avec les utopies anglaises de Lauraguais, la rancune contre le For-l'Evêque, le plaisir enfantin de voir démonter une vieille monarchie, tout cela disposait Sophie à applaudir le drame de Mirabeau. Son salon de Paris devint un club². Poètes, hommes de lettres, philosophes, cédèrent leurs fauteuils aux hommes politiques de la Constituante. Le vin de Sophie arrosa les motions hardies, et si ses soupers ne valaient pas ses saillies, son zèle du bien public faisait passer ses hôtes par-dessus son cuisinier. Ses affaires avaient beau s'embrouiller, son crédit baisser du même train que le crédit public, elle servait la Révolution de toutes

1. Catalogue de lettres autographes, 7 décembre 1854.

2. Mémoires du comte de Tilly, vol. II.

ses forces et de tout son esprit. Un jour elle gravait sur la porte du prieuré de Luzarches¹ la jolie épigramme que tout Paris alla lire : *Ite missa est* ; un autre, elle envoyait aux Jacobins, pour y recevoir le baptême du patriotisme, les deux enfants du duc de Lau-raguais. Aussitôt Champcenez, son vieil ennemi, d'écrire de sa plume la plus brutale dans la *Chronique scandaleuse* : « Il y a des êtres qui ne mourraient pas contents s'ils ne s'étaient avilis de toutes les manières. La vieille Sophie Arnould en est l'exemple ; après s'être livrée pendant quarante ans à tous les gredins de mauvais goût, elle vient de se faire démagogue afin de recevoir chez elle la lie de l'espèce humaine. Elle envoie étudier aux Jacobins deux enfants qu'un galant homme lui fit jadis, par mégarde ; enfin elle justifie ce mot terrible du marquis de Louvois : quelqu'un lui demandait pourquoi Sophie puait tant de la bouche : *Parce qu'elle a le cœur sur les lèvres*, » répondit-il².

1. Maison des pénitents du tiers ordre de Saint-François, que Sophie Arnould aurait achetée, d'après l'auteur de l'*Arnoldiana*, en l'année 1790.

2. *Chronique scandaleuse*, n° 29.

Les soufflets pas plus que la gêne ne convertissaient Sophie au parti du passé ; et cependant, ne devait-il pas y avoir quelques regrets, et quelques regrets en arrière pour une comédienne qui avait un fils tout prêt pour les ordres ? De ce fils, hier des protections toutes-puissantes eussent fait, que sait-on ? un père de l'Église ou tout au moins un bénéficié ; aujourd'hui — écoutez la mère intercéder pour l'abbé en espérance d'avant 1789, ce Constant Brancas qui sera le glorieux colonel de cuirassiers de l'Empire :

« 30 décembre 1790.

« Voici, mon ami, un grand garçon, fils d'un ci-devant grand seigneur resté grand homme, et par dessus tout votre ami ; en un mot, mon ami, voilà le fils très-naturel du ci-devant comte de Lauraguais (et de Sophie). Nous en avons fait un abbé parce que nous avons de grands moyens de faire faire fortune à notre gas (dans cet état, nous en aurions fait un pape ou au moins un gros bénéficié) : — le ciel en a ordonné autrement. Vous voyez l'état où sont les choses, et il est... soldat de la garde na-

tionale non soldé; il a quinze cents livres de rentes pour tout potage.

« Il en aurait mangé, depuis quinze mois qu'il a jeté le froc aux orties, le fond et le tréfond, comme on dit. Bref! il n'a pas assez de fortune pour vivre à Paris; moi je n'ai assurément pas assez de fortune pour l'y entretenir, et surtout à rien faire. Il veut aller à Londres en Angleterre; il a le projet de s'y mettre dans une pension pour en apprendre la langue, et entrer ensuite dans une grande maison de commerce, etc., etc.

« Moi, qui ne connais ni l'Angleterre, ni Londres, ni ses usages, ni son commerce, — croyez-vous qu'un grand garçon, comme celui que je prends la liberté de présenter et de vous recommander, puisse, avec quinze cents livres de rentes, et ne connaissant de ce monde que les collèges, les séminaires et les b..... croyez-vous, dis-je, qu'il puisse faire quelque chose? dites-moi cela avec bonté. En vérité, je n'ai pas cinq sols à donner à M. de Brancas (c'est le nom du quidam) au delà de ses quinze cents livres de rentes.


« Il a le tiers égal de mes biens, et par conséquent la moitié de ma fortune à eux trois, etc.

« Voilà, mon ami, ma position; vous voyez avec quelle confiance je m'adresse à vous. Je suis honteuse de l'indiscrétion que j'y mets; vous pardonnerez à une pauvre recluse, qui, après vingt-cinq ans de célébrité, de gloire, d'adorations, d'adulations, se trouve là, seule, abandonnée, sans secours. Enfin, il faut avoir du courage, et je n'en manque pas. J'ai aussi beaucoup, mais infiniment, d'amitié, de confiance en vous. Je ne sais si vous partagerez ces sentiments, et même si vous m'avez conservé ceux que vous m'avez promis d'avoir pour Sophie; mais, quoi qu'il en soit, à tort et à travers, je suis et serai, à la vie comme à la mort, votre bien sincère et bien affectionnée amie.

« SOPHIE ARNOULD. ¹ »

1. *Revue et Gazette des théâtres de Paris*, 17 octobre 1844.

XXII.



quelques années de là, la vieille et pauvre Sophie, au dépourvu et d'argent et de compagnie, abandonnée du monde, sans une seule paire d'oreilles sous la main, n'ayant plus qu'une plume pour causer, jetait dans l'encrier tout son esprit et toute son âme. Elle faisait, avec des lettres, la battue de ses amis; et bientôt une correspondance suivie avec le toujours « cher Belanger » devenait la seule occupation et le dernier intérêt de sa vie et de sa tête oisives. Il fallait à cette pauvre vieille femme quelqu'un qui voulût bien de ses confidences et des suprêmes radotages de son cœur, de ce cœur immortellement jeune, qui ne savait ni se taire, ni se recueillir, ni mourir tout seul ! Et que lui importe d'obtenir, par charité, un peu de reconnaissance de cet homme à qui elle a donné son amour, et de toucher ses souvenirs en les mendiant ? Sophie, d'ailleurs, a appris à faire la part des choses et du

changement. Belanger est marié aujourd'hui, très-sérieusement marié avec une impure qui a rivalisé de bruit avec Sophie : M^{lle} Der-vieux. Quoi de plus pardonnable qu'il veuille ménager son bonheur, le tenir à distance de sa vie de garçon, et ne point laisser entrer trop avant dans son ménage l'indiscrete amitié de Sophie ? Ainsi, du moins, l'illusion de Sophie l'excuse et l'absout, remettant aux mains de l'importune une plume pleine de baisers.

Cela, ce débat du pardon amoureux contre l'indifférence, nous a valu un écrivain, un épistolaire français. Oui, ces lettres de Sophie avec leur tour, leur franchise et leur premier coup, leur agrément libre et poissard, leurs larmes de si belle humeur, leur philosophie en chansons, leur coquetterie à la diable, leur esprit au petit bonheur, leurs charmes à l'aventure, leurs grâces salées ; avec cette vie des images, ce feu des sentiments, ce renouvellement des formules, cet enjouement du trait, cet éclat et cette carresse du ton, ces lettres de Sophie peuvent être « le mets des plus délicats ». Elles vont de Rabelais à Voltaire, de Lafontaine à Piron, et d'un bout de la femme à l'autre.

XXIII.

A BELANGER.

« Du Paraclét Sophie, ce 27 février 1793.

L H bien! mon bel ange, voilà ta Sophie de retour dans sa pauvre petite chaumière. Sais-tu bien, mon ami, que tu m'as traitée avec bien de l'indifférence pendant le séjour que j'ai fait à Paris; me voir rien qu'une fois! encore est-ce — parce que j'ai été te trouver deux. Je suis toujours comme ces bons chiens qui reviennent sur le coup, qui lèchent la main du maître qui les a frappés... Ah! j'en ai pensé pleurer plus d'une fois; mais je me suis dit: eh bien que feras-tu, Sophie? pauvre Sophie! on peut bien boudier contre son ventre, mais le pourras-tu contre ton cœur? Eh! j'ai repris tristement le chemin de ma solitude, où la consolante espérance embellit pour moi l'avenir. Eh! comme je chante toujours, j'ai trouvé en songeant à tout ce qui

m'arrive que l'air et les paroles du pauvre Jacques : Quand j'étais près de toi, etc., etc., etc., convenait merveilleusement à ma situation, et c'est aujourd'hui le seul des airs que je me permets..... Ah! pauvre bébé... tu t'en souviens : « Tous mes jours étaient beaux! Qui me rendra ce temps prospère?... »

« Eh bien, mon bébé, quoique je ne compte plus sur ta tête, je t'avertis que je compte, et compterai éternellement sur ton cœur : — en conséquence, je te prie de me donner en ce moment preuve d'intérêt, d'amitié bien sincère pour ta Sophie, en t'occupant un peu de ses petits intérêts : 1° pour ma maison de Clichy-la-Garenne, vendue à réméré au citoyen Germain, banquier à Paris, demeurant place des Victoires, car je ne sais pas son dernier nom. Je la lui ai vendue 24,000 fr. pour trois années, mais au bout de deux, si je trouve à la revendre davantage, en lui rendant la somme de 24,000 fr. qu'il m'a donnée, je rentre dans ma possession telle qu'elle est et se comporte; je voudrais en avoir 40,000 fr. y compris les glaces et boiseries et tous ses agréments! Tu sais, mon ami, que cette maison me revient à plus de 65,000 fr. par tout ce que j'y ai fait

construire, et par les bâtiments que j'y ai ajoutés etc., etc., de sorte que les personnes qui l'auront, n'ont absolument que des lits et des meubles à y porter. Vois, mon bien-aimé, à me faire dépêcher cette vente, parce que cela me fera quelqu'argent dont j'ai grand besoin, ainsi que tout le monde, je crois, par le temps qui court. En voilà pour un, ensuite, comme je songe à orner, à embellir ma retraite, et à la faire valoir, je plante et sème tant que je puis. Si tu avais quelques arbres à me procurer, d'abord des arbres fruitiers, tels que des pommiers nains, dits sans paradis, quelques autres aussi, quelques poiriers, pêchers, et puis beaucoup de petits arbrisseaux pour bosquets et parterre, oh! tu me ferais grand plaisir. Voilà bien des choses à la fois, diras-tu; mais c'est pour t'importuner moins souvent que je te demande tout de suite ce que j'aurais besoin, envie; j'ai une terre excellente, un emplacement charmant, tout y vient comme au jardin d'Eden. Voilà pourquoi je commence ma demande par des pommes, non que j'aie un Adam à tenter, ni que je sois encore dans le cas de trouver un Pâris qui soit tenté de me la donner; mais on est bien aise dans tous les temps de sa

vie de garder une poire pour la soif. Ah ça, mon bébé, je hasarde toutes ces demandes, bien entendu que tu feras ce que tu voudras et que tu auras tout le loisir de ton côté de mettre néant à ma requête, non pas à tout, car tu n'as que de la bonne volonté à mettre pour moi dans l'affaire de la maison de Clichy, et si cela a lieu alors elle me mettra à même d'acquérir ce que j'aurai besoin. Bonjour, mon bon bébé, mon ancien et éternel ami : n'oublie jamais qu'il existe dans un coin de cette terre, un être qui t'a aimé bien tendrement, — à la raison comme à la folie, et qui t'aimera jusqu'au dernier soupir de son dernier moment. Et celle-là, c'est ta Sophie !

« P. S. — Donne-moi de tes nouvelles, écris-moi souvent à mon Paraclet, tu sais que la première des Héloïses n'avait besoin que des lettres de son Abailard pour charmer ses ennuis ; c'est elle qui dit encore à son amant que — l'art d'écrire fut inventé par l'amant malheureux et l'amante captive, etc., etc. Allons, adieu encore, quoique ce mot coûte à mon cœur. Si l'amour laisse quelques moments à l'amitié, donne-les à ta pauvre amie. »

XXIV.

AINSI la reine d'Opéra est devenue paysanne de bonne volonté, bonne fermière, fort amoureuse de son état, vivement intéressée au train de la terre, occupée de la pousse des arbres et du mûrissement de la vigne; les yeux et l'esprit pleins de verdure. Car ce sont, à une certaine heure, paradis que les champs aux gens de théâtre. Quel repos! après ce tapage du corps, de l'âme et des sens! Quelle résurrection, cet air vif emplissant les poumons usés, l'ombre et l'azur baignant le regard brûlé, et de nouveaux jours, égayés d'un vrai soleil, coulés dans un monde vivant, après tant de soirs vécus dans le mensonge de la lumière, de la vie et de la campagne! De quelle paix, cette paix qui les entoure, berce leurs longues années, et leur mémoire qui s'endort! Quelles joies toutes neuves! et dans quelle enfance ils tombent soudainement, charmés par l'immortelle nature!

Sophie était heureuse à la façon de ces vieux enfants jouant à l'idylle. Il y avait un rayonnement chez elle, et une sérénité dont ses lettres gardent une lueur. Elle goûtait la solitude comme un ami. Le silence accordait sa tête et son cœur, et repliée sur elle, l'esprit retraits, elle allait à la vieillesse avec le recueillement et le sourire. Rien ne la dérangeait de ce bien-vivre; le passé derrière elle, ce n'étaient plus que souvenirs. Paris était bien loin, plus loin que le passé, tout là-bas. Il n'y avait, pour rappeler le monde à Sophie, que sa fille, la fille de Lauraguais; cette Alexandrine, la vraie fille des bons mots de Sophie Arnould, mais aigrie, tournée au fiel, la langue cruelle, la verve envieuse, méchante à tous et surtout à sa mère qu'elle jalousait pour sa gloire, et qu'elle méprisait pour sa vie¹. Laide, sans grâces, blonde jus-

1. Alexandrine trouvant un matin sa mère, après une rupture déclarée, en tête-à-tête avec le comédien Florence, et Sophie lui disant : « C'est pour affaire que cet homme est venu ici, car je ne l'aime plus. — Ah! j'entends, répliqua Alexandrine, vous l'estimez à présent. » Allusion au conte qui finit par ce vers :

Combien de fois vous a-t-il estimée?

C'est encore Alexandrine à qui l'on demandait l'âge de

qu'à être rousse, elle avait mis le feu au cœur d'un petit poète, dont la fort petite muse, courte d'haleine, s'essoufflait à courir les prix d'Académie¹. Sa muse promenée de la mère à la fille, André de Murville avait fini par épouser un peu de la célébrité de Sophie en épousant Alexandrine. Le mariage n'avait pas été heureux, mais le divorce avait eu le bon esprit d'advenir, et la citoyenne ci-devant de Murville venait souvent promener jusqu'à Luzarches sa liberté et son veuvage.

sa mère et qui répondait : « Je n'en sais plus rien, chaque année ma mère se croit rajeunie d'un an ; si cela continue, je serai bientôt son aînée ! »

1. Voyez sur les rivalités académiques de Murville et de la Harpe, une lettre de Sophie, imprimée dans la *Correspondance secrète de Métra*, vol. VIII, page 271. Sophie disait de son gendre Murville : « C'est un ennuyeux qui ressemble à ces vieux laquais qu'on appelle *La Jeunesse*. »

XXV.

A BELANGER.

« Du Paraclet Sophie, ce 3 ventôse, année 3^e de la République française, une et indivisible (21 février 1795).

L ENFIN, enfin, voilà donc une réponse de mon bel ange¹, ou pour m'exprimer selon mon cœur, des nouvelles de mon ami; me voilà donc encore une fois heureuse dans ma vie. Votre lettre, mon ami, m'a fait

1. Cette réponse, nous la trouvons dans l'*Autographe* publié par M. de Villmessant et Bourdin, où elle a été fac-similée d'après l'original faisant partie de la collection de M^{lle} Déjazet.

La lettre est curieuse en ce qu'elle donne l'explication de la longue et persistante liaison de Sophie Arnould et de Belanger. On sent entre les deux amants le lien et comme le mariage de la blague d'atelier et de l'esprit de coulisses. Elle a encore un intérêt, cette lettre, par la peinture saisissante qu'elle trace du tohu-bohu, du désarroi, de la ruine, apportés dans les fortunes et les existences particulières, par la terrible année 1793.

« Que de choses se sont passées, bonne Sophie, depuis

éprouver toutes les sensations, et vous vous doutez bien du rang où je les place, après la

que nous nous sommes vus. Je suis quelquefois tenté de dire comme ce catholique qui rendait compte de son traitement à son médecin ! et qui disait : Ils m'ont donné l'émétique, l'Eucharistie, l'opium et le viatique dans la même journée ; en vérité, ils m'ont traité comme un cheval.

« Pour moi, ils m'ont ruiné, volé, incarcéré, marié, en me disant qu'ils me traitaient en bon républicain ; peu s'en est fallu que je n'eusse pas la possibilité de les remercier de toutes ces bontés, car ils m'avaient enterré dans un des caveaux du cachot de Pélagie comme une fille de mauvaise vie.

« Le plus grand désespoir était que je me crusse toujours dans le meilleur des mondes, l'ami des concierges, des guichetiers, des chiens ; je l'aurais été, je crois, des bourreaux, si je les eusse connus en détail. A peine échappé et par miracle aux exécuteurs des *hautes-œuvres*, je me suis trouvé livré, en rentrant chez moi, aux exécuteurs des *petites œuvres* : un gardien fidèle avait tout volé ; des huissiers avaient tout pillé, tout cassé, pour voir où je cachais mes *joyaux* et mon *numéraire*, deux genres de propriété qui m'ont toujours été inconnues. Je crus trouver quelques secours dans mes amis : les deux tiers avaient eu le col coupé ; l'autre tiers, embêtifié ou paralysé de peur, au lieu de défendre mes intérêts devant les Tribunaux, disait qu'ils n'avaient jamais osé s'intéresser à un détenu comme moi.

« Je me suis donc mis moi-même à la tête de mes affaires, et je crus qu'ayant tout perdu, je serais au moins libre de mon temps ; mais le Comité de sûreté générale, ayant appris que j'étais un artiste désintéressé

peine, le plaisir. Comment, mon bien-aimé a tant souffert !... ils t'ont ruiné, mon bel ange ; ils t'ont volé, incarcéré, et marié !... mon ami, moi je ne le suis pas, et peu s'en faut cependant

que la révolution avait ruiné, qui n'avait jamais eu de grâces de la Cour, dont la charge était tombée en déchéance *faute de quittance de finance*, que pendant ma détention j'avais donné des mémoires instructifs sur les arts, que j'avais commenté l'ouvrage du philanthrope Howard sur les prisons, me nomma (sans que je puisse refuser) membre du comité civil de ma section, pour faire distribuer le porc frais, la chandelle, la viande, l'huile, le pain, le bois, etc., etc., et, par-dessus tout, faire les enterrements ; tout cela à raison d'un écu par jour, en travaillant depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir, de manière que je suis tenté de demander, à titre de service, qu'on veuille bien, puisqu'on a décrété la liberté, me remettre en prison, pour que je puisse *au moins être un peu libre*.

« Voilà, ma bonne Sophie, un petit essai sur ma vie politique depuis que nous nous sommes vus. J'oubliais de te dire que depuis que *Trial* m'a fait signer sur un registre *timbré municipalité*, que quand j'arrive dans une maison qu'on appelait autrefois château, au lieu de préparer deux chambres pour moi et ma compagne, il n'y a plus qu'une chambre et qu'un lit ; au surplus, le père Papa Lauraguais, qui est venu me voir et dont le silence m'inquiète un peu depuis son départ pour Manicamps, m'a dit, en se frottant le col, que 700 philosophes nous ayant traité comme cela, amicalement, l'un et l'autre, nous n'avions pas lieu de nous plaindre ; ce qui fait comme tu vois, ma bonne amie, que je prends mon

que je n'aie éprouvé les mêmes tourments, les mêmes persécutions; ils m'ont ruinée aussi, ils m'ont fait des visites révolutionnaires¹; ils auraient été aussi jusqu'à l'incarcération, si je n'eusse été réclamée par les habitants de ma commune, mais, ces derniers ont bien voulu dire tant de bien de moi, qu'ils ont respecté ma personne et ne se sont jetés que sur la fortune; mais à quoi sert le bien, à qui n'a besoin de rien? Au demeurant comme j'en ai bien long à te raconter sur tout cela, je me réserve pour te le dire de vive voix, si j'y pense encore, car je crois que le plaisir de te voir me fera oublier tous mes malheurs, toutes mes vicissi-

parti assez gaîment, et que je ne me plains pas tristement par des jérémiades qui n'aboutiraient à rien.

« Je n'ose te parler de ta fortune; parlons au moins de ta santé, de ta fille et de tout ce qui t'intéresse.

« Au surplus, je suis obligé de te quitter pour quelques instants, car on m'emmène pour affaires. Sous peu de jours je reprendrai le cours de ma conversation.

« Salut, santé et pas trop d'appétit.

« BELANGER.

« Paris, ce 27 nivôse, l'an 3^e (16 janvier 1695). »

1. Voyez l'*Arnoldiana*. C'est dans une de ces visites que Sophie dit le mot : « Mes amis, j'ai toujours été une citoyenne très-active, et je connais par cœur les droits de l'homme. »

tudes, etc. Enfin nous en voilà quittes encore une fois, il faut espérer que ce sera la dernière, et que nous n'aurons plus ni tyrans, ni ministres à combattre : on a long-temps parlé de la bête du Gévaudan; mais on parlera long-temps encore, je crois, de l'animal féroce dit Robespierre! Allons, tâchons d'oublier toutes ces horreurs; cela sera difficile à mon cœur, puisque j'ai à regretter une de ses victimes qui m'était chère... ton ami, ce malheureux d'Henin; je ne sais si je le pleurerai long-temps encore; non, mais je promets bien de ne l'oublier jamais!

« Allons, changeons de matière, tu ne sais ni où je suis, ni comme je suis. Eh bien! il faut que je t'en fasse ici le détail; d'abord mon habitation est un ci-devant couvent de moines (qui aurait été fort du goût de notre célèbre Ninon). Mais mon couvent, sans moines, ne lui aurait peut-être pas tant plu qu'à moi, tel qu'il est : je ne suis pas dans une commune merveilleuse pour la société, car elle est nulle ici, mais j'y suis dans une retraite charmante et qui serait devenue un délice, si j'avais pu y finir les travaux que j'y avais commencé, mais ils m'ont démonétisée... l'ami Cambon m'a,

par ses opérations algébriques, coupé bras et jambes, si bien que j'ai une maison qui n'a que la carcasse, et qui attend portes et fenêtres pour quand il plaira à Dieu de m'en rendre les moyens; mais quant à présent, me voilà à peu près comme le fils de Dieu fait homme, je n'ai pas où reposer ma tête, c'est-à-dire pourtant que je me suis campée provisoirement dans une manière de chenil que je nomme ma maison, j'ai fait construire dans le colombier de mes anciens moines une chambre où tient un châliti, une table, une chaise, etc., voilà où je gis. Mais en revanche j'ai un beau parc contenant tout ce qu'il est possible de désirer pour l'agrément et le besoin; un superbe potager, une vigne, qui cette année m'a rendu dix muids de vin, une futaie, un bois, un verger, un canal très-bien empoissonné, des bosquets, bon air, belle vue, bon terrain, voilà la quatrième année que j'y suis, et que j'y reste dans la plus grande solitude, eh bien! je n'y ai pas éprouvé une seconde d'ennui, tant tout ce qui m'environne est varié; j'ai fait bâtir d'abord et puis le combat finit faute de combattants pour cette partie; mais j'ai fait planter, déplanter, semer, j'ai récolté, et puis j'ai une basse-cour; mes courtisans y

sont assez nombreux : poules, coqs, dindons, cochons, moutons, lapins ; j'avais aussi des pigeons, mais la cherté de leur nourriture m'a fait renoncer à ces derniers ; quand j'aurai du terrain de libre pour leur faire de la nourriture, eh bien ! j'en aurai encore, car tout cela est de ressource, et il y a beaucoup à profiter avec ces beaux esprits-là, lorsqu'ils sont à notre table : là, ils ne vous contrarient pas. J'ai tout oublié du beau monde et de ses usages, tu le vois, mon ami, il y a si long-temps aussi que je vis comme une sauvage qu'à peine puis-je me rappeler le langage des humains. Ah ! si je n'avais ma fille, qui quelquefois vient me tirer de ma léthargie, je crois que j'aurais oublié à parler ma langue ; mais à propos de ma fille, c'est toujours un drôle de corps ; toujours de l'esprit, et de tous les esprits ; tu sais ! elle est divorcée d'avec Murville ! elle s'est remariée ici, avec un gros beau jeune homme, le fils du maître de poste de Luzarches¹. Enfin, c'est fait ; tu sais que pourvu qu'elle soit bien la nuit, elle s'embarasse peu des formes le jour. Ce mari-là devait

1. Sophie avait été opposée à cette seconde union, et disait à une personne qui défendait Alexandrine : « Le divorce n'est que le sacrement de l'adultère. »

lui convenir tout aussi peu qu'à moi ; mais elle l'a voulu, elle l'a pris. A propos de mari, tiens, tu peux bien savoir à peu près ce qu'il est celui-là, car il y a un jeune homme qui a été dessinateur chez toi qui vient d'épouser sa sœur ; c'est un nommé Lépine, architecte : il a fait pour lui un assez bon mariage à tous les égards ; sa femme est la plus douce et la meilleure créature du monde, et puis elle est assez riche, d'autant que tout son bien est en fonds de terres, et que les terres sont aujourd'hui d'un prix exorbitant. Allons, oh ! pour le coup, voilà une trop longue lettre, et cependant je ne t'ai pas dit la centième partie des choses que j'aurais à te communiquer, car j'ai à te parler de cent mille choses ; j'ai cent questions à te faire sur ta position actuelle, sur la suite de tes infortunes... tes besoins ! que sais-je ! N'attends pas de moi de belles phrases, sur tout cela mon cœur n'est qu'une bête ; mais retiens bien, mon ami, que si de nous deux c'est moi qui suis la moins infortunée, tu as droit au partage de tout ce que je possède ; je n'ai oublié ni le temps passé, ni tes bonnes qualités, ni tes vertus ; il est bien juste que celui qui a toujours été bon fils, bon frère, bon parent, bon ami, trouve

aussi des bons cœurs, et celui de ta Sophie est, a été, et sera tien jusqu'à la dernière heure.

« Peu de moments, mais je n'irai qu'une minute à Paris et qui sera pour te voir et embrasser ; le premier qui en aura le loisir ira visiter l'autre ; si je vais, moi, ce ne pourrait être que pour mille choses, mille amitiés, mille remerciements à ta femme de son offre obligeante, j'en userai au n° 21. »

XXVI.

A BELANGER.

Du Paracllet-Sophie, an 8, 3 floréal (22 avril 1795).

L H bien ! mon bel ange, vous vous croyez donc quitte de moi par une réponse, oh ! que je ne tiens pas comme cela mes amis quittes envers moi à si bon marché ; je vous ai écrit pour deux, et je veux deux réponses, une de toi et une de ta compagne. Eh ! puisqu'elle s'est érigée ta garde-malade, ta

petite Sœur du Pot, il faut qu'elle remplisse tous les devoirs de son état, il faut qu'elle ait la bonté (dont elle a si bonne dose dans le cœur) de me donner de tes nouvelles; je dirais bien et des siennes aussi, mais je lui ai trouvé si joli visage que je crois d'elle, comme dit la chanson de Beaumarchais : beau, c'est-à-dire bon. Ma foi, mon bel ange, tu n'es pas changeant, tu n'en as pas de prétexte, car celle que tu aimes est toujours la même, sans compliment encore; allons donne-moi de ses nouvelles, prie-la de me donner des tiennes, et nous serons tous trois heureux; pour moi si je ne suis pas morte de faim après ce temps-ci, oh! je vous écrirai jusqu'à vous ennuyer peut-être. Nous mourons de faim ici, parce que nous sommes environnés de scélérats, car il y a du blé pour plus d'une année, bien loin d'en manquer par famine. Enfin j'ai été refusée de 2500 fr. pour un septier de farine; ils ont si mauvaise volonté qu'ils refusent même du numéraire; ils veulent faire mourir de faim absolument et ôter toutes les ressources. Le commerce à présent n'est qu'un brigandage effréné, c'est à qui pis fera. Les fermiers, les meuniers, les boulangers et voire même les bouchers, sauf l'estime que j'ai

pour le représentant Legendre, tout cela sont des gueux, des scélérats, qui n'ont ni foi ni loi, qui n'ont rien de sacré et qui sont des Judas de nature. Pauvre République! J'enrage de colère de voir tant de scélératesses. Eh bien! ne me voilà-t-il pas en colère comme Gilles, moi qui ne vois personne, et qui n'ai jamais voulu me mêler de rien que de planter mes choux, les fricasser et les manger, car je suis devenue le maître Jacques de ma maison; aussi Dieu sait quelle maison! heureusement que je ne suis pas sur ma bouche, et comme disait le pauvre Favier, que je n'ai pas mon tempérament dans les asperges! car je serais mal nourrie. Enfin, tout cela se passera. Ce qui est immuable, que le temps, l'absence et tout ce qui a changé, n'a jamais atténué, c'est la tendre et constante amitié de votre Sophie.

« Allons vite! de vos nouvelles, monsieur et madame, et ne me faites pas languir, car bientôt peut-être partirai-je pour le grand voyage, ce départ éternel...

« Bien des amitiés de ma part à Bougainville, j'aime toujours ce petit polisson de collègue ou d'école.

« P. S. — Tu m'as promis des graines, ne

SOPHIE ARNOULD.

121

m'oubliez pas, mes amis, car je vais toujours plantant !

« A propos de planter, je ne t'ai pas dit qu'un nommé Lépine, que je crois avoir vu dans un coin de tes ateliers et chez toi, a épousé la sœur du plus nouveau de mes gendres, remarque bien que je ne dis pas le dernier... parce que dame Alexandrine peut en ordonner autrement, c'est pourtant un assez bon enfant... »

XXVII.

DE dures années que ces années du Directoire pour les pensionnaires et les rentiers, et tout l'an V, Sophie Arnould a la plume à la main sollicitant le ministre, les amis de l'Excellence républicaine, les bureaux pour se faire régler sa pension et arracher un peu d'argent aux caisses vides de l'Etat.

Sophie Arnould, artiste de la ci-devant Académie de musique, devenue le théâtre des Arts.

16

« Au citoyen ministre des arts.

« Je suis depuis plus de trois mois à Paris, où je sollicite vainement la liquidation des deux pensions de retraite gagnées et obtenues plus de douze années avant notre révolution : ce qui incontestablement fait titre de propriété pour moi, sans mes autres droits, dont vous êtes déjà instruit par le nombre de réclamations faites à ce sujet.

« Les deux pensions de retraite que je réclame, citoyen ministre, sont le résultat d'engagements formels et mutuels entre le gouvernement d'alors et moi : c'est le fruit de mes études, de mon travail, de mes talents ; c'est donc mon bien comme les autres rentes que j'ai sur le gouvernement. Pensions ou retraites sont un dépôt que j'ai confié au gouvernement pour trouver au besoin de quoi achever ma vie, et alors, ou je m'abuse, ou tout ce qui tient à la foi publique doit être garanti par l'éternelle équité. La forme d'un gouvernement peut changer — nous l'éprouvons ce changement, nous autres Français, pour notre bonheur ; — mais il cesserait d'être un bonheur si tout ce qui

tient à la foi publique pouvait changer également. Mais je me rassure en voyant votre nouvelle constitution fondée sur les droits de l'homme et garantissant à tout citoyen français « sûreté pour sa personne et ses propriétés ». Je fais partie de sa nombreuse famille, citoyen ministre, et j'ose dire que je m'en suis rendue digne sous tous les rapports possibles.

« Je demande donc au nom de la loi, de l'équité, de la justice, que mes pensions de retraite qui font partie de mon revenu, qui sont mon bien, soient assimilées aux rentes viagères et sans plus de restrictions...¹ »

Le 25 germinal, 5^e année républicaine
(15 avril 1766).

Le 3 juin de la même année, elle écrivait à un ami, peut-être à Guinguené, chargé par elle de travailler le ministre; elle lui reprochait d'oublier la solitaire du Paraclet-Sophie: cette Arnould, autrefois (d'après le dire d'un de nos poètes au moins) seule déesse au théâtre des Dieux². Le 13 juillet, c'était encore une

1. Lettre autographe signée faisant partie des Archives nationales.

2. Lettre autographe signée faisant partie des Archives nationales.

nouvelle lettre relative à la même affaire.
terminée par ce post-scriptum :

« Comme je fermais cette lettre, je reçois de vous celle qui donne entrée au fils de Murville à l'École nationale de Liancourt et je vous en remercie de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, puisque c'est trois heureux que vous faites : le père, le fils et moi. Je vous prévins que ma reconnaissance ne tiendra pas quitte Murville de celle qu'il vous témoignera. Mais il est à l'armée des Pyrénées, où il fait feu des quatre pieds contre les ennemis de notre chère patrie. Peut-être la paix que l'on nous promet pour bientôt, va-t-elle le ramener en ses foyers, je le désire bien fort à tous égards. Mais il me semble pourtant que la prêtraille et la canaille ne veulent pas nous laisser la paix, et qu'ils voudraient nous susciter une guerre de religion. Notre commune ressemble déjà à une petite Vendée¹. »

Quelques jours après, Sophie Arnould s'adressait de nouveau au ministre, dans une

1. Lettre autographe signée des Archives nationales.

lettre où elle crie misère avec une bonne humeur charmante.

« Au citoyen ministre de l'intérieur.

« Je conçois que la multitude et l'importance des affaires dont vous êtes journellement accablé vous aient fait oublier la mienne, mais comme il est un terme à tout pourtant, je désirerais que justice se fit en ma faveur relativement à la liquidation de ma pension de retraite tant du théâtre lyrique que de la liste civile sur le même objet. A quoi cela peut-il tenir aujourd'hui qu'elle est prouvée, attestée par toutes les autorités possibles, que j'ai vieilli, blanchi, rougi même pendant trente années sous le harnais lyrique,

Que je chantais, ne vous déplaie !

Je vous prie d'observer qu'au titre de pensionnaire non liquidée de la nation, je ne puis y ajouter que celui de rentière non payée et que ces deux adverbés joints font vivre d'indignation et mourir de faim. C'est dans cette position où je suis qu'il me reste à peine la force de me dire très-fraternellement,

« *Citoyen ministre, votre affectionnée concitoyenne.*

« *SOPHIE ARNOULD.*

« *A Luzarches, ce 8 messidor an V^e de la république française (26 juillet 1797 ¹).* »

XXVIII.

A BELANGER

« *Du Paraclet-Sophie, 14 brumaire an V^e (4 novembre 1797).*

COMMENT, il est Dieu possible, mon bel ange, vous le meilleur comme le plus ancien de mes amis, que je sois malade comme je l'ai été, aussi gravement, aussi dangereusement depuis quatre mois, et plus, sans avoir entendu parler de vous, sans en recevoir la plus petite marque d'intérêt, d'amitié! je ne l'eusse jamais cru, si je ne venais de l'éprouver. Ah! que votre cœur a de

1. Lettre faisant partie des Archives nationales; elle porte la suscription du citoyen Leblond.

reproches à se faire!... Voilà donc les amis de ce monde!... Aussi pendant les trente-cinq jours où j'ai eu pour compagne de ma couche cette hideuse qu'on appelle la Mort, eh bien! je n'ai eu aucun regret de penser à la suivre... Je viens de faire un apprentissage qui m'a prouvé qu'il était plus difficile de vivre que de mourir, mais par exemple, ce que j'ignorais, ce sont les maux occasionnés par une fièvre—putride, bilieuse et maligne; et c'est ce que je sais actuellement. M'en voilà quitte, Dieu merci, aux forces près, qui sont encore bien faibles, car je puis à peine marcher; il y a quelques jours que j'ai voulu me traîner jusqu'à la porte du jardin pour humer l soleil d'la nature, oh! il a fallu me rapporter bien vite dans ma cahutte, qui contient neuf pieds carrés que j'ai encore bien de la peine à parcourir; cela reviendra peut-être, mais la saison où nous sommes n'est pas trop favorable aux convalescents.

« J'ai une grande consolation, c'est l'intérêt tendre et actif que le bon père Poupard a pris à mon état; j'ai retrouvé en lui le cœur de Dorval et la générosité du C^{te} Lauraguais! cependant le pauvre diable est dans une furieuse

gène, je le sais, rien de ses affaires ne finit, et il y a encore le séquestre sur ses revenus, etc.

« J'ai à joindre à cet excellent ami l'ami Darcet, François de Neuschâteau, Mirebeck, la citoyenne La Chabaussière, parents et autres, qui m'ont donné preuve d'intérêt, et qui m'entourent de soins extrêmes. Mon fils aîné¹

1. Sophie Arnould avait eu du comte de Lauraguais trois enfants, deux garçons, dont le cadet, Constant Dioville de Brancas, d'abord abbé, fut le glorieux colonel du 11^e de cuirassiers tué à l'affaire de l'île de Lobau, et une fille qui épousa le poète Murville. Le fils aîné de Lauraguais, qui, je crois, eut des enfants et qui figure au baptême de l'enfant de M^{lle} Viehl, l'amie de Sophie Arnould, sous le nom de *Veterville*, ce fils nommé par les uns *Merville*, par les autres de *Berreville*; ce fils, répétons-le, de Lauraguais, Sophie Arnould eut-elle le talent d'en faire accepter la paternité par le prince d'Henin? Je reçois à ce sujet une lettre piquante. M. Lambinet, juge d'instruction à Versailles, faisait réparer son hôtel en 1869, lorsque dans une chambre du rez-de-chaussée on découvrit une cachette. Le trésor était des papiers. Grande déception et très-mauvaise humeur des maçons qui les déchirèrent. Des fragments rassemblés et ramassés par le propriétaire deux jours plus tard, il résulte que le prince d'Henin avait accepté la paternité d'un fils de Sophie Arnould, qu'il lui avait donné le nom de *Berreville*, qu'il l'avait placé à l'École de marine de Saint-Malo, que le jeune homme avait pris quelques coquillages dans la chambre d'un camarade, qu'il avait été mis en quarantaine pour ce fait, qu'il avait provoqué en duel ses camarades qui lui avaient répondu qu'ils

m'avait amené un médecin de Paris, mais je m'en suis tenue à celui de mon village, un vrai Sganarelle, chantant toujours bouteille ma mie, et ne la quittant que rarement ! N'importe, il m'a bien saignée, bien traitée, bien guérie, et peut-être un médecin de Paris ne m'aurait-il pas tirée aussi bien d'une maladie aussi com-

ne se battaient point avec un bâtard de Sophie Arnould. Là-dessus, lettre de Berreville au prince d'Henin, enquête, procès-verbal et envoi à Saint-Malo d'un homme de confiance qui assouplit l'affaire.

Au dernier moment, sur ces deux fils de Sophie Arnould et du comte de Lauraguais, M. Dentu me communique un curieux acte tiré de sa collection d'autographes. Le 8 avril 1786, la demoiselle Madeleine-Sophie Arnould, sur la demande de Camille et Antoine-Constant, ses enfants naturels, sollicitant la reconnaissance de leur état civil, fait la déclaration suivante par devant Provot et Duclos, notaires au Châtelet de Paris. Elle se dit la mère d'Auguste-Camille et d'Antoine-Constant, nés de sa liaison avec le C.... de Lauraguais. Elle requiert que l'acte baptistaire d'Auguste-Camille, inscrit sur les registres de la paroisse Saint-Sulpice, à la date du 28 août 1761, soit reformé et qu'à la place de ces mots : *filz de Jean de Lorval, bourgeois de Paris*, il soit substitué : *filz de Louis-Léon-Félicité de Brancas C.... de Lauraguais*, et qu'à la place de celui de *Marie*, nom donné à la mère, soient substitués ceux de *Madeleine-Sophie*, qui sont les véritables noms de baptême de ladite demoiselle Arnould.

Elle requiert également que dans celui d'Antoine-Constant, inscrit à la paroisse Saint-Roch, à la date du

pliquée et aussi grave. J'oubliais d'ajouter au mérite de mon Esculape qu'il est fou à toutes les nouvelles lunes, mais fou, bien fou pendant toute sa durée, ou quatre jours au moins. Eh bien! tout cela n'y fait rien; est-il question de

17 octobre 1764, à la place de fils de père inconnu, soit substitué : fils de Louis-Léon-Félicité de Brancas C... de Lauraguais, et qu'au lieu du nom de Lorval donné à la mère soit substitué celui d'Arnould.

Dans un acte daté du 8 mars 1785, ces deux fils, nommés, l'aîné Auguste-Camille de Bennerville, le cadet Antoine, abbé de Lorval, ces deux fils avec la nommée Alexandrine-Sophie, également désignée dans cet acte comme un enfant de la demoiselle Arnould et du comte de Lauraguais me semblent représenter à eux trois toute la descendance de Sophie Arnould. Je serais même tenté de voir dans cette Alexandrine-Sophie, devenue depuis la femme du poète Murville, la fille dont les cancons du temps font le prince de Condé père. Sophie Arnould, qui semble avoir voulu gratifier le prince d'Henin d'un peu de paternité dans la naissance d'Auguste-Camille de Bennerville, n'aurait-elle pas voulu donner également deux pères à Alexandrine-Sophie? L'hypothèse est d'autant plus admissible que je trouve ces détails dans un acte où Sophie Arnould se désiste de l'usufruit de 1,500 livres de rente sur la tête de chacun de ses trois enfants, faisant les deux tiers d'une rente de 4500 livres constituée par François de Bourbon. D'après cet acte, ce ne serait pas un Bourbon-Condé qui aurait été l'amant de Sophie, mais un Bourbon-Conti, sans doute Louis-François-Joseph de Bourbon, prince de Conti, né le 1^{er} septembre 1734.

son art? il reprend toute sa raison ; c'est le plus grand botaniste que l'on connaisse, et il n'a employé que des simples pour ma guérison, mais il a, je crois, les secrets de la nature dans ce genre.

« Adieu, mon bel ange, en voilà assez de dit pour une pauvre fille qui par sa faiblesse ne fait que difficilement usage de ses membres, et qui a la tête encore étonnée par la maladie et la diète et ce qui s'en suit, je ne vous aime ni ne vous embrasse de toutes mes forces, car ce serait trop mal vous exprimer combien vous est et vous restera tendrement attachée votre bonne Sophie.

« P. S. Ne m'oubliez pas auprès de votre charmante et aimable compagne, quoique je sois sensible à l'oubli qu'elle a fait de sa meilleure et plus ancienne amie! elle aurait dû penser pourtant — qu'étant coiffée d'elle comme je le suis, ça me ferait ben de la peine. A propos de coiffure, ah pardienne va, j'ai de beaux cheveux actuellement, si tu me voyais tu dirais bien : la v'la donc c'te belle!... maigre comme une arête, pâle comme la mort! Ah mon bon Dieu! ce que c'est que de nous!... le beau

plaisir que de vieillir, sans avoir plus à compter sur printemps, plaisirs, ni amours... A propos de tout cela, dis à mes bons amis de ce bon temps, Bougainville, S^{te}-Foy, Moyreau, etc., etc., que la bonne Sophie est encore heureuse par le souvenir qu'elle conserve d'eux, et qu'elle les embrasse avec son vieux visage, d'un cœur toujours jeune et qui ne vieillira jamais en amitié, comme en tendresse : sentiment qui me fait croire bien fortement à l'immortalité de notre âme, et que lorsque nous mourons ce n'est que pour changer de coque comme les vers à soie. »

XXIX.

DANS cette lettre, Sophie mentionne avec reconnaissance le nom de François de Neufchâteau, à qui elle devait ou allait devoir une pension de 2400 livres et un logement à l'hôtel d'Angivilliers. La première entrevue ne promettait pas si bien, et s'il veut juger du style de Sophie tenant le « burin de l'histoire légère », — c'est une de

ses expressions, — le lecteur n'a qu'à lire cette philippique écrite sur l'heure et que nous trouvons annexée aux Mémoires de Sophie :

« François de Neufchâteau, dont les dernières années furent si brillantes, fut un petit personnage à son début. Ce jeune garçon, fils d'un pauvre propriétaire du pays des Vosges, s'échappa des mains de ses parents pour aller saluer à Ferney le glorieux patriarche de la littérature. Voltaire, accablé et jamais rassasié de ces sortes d'hommages, trouva charmants, c'était son terme, les méchants vers de ce jeune homme, et, comme il avait l'air de vouloir s'établir dans son hermitage, le malin vieillard lui conseilla de se rendre au plus tôt dans la capitale du monde littéraire, où il lui promit les plus grands succès.

« Le jeune François, qui n'osait se mettre en route sans passe-port, le supplia de lui accorder quelques lignes de recommandation auprès d'une ou deux personnes marquantes. Le poète, pour se tirer d'affaires, lui donna quelques mots pour une duchesse qu'il savait morte et un petit quatrain pour moi. François, assez

mal vêtu et d'une tournure villageoise, vint me rendre ce quatrain, auquel il joignait ses civilités. Sa gaucherie n'était pas incurable, car il avait un très-vif penchant pour les femmes et pour les femmes de théâtre surtout. Nous reprîmes ce jeune talent en sous-œuvre, et j'en décidai la reconstruction; je lui appris (en assez peu de temps) des quantités de choses, et je le dégoûtai, à force de moqueries, de ces fadeurs insignifiantes et de ces phrases de longue haleine dont le ridicule ne l'avait pas encore frappé; son accent montagnard et sa voix bruyante blessaient mon oreille: je lui appris d'abord à se taire, et quelque temps après à parler bas. Il mit, de temps en temps, des essais plus ou moins parfaits aux Concours annuels de l'Académie française et des provinces. Il remporta des prix et me fit hommage de ces médailles académiques, me déclarant à moi-même que nous remportions ces prix-là en commun.

« Ma jeunesse s'éloignait à grands pas, la sienne était à sa floraison. Il osa soutenir qu'il m'aimait, et mon bon sens n'en voulut rien croire; il me protestait alors que je lui faisais injure: la suite a bien prouvé qu'il n'était qu'un

menteur et que j'avais plus d'esprit encore qu'il ne m'en croyait.

« Lorsque la Révolution éclata, François de Neufchâteau, qui avait adressé tant d'hommages flatteurs et tant de madrigaux parfumés à toutes les grandeurs humaines, fut des premiers à prendre parti dans la révolte et n'encensa plus que la Liberté et l'Égalité. Sous le règne sanglant de la Terreur, il adresse une Épître démesurée au farouche Robespierre, qui tuait de préférence les nobles et les savants. Cette conduite déshonorante d'un vil déserteur et d'un lâche lui valut l'estime et l'affection de tous les hommes de rapine et de carnage dont il s'était fait le poète et l'admirateur.

« A leur tour, ces messieurs-là le firent membre du Directoire, qui remplaça, comme on sait, la Convention nationale mise au néant par Napoléon. J'avais perdu, à la banqueroute décrétée sur le rapport du fameux Cambon, les deux grands tiers de ma petite fortune : ayant appris l'exaltation de mon ancien jeune homme, je me parai de tous mes plus beaux ajustements et de mes valenciennes, sans faire la jeune pour cela. Je me rendis au palais du Luxembourg, qu'habitait l'Altesse nouvelle.

Les grandes salles et antichambres de ce palais étaient pleines de solliciteurs et de bons gens à espérances : toutes ces personnes vinrent à moi et m'accueillirent comme on revoit une femme à talents que l'on croyait morte. Un homme de très-haute distinction, après m'avoir commodément assise dans un fauteuil, passa vite chez le directeur de l'Empire français, lui disant que Sophie Arnould sollicitait de lui une courte audience. Le petit poëte métamorphosé en grand seigneur répondit avec emportement : « Eh, que me veut cette vieille folle !

« Courez lui dire que je n'y suis pas. »

« L'éclat de sa voix parvint jusqu'à mon fauteuil, l'indignation me saisit ; je poussai les portes devant moi et je parus en sa présence :

« Je ne viens point vous reparler du passé, lui dis-je, je viens vous prier seulement d'empêcher que je ne meure dans un hospice ; le présent vous appartient, mais l'avenir n'appartient à personne : accordez-moi, s'il vous plaît, la pension qu'allait me donner la cour si vous ne l'aviez renversée. Au demeurant, Monsieur le Directeur, je ne suis point folle par le nombre de mes années : ce fut dans ma jeunesse que je l'étais. »

« Il comprit on ne peut mieux le sens de ces paroles, me prodigua ses révérences et me promit avec caresses ce qu'il n'avait pas l'intention de tenir.

« Le lendemain, car il me tardait, je racontai mon événement du Luxembourg à des personnes aimables dont j'étais aimée. Elles mirent dans les journaux tous ces articles piquants sur la morgue et sur l'ingratitude qui réjouirent l'auditoire et qui me furent attribués. »

Mais en 1797, une réconciliation complète avait eu lieu, et un commerce d'amitié semble s'être établi jusqu'à la mort de Sophie entre les deux anciens amants, ainsi que le témoignent les lettres que veut bien me communiquer M. Maherault.

Du Paraclet-Sophie, 25 prairial an 5^e
(13 juin 1797).

« Me voilà de retour dans mes foyers, bon et estimable citoyen, attendant l'effet de vos promesses sur la place que j'ai sollicitée pour l'enfant d'un de vos confrères (Murville), homme de lettres et défenseur de la patrie, pour la

pension à Liancourt; je m'en veux beaucoup de vous importuner, citoyen, mais je regrette le temps perdu de ce jeune homme qui a déjà atteint sa douzième année sans savoir ni A ni B... Sa mère aurait peut-être bien des reproches à se faire de cette impardonnable négligence, elle! qui avait tant d'esprit, de connaissances, de talents, etc., etc., etc... Mais elle n'est plus! et en raison de l'absence du père et aussi de mes sentiments particuliers pour la mémoire de la mère, que j'ai tant aimée! que je n'y puis penser sans sentir mes yeux se remplir de larmes, je vous deviens importune!

« Oserai-je, citoyen, espérer de votre complaisance, de votre obligeance accoutumée que vous me donniez des nouvelles sur ce que je vous demande en y joignant deux mots d'instruction sur ce que j'aurai à faire pour l'enfant, soit pour son petit trousseau, soit pour la manière de le faire parvenir à Liancourt; s'il faudra que je l'y fasse conduire ou s'il y a une marche générale pour cette petite troupe.

« Que je voudrais bien qu'il vous prît envie de venir dans mon canton, à ce pauvre petit manoir de Sophie; vous y seriez le bien venu, le bien reçu; vous n'y trouveriez plus joli visage, mai

SOPHIE ARNOULD.

139

bon visage d'hôte! vous n'auriez pas repas somptueux, mais vous auriez de bonne soupe aux choux au lard, de bons légumes, du vin du cru (un peu crud), mais de belle eau bien pure, bien limpide, du linge bien blanc et un bon lit : voilà tout, le tout donné de bon cœur, puisque ce serait celui de Sophie

« ARNOULD.

« C^{ne} Arnould, à Rocquencourt-lez-Luzarches, département de Seine-et-Oise, à Luzarches¹. »

« Sophie Arnould à son bienfaisant ami, François (de Neufchâteau) :

M'apprenant à les lire, il m'apprit à les faire.

*Autrefois, j'us (sic) plus d'un Catulle,
François égarait ma raison.
J'entendais soupirer Tibulle,
En écoutant Anacréon.*

*Des fleurs de ton printemps tu parsemais ma vie.
Notre tendre amitié ressemblait à l'amour....
Mais, s'il est aujourd'hui des beaux jours pour Sophie,
Si de quelque bonheur j'entrevois le retour,
O mon fils, c'est encore ton ouvrage :*

1. Lettre autographe signée, communiquée par M. Maherault.

*Sûre de tes bontés, fière de tes succès,
Aspasie applaudit un autre Périclès.*

*Tu sais donner sans forcer notre hommage,
Tu venges Dumesnil du roman de Clairon,
Belcour reconnaissant a prononcé ton nom :
Il est cher à l'artiste et surtout au poète :
Des lauriers d'Hélicon tu couronnes ta tête.*

*A travers le fleuve du temps,
Apollon porte ta mémoire.*

*Ses sœurs, dès tes plus jeunes ans,
T'ont chargé du soin de leur gloire :
Tu dois protéger leurs enfants.*

*Sans les arts, la terre où nous sommes
Va retomber dans le chaos.*

*La fortune fait les héros,
Les sciences font les grands hommes.*

*De tes savantes mains rassemble leur débris,
Approche des talents la douce bienfaisance,
Et l'univers dira dans sa reconnaissance
Mécène fut dans Rome et François dans Paris.*

*Adieu, mon François, permettez que ces
témoignages de ma reconnaissance précèdent
ceux que je désire vous faire de vive voix ; j'at-
tendrai votre permission pour n'être pas impor-
tune. Sophie a son pain cuit ; ajoutez-y la
chambrette. A bon entendeur, salut : adieu
encore ; n'allez pas vous moquer des vers de
Sophie. Au demeurant, il sera très-facile à mon
François de les remettre en prose ! je ne dé-
fends que les sentiments de la reconnaissance*

SOPHIE ARNOULD.

141

qui les a inspirés, — Eh! j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.

« *Ce 22 nivôse an 7 (11 janvier 1799) ¹.* »

XXX.

A BELANGER.

*Du Paraclet-Sophie, ce 3 nivôse an 6^e
(23 décembre 1797).*

JE ne vous répondrai que deux mots aujourd'hui, mes bons amis, et il faut qu'ils vous suffisent dans ce moment, pour vous exprimer la reconnaissance que j'ai des sentiments tendres que vous me témoignez dans la lettre dernière que j'ai reçue de vous, car ma santé n'est pas assez bonne encore ni mes forces assez bien revenues pour que je puisse entreprendre de vous en remercier, comme je le sens et comme je le voudrais. J'ai été bien malade, oui, pendant cinquante-trois jours,

1. Lettre autographe, communiquée par M. Maherault.

très-mal... mais surtout pendant trente-cinq à l'agonie. Eh bien! mon bel ange, si le sort eût décidé de votre Sophie, comme vous étiez sans cesse à sa pensée, elle eût conservé par delà le trépas le souvenir du tendre et sincère attachement qu'elle vous avait voué depuis ses plus jeunes ans; mais enfin, puisque le petit bonhomme vit encore, rien de changé dans les sentiments de votre toujours bien aimante Sophie.

« P. S. Mille choses de ma part à cet aimable secrétaire; en la lisant, en la voyant, je sens qu'il aurait été impossible à mon cœur, si elle ne fût pas devenue ma rivale, de devenir le vôtre: mais puisque le sort en a décidé ainsi, nous sommes bien comme nous sommes; que désormais les trois ne fassent qu'un; voilà déjà le mien qui a été prendre sa place dans les deux vôtres. Adieu, je le charge de vous embrasser de tout son pouvoir.

« Je voudrais bien vous voir, mon bel ange, mais je suis ici dans l'embarras d'arrangements, je voudrais occuper une chambre de mon grand bâtiment, et pour m'en procurer les moyens, j'ai loué pour ferme le côté du bâti-

SOPHIE ARNOULD.

143

ment que j'habitais; je vous dirai tout cela quand je pourrai avoir ma tête et moins de difficultés à écrire, car je tiens ma plume comme Arlequin, barbier paralytique, tenait son rasoir.

« Remettez la visite que vous voulez me faire à ce printemps, et ce sera pour moi de beaux jours.

« Mille choses à tous mes amis, à S^e-Foy, à Bougainville.

« Je te dirai que je suis bien contente de la conduite du C^{te} de Lauraguais envers moi, il vient à mon secours d'une manière digne de lui. »

XXXI.

SOPHIE ARNOULD A BELANGER,
SON MEILLEUR AMI.

*« Du Paraquet, le 19 thermidor an 6^e
(6 août 1798).*



E bien! mon bel ange, vous ne me dites rien de votre visite à notre illustre ami François de Neufchâteau? Vous me croyez donc devenue indifférente à tout ce

qui vous intéresse? vous avez un tort, vous avez deux torts, vous avez trois torts, vous voilà comme le bonhomme Pincé; si je n'avais pas été malade et retenue au lit depuis quinze jours par une maudite fièvre, émanée d'un catharre épouvantable, j'aurais été à Paris faire moi-même votre commission, car j'ai toujours bon pied, bon cœur pour mes amis. Adieu, je ne puis vous en écrire plus long, la toux qui me persécute ne m'en permet pas davantage, je tousse de toutes mes forces; mais je vous aime de tout mon cœur, et c'est bien plus fort encore.

« Embrassez bien pour moi votre aimable compagne, et je vous rendrai, foi d'animal, intérêt et principal.

« SOPHIE. »

XXXII.

DANS ces lettres de Sophie à Belanger, le nom de Lauraguais revient involontairement sous sa plume. Dans sa solitude, l'ombre de sa jeunesse et des premières amours reparaît aux yeux de Sophie; elle ne vit plus que de souvenir, et le souve-

nir remonte le temps. Que de choses pourtant! et que d'années, chargées d'événements comme des siècles, depuis ce vieux passé-là! Et l'étrange rencontre de goûts du ci-devant duc et de la ci-devant comédienne! Le duc est allé aux champs se consoler de la Révolution, comme la comédienne est allée aux champs se consoler de l'âge. La citoyenne Sophie est fermière; des poules sont tout son monde; le citoyen Brancas est berger: des moutons font sa seule compagnie. Qui l'eût dit que Lauraguais tiendrait un jour sa promesse de 1783: «..... Je ne veux plus aimer que les arbres et ma vieille Sophie¹.» Et tous deux, ces vieux amoureux, se sont logés en petits domaines de la ci-devant église: si Sophie a le prieuré de Luzarches, Dorval a le prieuré de Manicamp. Ils ont renoué du fond de ces deux bouts du monde. Ils se sont retrouvés tout joyeux, le cœur survivant, après le naufrage et l'engloutissement de leur siècle! Ils se sont écrit; ils s'écrivent. Ils voudraient se rejoindre et craignent de se revoir. Ils voudraient s'arranger pour mourir

r. Catalogue de lettres autographes de M. H. 1854.

ensemble, et ne savent s'ils ont assez pour vivre. Ce sont de ces beaux projets que les vieillards commencent et n'achèvent pas, des rêves qui les bercent et dans lesquels ils s'endorment. Le berger Brancas avait invité Sophie à venir à Manicamp; dans cette lettre, Sophie, que les soins de sa santé ont ramenée à Paris, lui offre l'hospitalité dans son pauvre logement de l'hôtel d'Angivilliers :

*« Paris, le 5^e jour complémentaire an 7.
(21 septembre 1799).*

« Que votre lettre dernière, mon ami, a fait de bien à mon cœur : ce qu'elle contient d'expressions douces et tendres, m'a rappelée aux beaux jours de Dorval et de Sophie. Finir mes jours auprès de vous, vous rendre tous les soins de l'amitié, de l'attachement le plus tendre, le plus constant, est le vœu de mon cœur et mettra le comble à mon bonheur : mais le temps, les circonstances et toutes choses qu'il entraîne mettent obstacle à ce que ce soit à Manicamp.

« Je suis retenue ici par les secours que j'y reçois du gouvernement, qui, tels modiques qu'ils sont, fournissent à ma subsistance et

m'aident à nourrir, — à élever les trois enfants que la mort de notre Alexandrine a laissés à ma charge; c'est un devoir sacré et que je suis seule à remplir... En allant auprès de vous, mon ami, tout le bonheur ne serait que pour moi; mon cœur n'est point changé, mon ami; le bien que j'ai pu faire et celui que je fais est le seul bien qui me reste : je ne puis plus être heureuse que par les souvenirs : vous voyez bien que je ne puis quitter; mais vous, mon Dorval, vous devez venir ici : cent mille raisons plus fortes les unes que les autres doivent vous y décider, ici, vous devez fixer votre demeure, ici, vous trouverez les ressources que vous chercheriez vainement où vous êtes et votre sûreté.

« Je ne sais comment vous envisagez nos affaires et notre avenir... voilà qu'il est question encore de réquisitions de tous genres, chevaux, fourrages, bleds, avoines, eaux-de-vie, etc., etc., etc. Remarquez bien! qu'elles étaient déjà en vigueur dans les départements environnant les armées. L'emprunt de 100 M., la loi sur les otages, ces moyens! pour les gens qui réfléchissent, paraissent être pris pour rer au coup que doit porter notre système

financier... ou je m'abuse ou je crois voir qu'on commence à se lasser de la politique entortillée de notre directoire. Vous savez comme l'on interprète la conduite de l'un d'eux (de S...) comme en tout sa volonté apparente est de vouloir le retour de la royauté..... il ne le veut pas, il ne le pense pas même : tout cela n'est qu'un moyen de tyrannie favorable à ce corps : mais comme il n'a pas de moyens réels et que tout ce qu'il offre est resves creux : il en résulte un fait certain, c'est une continuité de malheurs incalculables... En effet ! des rois nos ennemis et les rois ! que l'on dit nos alliés n'ont pas cessé d'aller à leur but : notre ruine, par notre affaiblissement et notre affaiblissement par des secours donnés aux partis de l'intérieur, alors qu'ils parurent successivement être perdus à jamais.

« Les divisions dans nos armées!... voyez-les ! Elles sont poussées à un point de machiavélisme... qui détruit toute harmonie, annule toute force et ne laisse aux Français que des défaites, et des craintes même à ceux qui sont les auteurs, instigateurs de ces divisions..... encore qu'ils veuillent paraître rassurés par la nomination de Macdonald.... Ceux qui d'une

autre part désirent la royauté... ne voient aucun objet apparent capable de faire compter raisonnablement sur aucun succès, craignent les faux et les fripons de leur parti : et si le voile grossier qui couvre la nullité de notre directoire est arraché par quelque catastrophe, ou par les finances... alors où en serons-nous? Vous voyez qu'il n'y aura de parti que celui des Jacobins, qui seul sera remarquable au milieu de vingt factions très inutiles pour leurs membres et très dangereuses pour tous : voilà de quoi exercer votre imagination, mon pauvre ami : il faut que j'aie bien écouté, bien entendu et surtout que j'aie bien le désir de remplir vos vues, pour vous en dire si long sur telle matière qui, quoique j'en sois toute fraîche émouluë, est bien étrangère à mes connaissances, à mon esprit. Je ne sais si dans cet article vous y lirez bien clairement que le lieu que vous devez habiter et le seul habitable pour vous, est Paris ; il faut de l'argent, direz-vous, mais? vous en aurez un peu et puis moi un peu aussi. Nous n'aurons pas de dépenses bien fortes à faire. Point de loyer à payer : il y a le déjeuner du matin : à dîner! nous irons chez nos amis, nous serons discrets chez eux et très-

sobres chez nous. J'ai aussi du bois au Paraclet dont je ferai amener une partie ici, vous avez dit à ce sujet tout ce qu'il y avait à dire, et si bien, avec tant d'esprit et de grâce, qu'il ne me reste rien à dire que de vous en remercier. Pour en revenir à nos moutons : sur les moyens de vivre ; et bien, mon Dorval, nous nous aidons l'un l'autre : nous prendrons nos modèles dans Baucis et Philémon... Dorval écrira les grandes aventures de notre révolution : moi je pourrai transmettre à la race future celles de nos jeunes ans ¹ : il y a déjà longtemps, mais

1. Il y eut chez Sophie Arnould, plusieurs fois, des vellétés d'écrivasserie. Elle jeta sur le papier des lettres épigrammatiques qui coururent le public, elle rédigea des fragments de mémoires que nous publions, elle écrivit un roman. Il porte pour titre : *LE ROI ET LE CONFIDENT, nouvelle historique*, de l'imprimerie de Fournier, an XI (1803). C'est une nouvelle d'amour se passant dans la Grande-Bretagne sous l'heptarchie, une petite fabulation imbécilement romanesque, coupée de mauvais vers et où il n'y a de Sophie qu'un S et un A au bout de la préface. Il semble que Sophie Arnould ait eu une petite bibliothèque. Je possède un exemplaire du *Recueil général des opéra représentés par l'Académie royale de musique depuis son établissement*, Christophe Ballard, doyen des imprimeurs du roi, seul pour la musique et pour ladite Académie (16 volumes), — exemplaire enrichi en marge de quelques notes autographes et portant au verso d'un volume un *ex libris* tiré en rouge

l'on n'oublie jamais ce qui a beaucoup ému, etc.! Le cœur seul, mon Dorval, garde de longs souvenirs. Ce n'est pas, comme vous voyez, ma volonté qui décide du séjour que nous devons habiter ensemble, car pour moi je dis comme Ariane : La Patrie est toujours où l'on voit ce qu'on aime. Je ne regarde pas assurément les offres que vous me faites comme un pis-aller : si mes réflexions pouvaient avoir l'air d'un refus et qu'elles dussent prolonger l'absence que nous éprouvons, je ne m'en consolerais pas ; mais, mon ami, croyez-moi, c'est ici où vous devez venir : les choses ne peuvent pas rester dans l'état où elles sont : il est peut-être important pour vous d'en juger par vous-même. Les citoyens Loisel, Arnould s'occupent avec intérêt de vos affaires, mais, vous y avez besoin aussi ; l'on ne dit pas par écrit tout ce qu'il y a à dire ! une réflexion en amène une autre, etc.

« Si j'avais eu tout mon logement — j'aurais été plus pressante sur l'offre que je vous fais d'y venir, mais cela ne peut plus tarder à pré-

représentant un cartouche vide entouré de feuillage, noué par un ruban sur lequel on lit : *M^{lle} Arnould*. Je donne cet *ex libris* légèrement réduit dans le titre du volume.

sent, c'est peut-être encore l'affaire d'une huitaine de jours ou d'une décade au plus, pour parvenir à y être arrangée, pour vous y préparer tout ce que je pourrai procurer à vos besoins, à votre mieux être : c'est une chambre bien belle, bien grande, bien aérée, bien située, où vous serez seul et libre, porte et escalier à vous seul, un bon lit et sièges propres et commodes, une grande table pour vos papiers et écrire, etc.¹ Enfin, j'espère que vous ne serez pas mal : il y aura pour le reste tout ce qu'il faut : j'ai pour me servir une femme seule, d'une trentaine d'années, point mariée, pas trop entendue, mais qui travaille et me sert ; les entendues ne sont que des intrigantes, etc. ; c'est ce qu'il faut éviter à présent et pour cause... mais, mon ami,

1. Cet hôtel d'Angivilliers n'était pas une maison commode, où les volontés des locataires s'exerçaient dans le libre accord de tous. Ces volontés se heurtaient à des jalousies, à de vilains caractères. Sophie Arnould en avait déjà fait l'expérience, et se plaignait vivement, dans une lettre du 19 messidor an VII (7 juillet 1799), de l'hôtel, de ses locataires et surtout du citoyen Michel : « Ils sont une compagnie d'intrigants dans cette maison, qui ne devrait être occupée que par des artistes honnêtes, que c'est à se croire dans une nouvelle Vendée. » Catalogue d'autog. du 7 décembre 1854.

SOPHIE ARNOULD.

153

ne soyez pas inquiet pour vous, c'est moi qui vous servirai et je dirai toujours :

Ah ! qu'on est heureux de déchausser ce qu'on aime.

« Adieu, je vous manderai aussitôt que j'aurai mon logement ; ça ne sera pas long, mais point de raisons alors pour ne pas venir ; adieu. »

Au citoyen

*Branças Lauraguais
Propriétaire et cultivateur,
à Manicamp (par Chauny),
(Département de l'Aisne) ¹.*

XXXIII.

A BELANGER.

« Ce décadi 8 nivôse an 8 (29 janvier 1800). »

A

H ! mon bel ange, mon ami, vous êtes donc toujours le même pour la bonté, la générosité ; quel bon cœur ! Je vous remercierais bien, mon pauvre ami, mais quelles

1. Lettre autographe communiquée par M.....

20

expressions employer!... elles seraient toujours au-dessous de ma reconnaissance, non pour l'argent, mais le procédé. Ah! combien vous faites de bien à mon cœur, me voilà pour cent ans de bonheur, si j'avais à les vivre. Consolez-vous, mon ami, j'ai encore quelques sous et je n'ai pas besoin des deux louis que vous m'envoyez, dont je puis dire que vous vous dépouillez pour moi, car je sais quelle est votre position aussi, mais je garde cette pièce pour la mettre sur mon cœur et ne la quitterai qu'à la mort. Je sais la devise que j'y mettrai, ce sera ma relique. Bonjour, mon bel ange, mon bon ange, mon véritable ami : croyez qu'il n'existe pas sur terre un être qui vous soit plus tendrement attaché, et plus inviolablement attaché que votre.

« SOPHIE ARNOULD.

« Au 24, je serai chez mes bons amis — chez toi, ta femme, et donnez ce jour à mon bonheur. »

XXXIV.

QUAND Sophie disait à Belanger avoir : « *encore quelques sous* », et gardait cependant son double louis sous le plus joli et le plus amoureux des prétextes, elle déguisait sa misère, sa misère confessée tout entière dans cette belle lettre du 1^{er} pluviôse an VIII (21 janvier 1800) au ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte :

« Paris, primidy 1^{er} pluviôse an 8 de la République.

« Au ministre de l'intérieur Lucien Bonaparte.

« CITOYEN MINISTRE,

« Je me nomme Sophie Arnould, peut-être très-ignorée de vous ; mais autrefois très-con nue au théâtre des Dieux.

Je chantais, ne vous déplaie.

« Je ne voudrais cependant pas, citoyen ministre, user de votre temps, vous ennuyer d'un long préambule pour vous tracer ici mes vingt-six infortunes.

« J'avais déjà pris la liberté d'adresser ma plainte à notre premier consul¹; mais je viens d'être avertie par un journal qu'il n'en devait connaître que par vous, mon ministre;... et je me suis dit : sois contente, Sophie; va! c'est un cœur de famille; conte-lui ta chance; et la voici tout comme je l'ai dit à votre aîné : Dès mes plus jeunes ans et sans y être destinée autrement que par le hasard qui gouverne tant de choses!... vingt années de ma vie ont été consacrées au Théâtre des Arts, ou quelques dispositions naturelles, une éducation soignée, de l'instruction, le tout cultivé, appuyé des conseils de gens de goût, savants, artistes; enfin, de gens justement célèbres : quant à moi, j'avais alors, pour recommandation, un physique

1. Déjà Sophie avait sollicité Barras, elle écrivait à son secrétaire dans une lettre datée du 30 prairial an VI : « Je ne demande pourtant à votre cher directeur qu'un tout petit rendez-vous, dites-lui pour le rassurer que ce n'est ni celui d'un courtisan ni celui d'une courtisane quoi que la renommée m'ait appris de lui sur ce chapitre. »

heureux, une grande jeunesse, de la vivacité, de l'âme, mauvaise tête et bon cœur : voilà sous quelles auspices j'ai été assez heureuse pour illustrer ma vie et obtenir, avec une sorte de célébrité, gloire, fortune, et beaucoup d'amis. Hélas! aujourd'hui, la chance est bien tournée; quant à la célébrité, mon nom est encore cité avec un peu d'éloge avec ceux de Psyché, Thélaire, Iphigénie, Eglé, Pomone, en un mot, au théâtre des Arts... Quant aux amis, je puis dire que je les avais si bien mérités que je n'ai perdu que ceux que la mort m'a enlevés et ceux dont la hache décenvirale m'a privés : il n'y a donc que cette inconstante fortune qui sans rime ni raison m'a fait faux bond... et dans quelle circonstance encore! lorsque je suis devenue trop vieille pour l'Amour et trop jeune pour la Mort. Voyez donc, citoyen ministre, combien il est cruel, après tant de bonheur, de se trouver réduite à un état si misérable, et après avoir allumé tant de feux, de n'avoir pas aujourd'hui de quoi brûler un fagot dans ma cheminée; car le fait est que depuis que la nation m'a couché sur son grand livre, je n'ai plus ni où coucher ni de quoi vivre : je ne demande pas la richesse, assurément, mais le nécessaire

pour achever encore ma vie et éviter une vieillesse malheureuse; j'ai de grosses charges parce que dans les temps fortunés de ma vie, j'étais le soutien des infortunés de ma famille, cela devait être; mais ma pauvreté ne leur rend pas la richesse. Enfin, citoyen ministre, je vous demande de venir à mon secours et de me continuer ceux que mon ami, François de Neufchâteau, devenu ministre, m'a procurés : je dois cet hommage à son cœur.

« Dans l'état des secours qu'il donnait aux autres artistes, j'étais comprise pour une somme de deux cents francs par mois;... daignez me la continuer; j'aurais bien encore une grâce à vous demander et dont la faveur a pour exemple ceux de mes camarades vétérans auxquels elle a été accordée; — c'est une représentation à mon profit au théâtre des Arts; mais s'il est vrai, comme on dit, qu'il faille que je me charge d'un rôle principal, que je me déguise en Thélair, Iphigénie, etc., etc., etc. Oh! cela est impossible : ce serait me rendre aussi ridicule que M^{me} Turcaret :

En Vénus, ma chère! En Vénus!

« Enfin, citoyen ministre, j'attends de vous

tout ce que j'ai droit d'en obtenir, tout ce que le malheur attend d'une âme bonne et sensible comme la vôtre, vous êtes bien jeune pour me connaître, mais beaucoup de vos amis, de savants, de gens de lettres, d'artistes qui vous entourent composaient autrefois ma société; ils vous diront ce que c'est que Sophie... mais tels mérites qu'ils me donnent, ils ne vous diront pas assez, s'ils n'expriment comme je le sens, les sentiments d'admiration, d'amour et de respect profond dont je suis pénétrée pour ma patrie, nos lois et vos vertus.

« SOPHIE ARNOULD ¹. »

En même temps qu'elle adressait cette supplique au ministre, elle tâchait d'intéresser à la représentation à son profit son vieil ami Lebreton : « ... *Je suis pauvre, — lui écrivait-elle, — comme un rat d'église, et Dieu sait comme présentement!*... ² » La représentation n'était pas accordée; mais Lucien Bonaparte voulait bien assurer le pain de la

1. Collection de lettres autographes de feu M. le comte de Panisse.

2. Catalogue de lettres autographes, 5 février 1855.

vieille Arnould et en recevait le remerciement qui suit :

« SOPHIE ARNOULD.

« *Au citoyen ministre de l'intérieur.*

« CITOYEN MINISTRE.

« *Je vous salue et vous remercie de ce que vous venez de faire pour mes camarades et pour moi ! tous, pauvres vétérans du théâtre des Arts en assurant d'une manière stable le payement des deux cents francs par mois de secours provisoire qui nous avaient été précédemment accordés : il ne nous reste plus qu'à vous supplier de mettre le comble à cette faveur en signant les états qui nous l'assurent et dont le Trésor a besoin pour les acquitter.*

« *Quant à la seconde demande, qui m'est personnelle (de la représentation à mon profit au théâtre des Arts) à laquelle vous vous êtes refusé : citoyen ministre, j'attendrai, ainsi que vous me le faites présumer, des temps plus heureux pour ce spectacle, et sûrement alors la ridicule entrave qui existe de paraître en per-*

SOPHIE ARNOULD.

161

sonne à une telle représentation pour l'obtenir n'existera plus.

« Salut et respects profonds.

« SOPHIE ARNOULD.

*« Ce mardi, 19 ventôse an 8 de L. R. F.
(10 mars 1800) 1. »*

Mais, en ces temps, les paiements ordonnancés n'étaient guère vite de l'argent payé, et Sophie avait encore besoin, pour toucher intégralement ce secours, d'écrire à Cellierier, administrateur du Théâtre des Arts :

*« Du Paraclet-Sophie, commune de Luzarches,
département de Seine-et-Oise, ce 17 mes-
sidor an 8 (6 juillet 1800).*

« Vous m'avez promis, mon aimable et très-ancien ami, vos services, vos bons offices relativement à mes intérêts, et je les réclame, car je me trouve dans une position si gênée, que je suis obligée de vivre comme une pauvre malheureuse, de me cazanier et de me priver de tout : vous savez, mon ami, qu'il me reste dû sur le

1. Collection de lettres autographes de M. Chambry.

21

secours provisoire que je reçois présentement à la caisse de l'Opéra les deux mois arriérés, ventôse et germinal, vous devriez bien faire en sorte de me les faire payer ensemble : cela me profiterait mieux que par bribes, comme cela se pratique.

« Et mon Dieu, mon ami, que je suis fâchée de vous importuner pour cette vilénie là ;... voilà ce que c'est ! si je n'avais pas joui de tant de richesses autrefois, de tant de considérations qui font le charme de cette vie, je ne me trouverais pas aujourd'hui si malheureuse et si pauvre ; mais ! vieillir ainsi dans le besoin, dans la misère et être condamnée à toutes les privations, c'est bien mal achever sa vie ! Si je pouvais chanter encore, je chanterais bien comme Lise dans je ne sais quelle pièce de cette comédie italienne :

*Ça n'devait pas finir par là,
Puisque ça commençait comme ça.*

« Ah ! mon ami, il vous souvient peut-être encore de ce temps-là : c'était le bon temps au moins ! il y avait des esclaves à la vérité, mais ils étaient les nôtres ; au lieu qu'aujourd'hui nous n'avons que des cochons ; et tenez, mon

ami, soit dit entre nous, je n'aime pas du tout ce genre; je n'y trouve pas le mot pour rire; tout ça ne vaut rien, tout ça me déplaît à un point que je ne puis exprimer.

« Je sais bien que quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a; mais je n'ai rien, ayons de l'argent au moins!

« C'est ce que je vous souhaite, mon ami; c'est aussi ce que je vous demande; ainsi soit-il; sur ce, je vous salue et vous embrasse d'aussi bon cœur que je vous aime.

« SOPHIE ARNOULD.

« P. S. On dit dans nos hameaux que Bonaparte est de retour à Paris; partant, que la gloire et le bonheur le suivent; écrivez-moi, mon ami, répondez-moi, fût-ce un refus, au moins votre lettre charmera mes ennuis, car une vieille bergère n'a pas beaucoup de quoi s'amuser¹. »

Le 13 avril 1801, Sophie écrivait encore au ministre Chaptal :

1. Collection de lettres autographes de M. le marquis de Flers.

« SOPHIE ARNOULD au citoyen Chaptal,
Ministre de l'intérieur.

« Citoyen ministre,

« Je le vois bien, promettre, pour vous, c'est donner; j'ai déjà ressenti les bons effets de vos bontés pour moi; il est doux pour mon cœur d'avoir à vous en témoigner ma reconnaissance. Mon esprit serait bien plus embarrassé que mon cœur, si vous ne vouliez pas être l'interprète de mes sentiments; en cette occasion, vous avez promis à nos amis de me continuer vos bontés, de ne pas perdre de vue la pauvre Sophie; j'y compte... Vous m'apprenez trop bien à ne pas douter de vos promesses; je vous dirai seulement, sur mes besoins, citoyen ministre, qu'il y a urgence... J'attends le moment où je pourrai vous voir pour vous témoigner de vive voix les sentiments de ma reconnaissance, ainsi que de la parfaite considération que j'ai pour vous.

« SOPHIE ARNOULD.

« Paris, ce 23 germinal an 9 (13 avril 1801) 1. »

1. Collection de lettres autographes de M. Fossé d'Arcosse.

Cette grave affaire des derniers jours de Sophie se terminait enfin par une somme de deux mille écus accordée en remplacement de la représentation à son profit ¹, et respirant après tant de tracas et de démarches, Sophie écrivait au citoyen Arnould, chef de division au ministère de l'intérieur :

« Quant à moi, qui ne suis plus ce que j'ai été et qui ne saurais jamais l'être, j'espère aux bons souvenirs, à votre bienveillance pour la veuve de Castor, Iphigénie, Thélaira, qui, pendant vingt ans, régna sur le Théâtre des Arts par les suffrages qu'elle obtint du public, qui peut-être encore y règne par ses regrets, mais qui, nonobstant, n'a pas comme la cigale

*Un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.*

« En conséquence, je réclame votre bienveil-

1. Dans une lettre de Chaptal à Cellierier, du 29 ventôse an IX, publiée par *l'Amateur d'autographes* (1^{re} septembre 1866), le ministre de l'intérieur retirant, sur les observations de Cellierier, la permission déjà accordée de la représentation, disait : « Je chercherai d'autres moyens de concilier les intérêts du Théâtre des Arts avec les besoins d'une femme célèbre dont les longs services méritent des égards. »

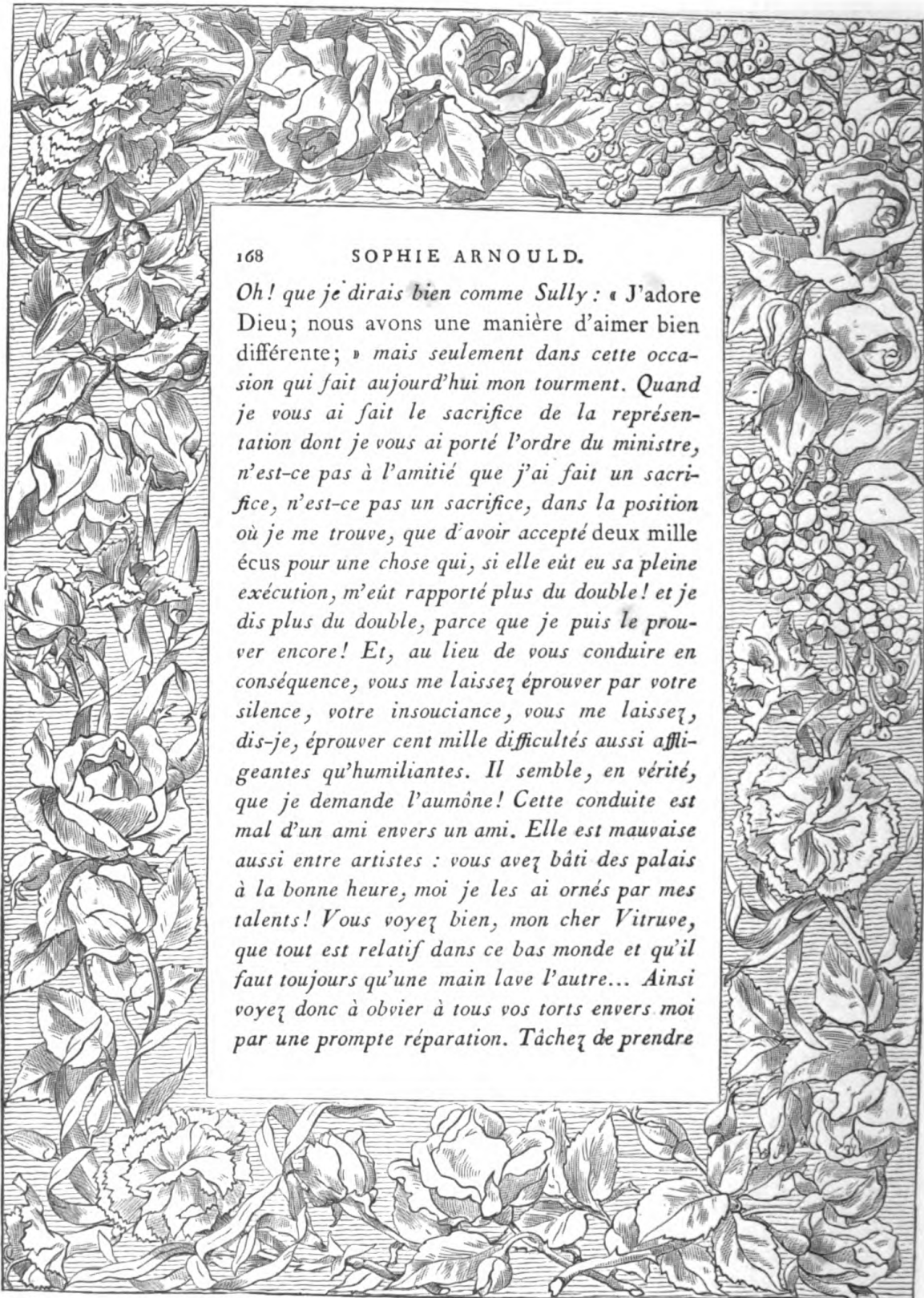
lance, votre justice pour me faire liquider de la somme d'environ cent louis qui me restent dûs sur les deux mille écus qui doivent m'être comptés pour le remplacement de la représentation qui m'a été accordée à mon profit au Théâtre des Arts et de convention faite avec mon ami Cellerier, l'un des administrateurs de ce théâtre, qui pourra vous attester le fait, le comment, le pourquoi, etc., car je ne veux pas abuser de votre complaisance, ni de votre temps par ces redites sur lesquelles je ne cesse d'écrire et de réclamer depuis huit mois à peu près¹. »

Mais ces malheureux cent louis, Sophie ne pouvait arriver à les arracher de la direction du Théâtre des Arts. Dans une lettre datée d'un an avant sa mort, dans une lettre indignée, l'ancienne maîtresse du salon de Paris qui avait été « l'atelier des artistes, le Parnasse des poètes », maintenant réduite, comme elle le dit, à ne recevoir ses amis qu'*entre les repas*, reprochait durement à Cellerier d'avoir un peu trop oublié le temps où il était un des soupeurs de ce salon.

1. *Revue rétrospective*, vol. III, 1834.

« Paris, ce 14 brumaire an 10 (5 novembre 1801).

« C'est encore moi, mon cher Cellier, qui reviens à la charge, et bien contre mon gré assurément, sur la demande juste que je fais relativement à ce qui me reste dû sur les deux mille écus que vous êtes convenu de me donner, pour indemnité de la représentation qui m'avait été accordée pour être donnée sur le Théâtre des Arts, ainsi que le portait l'ordre du ministre de l'intérieur, tel que je l'ai présenté à l'administrateur, le comte Bonnet, ainsi qu'à vous. On dit que le cœur seul garde de longs souvenirs... Est-il possible d'après cela, mon cher Cellier, que vous me laissiez dans la perplexité où je suis sur mes intérêts, quand on me dit qu'il ne dépend que de vous d'accélérer cette affaire commencée. Vous connaissez ma position, combien j'ai été frustrée de toute ma fortune dans la Révolution, que pour surcroît je suis au lit depuis sept mois, retenue par une maladie dont le danger est égal aux douleurs qu'elle me cause! Et votre sensibilité, votre cœur, votre âme restent insensibles aux malheurs, à la douleur d'une ancienne amie.



Oh! que je dirais bien comme Sully : « J'adore Dieu; nous avons une manière d'aimer bien différente; » mais seulement dans cette occasion qui fait aujourd'hui mon tourment. Quand je vous ai fait le sacrifice de la représentation dont je vous ai porté l'ordre du ministre, n'est-ce pas à l'amitié que j'ai fait un sacrifice, n'est-ce pas un sacrifice, dans la position où je me trouve, que d'avoir accepté deux mille écus pour une chose qui, si elle eût eu sa pleine exécution, m'eût rapporté plus du double! et je dis plus du double, parce que je puis le prouver encore! Et, au lieu de vous conduire en conséquence, vous me laissez éprouver par votre silence, votre insouciance, vous me laissez, dis-je, éprouver cent mille difficultés aussi affligeantes qu'humiliantes. Il semble, en vérité, que je demande l'aumône! Cette conduite est mal d'un ami envers un ami. Elle est mauvaise aussi entre artistes : vous avez bâti des palais à la bonne heure, moi je les ai ornés par mes talents! Vous voyez bien, mon cher Vitruve, que tout est relatif dans ce bas monde et qu'il faut toujours qu'une main lave l'autre... Ainsi voyez donc à obvier à tous vos torts envers moi par une prompte réparation. Tâchez de prendre

de l'énergie, du caractère, quand il s'agit de plaider la cause de vos amis et surtout quand il ne s'agit que d'une chose juste et de remplir vos engagements. Cette énergie, ce caractère conviendraient autant à vos intérêts qu'aux leurs. Croyez-moi, quand on occupe une place comme la vôtre, mon ami, les petites considérations, les petits moyens, les incertitudes rendent nul l'homme en place. Il fait mal à ses amis, et ses ennemis seuls lui font la loi. On veut ménager la chèvre et les choux, et l'on perd tout... Ah! mon Dieu, qu'un revers vienne fondre sur vous, perdez ou fortune, ou protecteur, ou place, vous verrez qui viendra vous secourir à pareil événement. Mon cher Cellier, que je vous serve d'exemple; vous le savez, vous m'avez connue au sein de ma gloire, vous avez vu mon salon servir d'atelier aux artistes les plus fameux, — vous n'étiez pas des derniers, vous, sans compliment. — Vous avez vu ce même salon servir de Parnasse à certains poètes, faits pour illustrer leur siècle, à des gens de lettres les plus renommés, à des érudits, aux grands seigneurs d'alors qui devenaient leurs protecteurs et leurs amis. Vous avez vu tout cela; aujourd'hui, l'éclat est disparu; mais... j'ai

toujours la considération que je me suis acquise et les amis que j'ai mérités. La différence seulement qu'a mise l'état d'infortune à laquelle je suis réduite, c'est que présentement je ne puis plus les recevoir qu'entre les repas, puisque je ne suis plus riche que par les privations que je m'impose.

« Adieu, j'en ai trop dit peut-être : mais si vous êtes toujours mon ami, vous pardonnerez à la douleur et aux malheurs d'une amie et vous donnerez tous vos soins aux intérêts de Sophie

« ARNOULD¹. »

XXXV.

A BELANGER.

*« De Luzarches, le 5 vendémiaire an 9
(27 septembre 1800).*



H bien! chien d'enchanteur, vous avez donc tout à fait oublié cette pauvre Sophie et votre compagne aussi? que c'est vilain çà!... je n'ai pas fait comme vous,

1. Collection de lettres autographes de M. Bardin.

moi... j'ai écrit de ma retraite à ceux qui occupent sans cesse mon cœur et ma pensée! mais pas plus de réponse que de beurre... Si je ne m'étais pas amusée à être malade dans mon lit d'une grosse vilaine fièvre bilieuse... moi qui n'ai pas de fiel, j'aurais écrit derechef, en réitérant... mais, bah!... ça vous est égal à vous autres bienheureux!...

« Au demeurant, j'espère que ce petit babillet ne restera pas sans réponse et que vous rassurerez votre vieille amie sur les sentiments d'amitié qu'elle a droit d'attendre de vous; s'il est vrai que vous usiez de représailles envers elle, car de loin comme de près, absente comme présente, heureuse ou malheureuse, vous n'aurez jamais une amie aussi dévouée, aussi tendre, aussi sincère que

« SOPHIE ARNOULD.

« P. S. Que font nos amis Bougainville, St^e-Foy, etc., etc. Ah! comme ils me délaissent! comme ils ont oublié la pauvre Sophie : ils sont passés ces jours de fêtes!

XXXVI.

A BELANGER.

« Du Paraclet-Sophie, à Luzarches, 23 vendémiaire an 9 (15 octobre 1800).

QUE votre lettre dernière est aimable, mon cher Belanger; ah! que l'on voit bien que toutes les phrases qu'elle contient ont été dictées par votre cœur et ornées des grâces de votre esprit; je suis plus touchée que jamais aussi des sentiments que vous me témoignez; je trouve encore dans cette lettre un caractère de vérité, de sensibilité, d'intérêt qui me charme plus encore que l'esprit dont elle est conçue. Ah! mon bel ange, cela me fait souvenir de notre bon temps... c'est par ces souvenirs que je me sais bon gré de la préférence que vous avez toujours eue dans mon cœur; car enfin à vingt ans à peine on peut bien se tromper et prendre son c. pour ses chausses... Non! c'est que la nature libérale envers vous de tous les dons qui donnent les plaisirs, vous a doué aussi d'un cœur bon et sensible. Je ne

sais si c'est cette petite lacune que vous avez laissée sans me donner de vos nouvelles qui me rend plus sensible le plaisir d'en recevoir ; mais tenez, mon bel ange, jamais mon cœur ne fut plus tendre, et je sens que je vous aime plus tendrement qu'on n'a jamais aimé!... Que votre femme ne s'avise pas de se mettre martel en tête sur ma déclaration, car je lui riverais son clou, et je lui dirais qu'elle en fait bien autant, que d'ailleurs moi il faut que j'aime davantage, puisque j'ai à aimer vous deux : et, quand elle en aura pris sa part, elle verra bien qu'il n'y en aura pas de trop pour mon ami : et puis, est-ce que mes cheveux blancs ne me valent pas une bonne calotte de plomb sur la tête qui m'avertit bien que printemps, plaisirs, amours, tout est passé pour moi. A propos de cheveux blancs, tiens, mon bel ange, je veux te gratifier aux premiers jours de l'an IX de la République, autrement dit 1800 de l'ère de nos vieilles amours, d'un petit bouquet de mes cheveux, ils ne sont pas d'un beau blanc encore, car j'ai des restes de noir, de sorte que j'aurais pu représenter au temple de Mars dernièrement la cavale du grand Turenne la pie... mais enfin, tels quels :

*Les voilà ces cheveux depuis longtemps blanchis ;
D'une longue union qu'ils soient pour nous le gage.
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge ;*

Il m'a laissé de vrais amis.

*On m'aime presque autant, j'ose aimer davantage :
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans,
Fruit précieux du goût, de l'estime et du temps,
On ne s'y méprend plus : on cède à son empire,*

*Et l'on joint sous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.*

« Voilà ma façon de penser, comme disait à tout propos ce preux M. de Biron. Tu te le rappelleras peut-être, quand il me disait, par exemple : « Moi..., maréchal de Biron, je me
« lève le matin ; en sortant de mon lit, je mets
« des bas gris, la culotte pareille, une robe de
« chambre de piqué blanc ; je vais dans mon jar-
« din voir mes fruits, mes arbres ; je rentre chez
« moi ; je me mets à mon bureau ou je ne fais
« rien... on m'apporte mon déjeuner... voilà ma
« façon de penser... » Et moi, comme mon bel ange ne peut plus rien connaître de ma façon d'agir, il faut bien que je retrace au moins ma façon de penser.

« A propos de façon d'agir et de façon de penser, ta jeune compagne veut donc déjà se donner les airs d'avoir la maladie des vieilles ! Qu'elle ne croie pas en tirer tant vanité ! car

celle-là est de tous les âges, et moi qui te parle j'en ai été chiffonnée depuis celui de trente-trois ans jusqu'à celui de quarante qu'il m'a fallu avoir recours aux eaux de Barèges, Bagnères, qu'il m'a fallu aller chercher par-delà les monts.... Je suis bien fâchée pour ce moule à bon cœur qu'elle souffre ainsi, mais, comme elle est encore dans la vigueur de l'âge, elle en supportera mieux les assauts du combat; et, excepté les eaux de Barèges, les bains, mais bien modérément encore, cela ne fait que relâcher la fibre... Éviter les ragoûts, les choses fortes et beaucoup d'exercice à pied. Jamais de saignée que par les sangsues! quand elle est indispensable; alors elle sera immortelle comme son bon esprit et son bon cœur, dis-lui bien à cette bonne compagne de ta vie que je l'aime bien et mieux que bien encore! Mais je lui en veux cependant un tantet de me laisser comme cela un si long temps sans me donner de ses nouvelles, des tiennes, des vôtres en un mot, puisque l'amour et l'amitié ont trouvé le secret de ne faire qu'un de vous deux. Pauvre moi! c'est bien différent, je suis impair: che scia-gura... et pourtant il me faut, comme le docteur Pangloss, me trouver dans le meilleur des

mondes possibles :... violée!... autant qu'on peut l'être... mangée!... par les Bulgares, vieille! comme les rues, pauvre! comme Job. — Tu vois que j'aurais tort de ne pas trouver que tout est pour le mieux. Je viens dans ma tanière pour y manger mes pois, mes fèves, mes choux. Voilà que la sécheresse les empêche de croître! que les vers se jettent sur ce qui reste en terre, et que j'ai à peine du persil pour mettre sur une bosse au front... Tout cela fait pitié! heureusement que je ne suis pas autant sur ma bouche que sur mon cœur, car je s'rais ben à plaindre... Mais un p'tit peu d'pain sec et d'bons amis, voilà le bonheur! d'ailleurs, quoique j'aie été dans une jolie passe dans le courant de ma vie, j'ai toujours bien vu, bien pensé, bien réfléchi qu'il n'y avait jamais de vie heureuse, qu'il y avait seulement des jours heureux dans cette vie.

« Eh bien! commencez-vous à voir plus clair dans vos affaires à Paris?... On dit qu'on y parle beaucoup de la paix. Si elle pouvait nous arriver bientôt! quel bonheur!... après nos échauffourées, si nous pouvions l'obtenir! En vérité, nous ne devons ce bonheur qu'à Bonaparte; pour moi, on en dira ce qu'on voudra,

mais c'est un héros! tout ce qu'il a fait dans la Révolution est marqué au cachet du grand homme, même quand il a agi sous les ordres du directeur Barras... encore que l'on trouve cette tache en sa vie!... Mais examinons depuis!... quel génie, quel personnage extraordinaire! qui dans la France eût fait ce qu'il a fait pour les Français, qui? quel homme? Avec une taille peu avantageuse et un extérieur peu imposant, qui aurait su comme lui donner tout à coup à la France l'impulsion qu'elle en a reçue, et que le plus puissant monarque, Louis XIV, si vous voulez, avec son beau physique, sa toute-puissance et la plus habile politique, eût vainement tenté de produire?... Quelle imagination vive! Quelle éloquence forte, persuasive, pleine de feu! Ma foi! c'est un homme, ou je ne m'y connais pas. Je sais bien que tout le monde ne pense pas comme moi : eh! ma foi! tant pis pour eux. Je crois qu'en Allemagne on le hait comme usurpateur et en Angleterre comme vainqueur... mais ceux-là ont leurs raisons pour ça! Mais un Français hair Bonaparte, après le gouvernement atroce dont il nous a délivrés, ainsi que de tous les malheurs ensemble! On dit : mais ce n'est plus une république!... On

dit aussi le roi Bonaparte, etc., etc. Eh! que m'importe, à moi, le nom... quand il m'est bien démontré que la perfection d'une république est une chimère et que la perfection d'un despotisme est une horreur; que pour maintenir ces glorieuses chimères, il n'est point d'état républicain qui n'ait eu recours à des moyens forcés, violents, surnaturels! une multitude de lois inexcusables, ruineuses, meurtrières; des républicains qui sont libres et qui cherchent toujours la liberté, qui veulent être tranquilles et qui ne le sont jamais! où il n'y a d'innocents que les victimes! où l'on n'a trouvé que des assassins, des bourreaux dans chacun de ses représentants! Nous nous sommes mal embarqués! Nous avons cherché une contrée imaginaire! Voilà assez longtemps que notre vaisseau est battu de la tempête, que nous allons d'écueils en écueils... contentons-nous de n'être pas brisés sur un rocher... — Ressouvenons-nous des Romains : le système républicain fut sa fable aussi; il fuyait le despotisme et le despotisme fut sa fin... telle est la mauvaise constitution du gouvernement républicain! il hait le despotisme, il veut affecter l'égalité et la liberté qui en est la ressource et le soutien dans les temps

difficiles. Voyez, lisez l'histoire de toutes les révolutions, celle de la république d'Athènes et de Rome, eh bien! n'a-t-il pas fallu, pour se conserver, que souvent Rome oubliât qu'elle était république et qu'elle se soumit à des décemvirs... à des dictateurs, etc., des censeurs souverains; eh bien! nos trois consuls ont été nommés par le peuple qui n'en reconnaît qu'un, tant le gouvernement d'un seul est dicté par trente cinq millions d'hommes! Mais que disent nos amis sur tout cela? Nous en connaissons d'aucuns cependant qui ne sont pas bêtes! Pierrot¹ et le Boiteux² ont quelquefois chanté des paroles sur cet air-là avec l'ami de Thélair! Ce grand politique de nos cours et de nos jours, je ne crois pas, s'il vivait encore, qu'il n'eût pas ri à gorge déployée de nous voir jouer ainsi au roi dépouillé, à pet-en-gueule, à broche-en-cul et aux Saturnales, etc., etc., etc. Ces dîners dans les rues! tandis qu'on ne laissait pas aux malheureux ni une bouchée de pain dans leur chambre ni un sou pour en avoir! C'est comme l'histoire de ton pauvre imbécile aux boucles de souliers que l'on lui fait mettre

1. M. de Sainte-Foy.

2. M. de Talleyrand.

dans la poche pour le mieux voler... Allons, allons, mon toujours bien-aimé, je suis en vérité honteuse de la longueur de ma lettre ! mais je ne pense tout haut qu'avec toi ou l'ami Darcet, et j'avais un besoin de te parler qui ne peut s'exprimer, je m'en régale, comme tu vois ! il me semble que je te parle comme si tu étais là ; cependant ça n'est pas, car je t'aurais déjà couvert la face de cent baisers, mais bah ! un baiser au bout de ma plume, c'est comme de rien... eh bien ! tiens, embrasse ta femme pour moi, qu'elle te le rende fort et ferme...

« Bien des choses de ma part à nos amis Sainte-Foy, Bougainville, le bon Serva, etc., je dirais presque l'aimable Talleyrand. Ne m'oubliez pas non plus auprès de M^{me} Desentelles à laquelle je souhaite bonheur et santé, santé surtout.

« Je n'ai pas reçu les livres que tu m'annonces et que je recevrai avec reconnaissance, je les attends. »

XXXVII.

A BELANGER.

« Du Paraclét-Sophie, ce 6 nivôse an 9
(27 décembre 1800).

J'AI reçu une lettre de vous, mon bel ange, bonne, douce, aimable comme vous; qui a mis la joie dans mon cœur, par des témoignages d'attachement que vous m'y donnez, qui non-seulement me donnent courage à supporter la vie solitaire et les privations auxquelles je me vois forcée¹ par la perte de ma fortune, suite fâcheuse du malheur des temps et des circonstances et des événements si horribles, si multipliés vers la fin de notre siècle, etc.; mais encore vous y faites renaître dans mon cœur la consolante espérance. Enfin, j'ai été heureuse; j'ai répondu à votre lettre dans le même moment, en vous remerciant bien de l'en-

1. Dans une lettre du même temps adressée à Qué- tant : — « Cela fait pitié! » dit Sophie parlant de son dénûment et des contrariétés de sa vie. Cat. d'aut- 21 juin 1835.

voilà des deux livres ! que vous m'y annonciez et que j'ai reçus aussi... Tout cela est bel et bon ; mais ! il y a déjà quelque temps de cela, et l'ennui me prend de n'avoir pas reçu de vos nouvelles depuis ; et l'événement qui vient d'arriver à Paris, me rend encore plus urgent le besoin d'en savoir : ainsi, mes amis, donnez-m'en. J'envoie exprès ma femme de chambre chez vous pour m'en rapporter de plus certaines ; je ne vous demande autres nouvelles que des vôtres... et s'il ne vous est rien arrivé, si le hasard ne vous a pas attirés, ainsi que vos affaires, dans le quartier où est arrivée cette abominable catastrophe ; s'il n'est personne de mes amis, des vôtres, de victimes ! Ah bon Dieu, quels gens abominables !... Quel expédient contre un seul homme ; eh ! quel homme encore !... auquel nous devons la paix, le bonheur dont nous jouissons ; tenez, mes amis ! j'enrage de mon impuissance contre de tels scélérats : mes fils, aux armées, mon hussard vient bien de nous venger à l'armée du Rhin contre les Autrichiens. Lui et ses compagnons d'armes, s'entend ! viennent de leur faire mordre la poussière ; dans la dernière affaire qui s'est passée à Hébetenden et Malskerden, passé le défilé de St-Christophe,

ils ont pris à ces cruels ennemis un parc d'artillerie de 87 pièces de canons et 200 caissons pleins de munitions; leur perte en hommes est de 16 à 17,000 hommes tant tués que blessés et prisonniers, et sans exagération! car le commandant de la place de Munich, à ce qu'ajoute Brancas, où ont été emmenés les prisonniers, en a déjà compté lui-même 9,800, — et tous les jours on en amène de toutes parts. Les bois sont pleins de gens, de chevaux égarés et qui ne savent où aller, les chemins sont jonchés de leurs cadavres et de leurs blessés; on n'a pas assez de voitures pour transporter ces derniers. De notre côté, Brancas évalue la perte à trois mille hommes; il n'ajoute: Ce n'était pas une bataille, c'était une boucherie. Charlot, notre prince de Ligne, est pour la troisième fois de sa façon du nombre des prisonniers; c'est un petit service d'ami, apparemment, qu'il a dû rendre à notre ami... mais chut! point de plaisanteries! Taisez-vous, Sophie, d'autres temps! d'autres soins! — au demeurant, pour en revenir à nos moutons! les ennemis ont perdu deux généraux et deux prisonniers. Notez encore notre brave hussard, qui peut dire comme la Rissole du Mercure galant: « J'ai

« même à leur mort un peu contribué. »

« Notez que toute cette perte des ennemis tombe sur les meilleures troupes et soldats d'élite, tous bataillons de grenadiers ! Ils venaient nous attaquer, et nous aussi nous étions nous autres sur la droite (le 9^e de hussards), où nous avons bien attaqué, bien défendu, avec de grands succès, sans perte, sur les hussards de Granitz, troupe tant aguerrie, tant renommée, etc., etc., etc. »

« Je vous embrasse bien tendrement, séchez vos pleurs, ma tendre et bonne mère ; faites part, je vous prie, de cette grande et bonne nouvelle à tous vos amis. — Comme vous mettez toujours le citoyen Belanger à leurs têtes, ainsi que son aimable et spirituelle épouse, chargez-vous en même temps de me rappeler à leur souvenir, amitié bien tendre au mari, mes respects et mes hommages à la femme, et si vous voulez, un tantet de ressouvenir du hussard aux aimables femmes de leur société. — C'est dit, le papier me manque, et je n'ai plus que la place que je voudrais occuper dans votre cœur ! pour vous dire que vous comptiez jusqu'à son dernier soupir sur celui de votre bien aimante Sophie. »

« P. S. M^{me} Belanger devrait bien me don-

SOPHIE ARNOULD.

185

ner plus souvent de ses nouvelles! Elle qui a si bon cœur, ne doit pas oublier les malheureux¹. »

XXXVIII.

A BELANGER.

*« Du Paraclet-Sophie, le 16 pluviôse an 9
(5 février 1801.)*

L*N vérité, mon bel ange, il y a trop longtemps que vous ne m'avez donné de vos nouvelles, ainsi que de celles de votre femme, et je ne vous pardonne pas, à l'un et à l'autre, d'oublier ainsi la pauvre solitaire. Je ne vous en ai pas plus tôt fait les reproches, parce que depuis un mois je comptais de jour en jour aller à Paris et vous chanter une pouille de la bonne sorte sur l'air et les paroles de Lise.....*
« Peut-on affliger ce qu'on aime. » Cent mille obstacles se sont opposés à l'exécution de mon projet; toutes les intempéries de la saison, quoique à proprement parler nous n'ayons pas

1. Collection de lettres autographes de M. Chambry.

eu d'hiver encore, pas de gelée, dont bien me fâche, vu le besoin qu'on en a pour tuer les insectes qui ont tout mangé l'année dernière, ce qui nous a privés de fruits, légumes, etc., de toutes sortes pour mes provisions d'hiver, car on ne dit plus de carême. Voilà pour le mauvais temps... ensuite j'ai été retenue d'une autre part par le manque d'espèces!... de celles sans lesquelles on ne peut rien faire dans ce bas monde. J'aurais été à Paris, fort bien! mais je n'aurais trouvé ni vin, ni bois, ni de tout ce qui est de première nécessité pour exister, ce que je trouve ici en me chauffant de mon bois et buvant le vin du cru... crud... comme tu dis fort bien; mais enfin je m'en contente, car je suis comme Madelon :

*Ce n'est pas cela.
Cela qui me met en peine :*

« Je ne suis pas sur ma bouche, comme tu sais bien encore, mon bel ange. Voilà déjà bien assez de raisons que je te donne, mon ami, pour que tu juges qu'il n'y a pas de ma faute. Mais vous autres!... quelles sont celles que vous me donnerez pour me prouver que vous n'avez pas tort d'être restés si longtemps sans me donner

de vos nouvelles, hein, dites? Moi, c'est dit, je n'ai pu écrire, parce que je devais aller en personne voir mes amis, et de ce nombre mon bel ange est toujours à la tête, ainsi que son aimable et spirituelle compagne, surtout depuis que les deux ne font qu'un, car auparavant je disais bataille... Enfin, suffit; n'allons point à Paris. Pour en revenir à mes moutons, j'avais à t'écrire et à mander à ta femme que j'avais mille choses à lui dire, compliments... c'est bien leste... au fait, c'est de la part d'un hussard, mais ce hussard est mon fils, et il sait comment il faut parler aux dames, en conséquence, il me charge d'hommages respectueux pour M^{me} Belanger, témoignage d'amitié bien tendre au mari et puis un tantet de galanterie aux belles et gentilles dames avec lesquelles il a eu l'honneur et le plaisir de se trouver chez eux. Ainsi, tenez-vous cela pour dit, mes amis. Ensuite, j'ai à vous dire encore que mon hussard, mon cher Constant, m'ayant écrit derechef trois ou quatre lettres toujours chargées des choses les plus aimables pour M^{me} Belanger et le bon compagnon de sa vie, il entre dans les détails les plus précis sur l'affaire du 24 frimaire qui nous vaut la paix aujourd'hui, ce que j'espère, et dont

Branças s'est retiré chargé de gloire et sans blessures, quoiqu'il ait fait à lui seul plus de 400 prisonniers dont notre prince de Ligne est du nombre, qu'il ait eu tant de chevaux tués sous lui, en un mot qu'il ait fait le diable à quatre... Bref, le chef de brigade de son régiment n'a pas été si heureux, car il a été tué sur le champ de bataille, ce qui a nécessité Brancas de prendre le commandement, ainsi que cela se pratique. Il s'agissait, d'après cela, de mettre promptement les fers au feu et de solliciter cette place pour notre enfant, place qui lui revient de droit, sans compter qu'il l'a bien méritée par ses bons et loyaux services. En conséquence, Brancas pense tout de suite à écrire à sa mère en l'engageant de s'adresser à tous ses amis pour l'aider dans ses sollicitations, et à l'ami Belanger surtout, qui dit connaître quelques-uns des entours du premier consul ou du général en chef de l'armée, le général Moreau. Sur ce, dans le même moment je t'ai écrit et comptais te faire porter ma lettre par ma femme de chambre; point du tout, elle est tombée malade et puis est survenue l'affaire abominable de la rue Nicaise... J'avais écrit précédemment à mon ami Decombe, du minis-

tère de la guerre, au citoyen Pétier, mon ami aussi, conseiller d'État à la guerre, à un autre ami encore, le citoyen Daru, commissaire des guerres, secrétaire général du ministre de la guerre. Ces deux derniers sont à l'armée d'Italie, ainsi néant. Le premier ami, le citoyen Decombe, après avoir rempli sa tâche en ami, m'a conseillé d'écrire directement au ministre ¹, parce que, m'ayant nommée à lui, il paraissait se rappeler avec plaisir et mes talents et ma personne et l'amie de feu son père; j'ai écrit, j'ai eu une réponse honnête et conseil de m'adresser au premier consul que cela regardait seul. M. de Lauragais étant à Paris, je lui ai mandé tout cela, et il a fait avec grand intérêt, grande activité tout ce qu'il était en son pouvoir de faire. Il a trouvé en son chemin un homme qui nous sert mieux que tous; c'est le petit Morel, qui se trouve être l'ami intime du général Moreau et de sa femme, qu'il ne quitte pas, et c'est du général Moreau que dépend la place que demande Constant Brancas, chef d'escadron au 9^e régiment de hussards, armée du Rhin. Ainsi

1. Sophie écrivit au ministre le 14 nivôse an 11 (4 janvier 1801). Catalogue d'autographes du 6 juin 1849.

vois, mon ami, ainsi que ta femme, si vous pouvez nous servir l'un et l'autre en ceci : ta femme connaît peut-être aussi la femme du général Moreau. Tu connais Morel, ainsi voyez, je compte sur vous, mes amis : je vous le dis sans plus de façon, parce qu'en amitié c'est ainsi qu'on en use... La lettre où je vous mandais tout cela devrait vous être parvenue depuis plus de trois semaines ; un quiproquo a fait qu'elle n'a pas été remise. Ce que je vous mande ici serait de la moutarde après dîner, s'il n'était pas temps encore de solliciter le général Moreau ; mais j'apprends dans l'instant, par une lettre de M. de Lauraguais, que le premier consul a répondu au général Lacuée, du conseil d'État au département de la guerre, ami du premier consul et aussi d'Henriette, M^{me} St-Leu, cette fille de M^{me} James, que lui, premier consul, ne ferait aucune nomination, aucun remplacement que d'après le travail qu'en aurait fait le général Moreau. Ainsi, mon ami, te voilà au courant de cette affaire ; dis à ta femme que je lui rends tous mes droits maternels pour faire un colonel de ton jeune et pourtant bien ancien ami, puisque c'est le fils de ta Sophie.



SOPHIE ARNOULD.

191

« Adieu, je vous aime bien, encore mieux
que bien, mes amis, croyez-en le cœur de
votre

« SOPHIE ARNOULD.

« Embrasse bien tendrement ta femme pour
moi...

« P. S. Que fait le bon Moyreau ?
Comment se porte-il ? il y a un siècle que
je n'ai entendu parler de lui ; il n'a répondu
qu'à une lettre de moi et je lui ai écrit quatre
fois au moins depuis ce temps ; je ne sais si
c'est ma faute, si je mets mal l'adresse...
Celle qu'il a reçue, je l'avais envoyée par
quelqu'un ; la poste est bien peu exacte ici...
En serait-il de même à Paris ? ou notre
pauvre ami serait-il malade ? Donnez-moi
de ses nouvelles et des tiennes, le tout bien
vite.

« Je profite des douceurs de la saison pour
faire remuer mes terres et replanter le bois que
j'ai fait abattre pour manger, quoique ce soit un
mets bien dur ; eh bien ! tout cela est fricassé

et même digéré ; qu'y faire, il faut vivre primo¹. »

1. Le Paracllet-Sophie, dont il ne semble plus rester que des arbres superbes et une belle pièce d'eau, avait été acheté par Sophie Arnould en 1790. Voici sur l'achat les renseignements que veut bien me transmettre M. Hahn, greffier de la justice de paix à Luzarches. Le domaine de Roquemont, que les religieux du tiers ordre de Saint-François avaient reçu en donation le 12 mars 1652 de René Coiffer, fut possédé par eux jusqu'au fameux décret de l'Assemblée nationale du 31 mars 1790 qui déposséda l'ordre. Le 20 décembre de la même année, Roquemont était vendu par les administrateurs du district de Gonesse au citoyen Jacques Mughier, qui fit aussitôt déclaration de *command* au profit de Madeleine-Sophie Arnould, par acte privé devant M^e Boucher, notaire à Luzarches.

Le 21 mars 1793, Sophie Arnould passait un acte chez M^e Boucher, par lequel elle revendait une partie des terres, vignes et prés à elle adjudés, trois ans auparavant.

La propriété qui peut-être n'avait pas été payée par la chanteuse, et sur le fonds de laquelle Jacques Mughier avait conservé des droits, était définitivement acquise par lui le 13 germinal an III (3 avril 1795). Depuis, ce domaine était revendu en 1809, en 1819, en 1822, en 1826, en 1837, en 1867, année où il était acquis par M. Boucher, sénateur, le petit-fils du notaire en l'étude duquel avaient été passés les actes de 1790 et de 1793.

A la mort de Sophie Arnould, le 22 octobre 1802, les scellés étaient apposés, à la requête de son frère, sur les trois chambres restées sa propriété, ou du moins dont le mobilier lui appartenait. Le 23 octobre, opposition était faite par son fils Dioville-Brancas et son

XXXIX.

A BELANGER.

« Ce 1^{er} ventôse an 9 (20 février 1801.)

JE suis à Paris, mon bel ange, vous savez quelle perte j'ai faite et l'ami que j'ai à regretter¹!... mais vous êtes et serez toujours le plus avant dans mon cœur, en conséquence, j'ai besoin toujours de vous voir et de me savoir aimée de vous... Les temps ont été si mauvais, depuis quatre ou cinq jours que je suis à Paris, que je n'ai pu trouver les moyens de nous voir : j'ai été aussi consoler, ou pour mieux dire pleurer avec les amis qui me restent, celui que nous avons perdu. Enfin me voilà, mon bel pauvre ange, je veux vous voir tous deux, ta femme et

gendre Murville. Les prétentions de Brancas et de Murville, agissant au nom des enfants qu'il avait eus d'Alexandrine Arnould, étaient repoussées, et un arrêt du tribunal de première instance du 22 frimaire an XI (13 décembre 1802) rejetait leurs demandes, les déclarant en leur qualité d'enfants naturels inaptes à hériter.

1. Darcet, le chimiste, l'amy Darcet, comme l'appelle Sophie, mort le 12 février 1801.

toi; dis-moi le jour, et cela bientôt, car j'ai très-peu de temps à rester ici. Bonjour, mon toujours bien-aimé. Je te donne un baiser sage et doux; donnes-en un autre à ta manière à ta compagne, mais à l'intention de ta Sophie. »

XL.

A BELANGER.

« Paris, ce 26 germinal an 9 (16 avril 1801).

QUE le diable emporte les méchants qui viennent sans cesse troubler le repos, le bonheur des bonnes gens! C'est avec bien du chagrin, mes bons amis, que je viens d'apprendre que ces vilaines gens de votre terre d'Ormesson viennent vous tourmenter et intenter appel contre les jugements qui tous ont été en votre faveur... Dites-moi, informez-moi bien exactement où en est tout cela et si bientôt vous n'aurez pas bonne justice de ces perturbateurs. Tenez, je ne décolère pas contre tous les événements, contre les gueux dont ont est assailli, et qui viennent comme ça vous bouleverser la

tête... Et moi aussi je suis tracassée, non pour le bien qu'on veut me reprendre, car je n'ai rien... et que je puis défier sur cela les plus fameux filoux!... mais j'ai une charge bien pénible dans cette petite Murville... On veut me la rendre encore du dernier endroit où j'avais été trop heureuse de la placer; sais-tu si ta femme, mon aimable, ma spirituelle amie, a eu une réponse quelconque de son ami Vigier? En tout cas, je me recommande sur cela à son bon esprit comme à son bon cœur. J'en étais là de ma lettre, lorsque je reçois le billet de mes amis. Je suis bien charmée d'apprendre de leurs nouvelles; mais j'aurais désiré qu'en même temps ils m'eussent appris de celles de ce maudit procès. Quant à moi, je fais une consultation aujourd'hui sur ma santé et verrai à faire tout ce qui dépendra de moi pour ne me point brouiller avec elle... mais malgré mon courage, je sens qu'il se fait un combat douloureux entre mon moral et mon physique. J'y veux remédier puisqu'aujourd'hui la santé que je possède est le seul bien qui reste à la pauvre

« SOPHIE ARNOULD.

« P. S. Je ne vous promets pas d'aller le 5 de la décade prochaine comme vous m'y invitez, mais si je ne peux aller manger votre dîner, j'irai toujours vous manger de caresses avant de retourner dans ma chaumière manger mes choux. Embrassez-vous pour moi l'un et l'autre aussi tendrement que je vous aime. »

XLI.

A BELANGER.

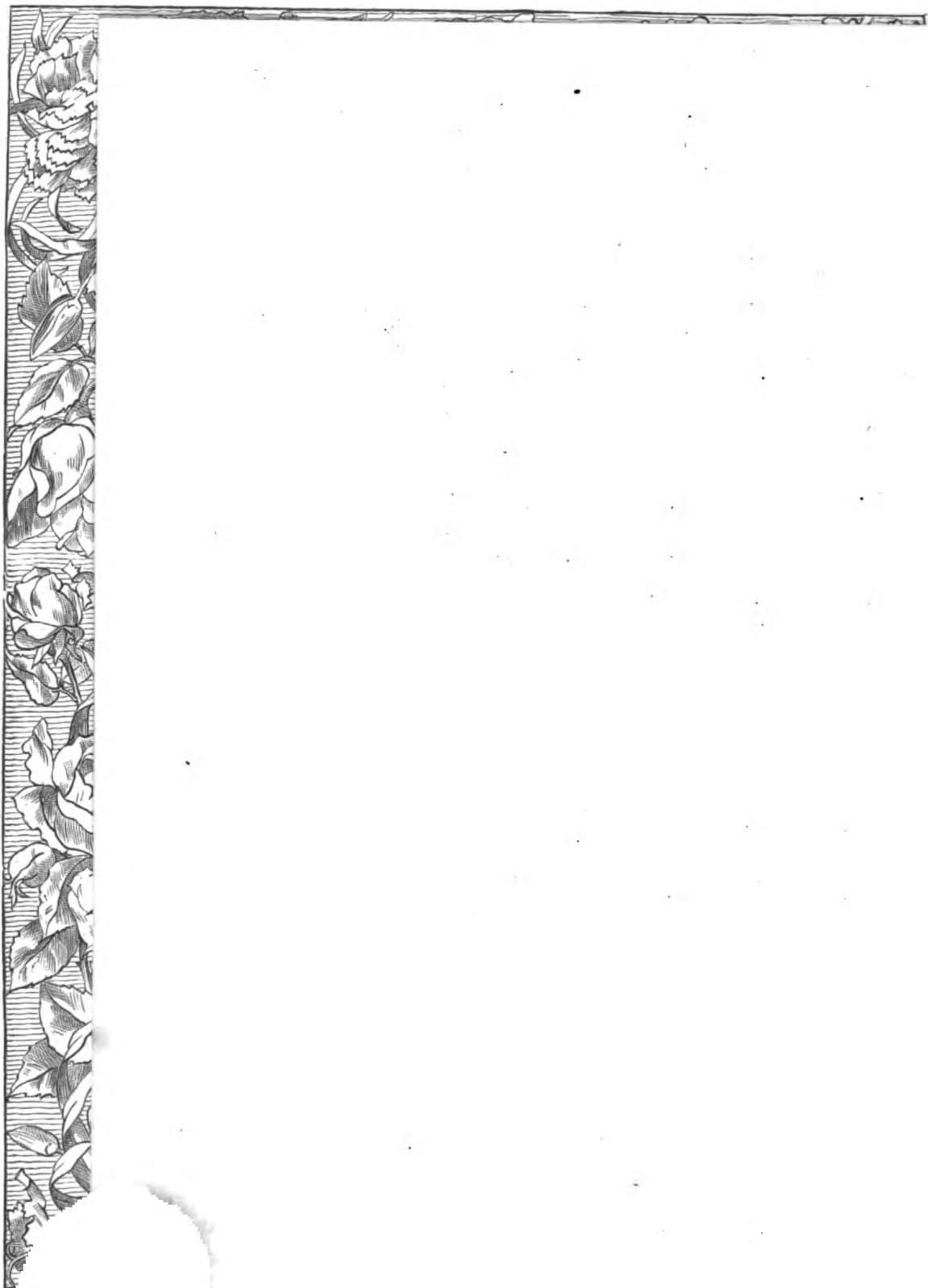
« Paris, ce 13 floréal an 9 (3 mai 1801).

QUE vous êtes donc bons, mes amis! que vous êtes bon, mon bel ange! quel bon cœur! que je me sais gré de la préférence que vous avez toujours eue dans le mien sur tout ce qui existe au monde. Si vous saviez combien je suis sensible à vos offres si obligantes. Oh! toi qui savais si bien lire dans mon cœur! toi qui savais si bien m'entendre, je laisse à ton cœur le soin de deviner le mien : il est toujours le même pour toi — de tout moi, tiens, mon ami, il n'y a que ma gaine de chan-

Louis le 13 - Florence Aug:

que vous êtes donc bonne
mes amis! que vous êtes belle
mon bel ange! quel bon cœur!
que je me sois grès de la
Préférence que vous avez
toujours eu dans le mien
sur tout le qui existe au monde
si vous saviez Combien je
suis sensible à vos offres si
obligeantes. oh! t'ay qui savait
si bien lire dans mon cœur,
t'ay! qui savait si bien
m'entendre, je laisse à ton
cœur le soin de deviner
le mien: il est toujours
de même pour t'ay
de ton très, très, mon ange
il n'y a que ma gêne de
charges - ma santé est
toujours bien Dolorée -





gée, ma santé est toujours bien dolorée. Les savants Esculapes, Peletan de l'Hôtel-Dieu et Boyer de la Charité ont fait leur visite et trouvent que j'ai à avoir courage et constance.

« Le docteur Michel doit suivre cette cure, et nous verrons! me voilà comme le Valcin des Fausses infidélités, j'attends; c'est bien cher pour une fille de cœur, quand la paix s'annonce si bien dans nos Pays-Bas, de voir l'ennemi venir s'établir dans les siens.

Çà ne devait pas finir comme ça.

« Eh! Sophie méritait un meilleur sort... Encore la pauvre bête... mais bernique... eh bien, quand je m'en désolerais! à quoi cela m'avancera-t-il? ma foi, je prends mon parti en brave, au bout du fossé la culbute. Quoi qu'il en soit, je vais me soigner et guérir si c'est le bon plaisir de ces messieurs.

« J'accepte ce que vous me proposez, mes amis, et au besoin je vous le demanderai, puis-que vous en ordonnez ainsi. Portez-vous bien, aimez-moi toujours, c'est le spécifique le plus souverain que je connaisse à mes maux; quel bonheur plus grand d'être aimé de ce qu'on

*aime, moi je vous aime et scelle cet aveu d'un
baiser bien tendre*

« SOPHIE ARNOULD.

« P. S. Je n'ai pas vu encore le beau, le bon
Vigier, il m'a promis de venir me voir, et j'y
compte. Comme je garde la chambre, je compte
bien vous voir, mes amis, le matin ou le soir,
quand vous en aurez le temps, car je sais com-
bien vos occupations sont grandes et qu'au
temps où on ne devrait avoir à penser qu'à son
repos, il faut travailler pour vivre : Ah! c'est
ben gentil ça!... moi, je vais travailler à rac-
commoder mon cuvier, puisque les dieux en
ordonnent ainsi : cela ne me servira pas à
grand'chose... mais enfin, on ne sait ce qui
peut arriver. La fin de ce siècle a été si féconde
en miracles que le commencement d'un autre
peut avoir aussi ses prodiges. Allons, bonjour,
bonjour, mon pauvre ***, je t'aimerai jusqu'à la
mort et je veux vivre encore bien longtemps¹... »

1. Collection de lettres autographes de Goncourt.

XLII.

A BELANGER.

« Paris, ce 29 floréal an 9 (19 mai 1801).

BONJOUR, mes bons, mes sensibles, mes généreux amis. L'intérêt que vous avez pris à moi, les soins si tendres que vous m'avez prodigués m'ont rendue à la vie, et c'est pour vous annoncer le miracle qui s'est opéré sur ma santé depuis quatre jours que je vous trace ces lignes. D'après la visite dernière du citoyen Boyer, chirurgien tant habile, le squire est tellement dégagé de cette humeur dont il était enveloppé, qui en augmentait la masse, les douleurs et le danger que de concert avec le docteur Michel, mon médecin, ces fameux Esculapes chantent presque victoire, et moi, qui me sens débarrassée de ces douleurs exécrables et continuelles que j'ai éprouvées pendant dix-sept jours, sans avoir une minute de repos, vous entendez bien, mes amis, que, douée encore de la voix et du talent que vous m'avez connus, je mêle à ces chants de victoire

mes accents les plus doux. Je leur dois ce repos, cette cessation de tourments, et pourtant j'aime à croire, mes amis, que le bonheur que m'a procuré vos soins, vos tendres sollicitudes en a fait plus que tous les docteurs, les topiques, les bains, les lotions, etc., etc., etc., enfin tous les remèdes possibles. Jugez, d'après cela, de la tendresse, de l'amitié, de la reconnaissance de votre toute aimante

« SOPHIE ARNOULD.

« P. S. Je ne vous en écris pas plus long, parce que l'attitude que je suis obligée de prendre pour éviter les douleurs n'est pas très-commode. N'importe, couchée ou debout, je ne veux pas clore ma lettre sans vous embrasser tous deux aussi tendrement que je vous aime.

« Un petit souvenir d'amitié pour Sophie à cette bonne amie, M^{me} Juot.

« Je n'ai point vu cet aimable, ce bon, cet excellent M. Vigier, comme vous me l'aviez promis. Dites-lui de ne pas oublier ce dépôt précieux qu'il a commis à ma garde, en attendant mieux. C'est cette Clémentine, fille de Murville, dont je veux parler. Je voudrais bien

SOPHIE ARNOULD.

201

*qu'elle fût déjà rendue à l'auteur de ses jours...
Amen. »*

XLIII.

A BELANGER.

« Paris, ce 11 prairial an 9 (31 mai 1801).

BONJOUR, mes bons amis. J'ai toujours des douleurs cruelles ; mais les remèdes me font des miracles!... Ainsi, il n'y a que courage à avoir, disent mes Esculapes. Ce qui m'en donne plus que tout au monde, c'est de me savoir aimée de vous, et que la vie que je cherche à conserver vous intéresse!... Aimez-moi toujours et ne me plaignez plus tant, car je suis heureuse en ce moment : je viens de recevoir une lettre de mon hussard, de mon Constant, de ce fils tant chéri par moi et qui mérite si bien toutes mes tendresses. Et comme s'il eût deviné toutes vos bontés pour moi, quels amis j'ai entre le mari et la femme, il me dit des choses si particulières pour vous, il me charge de le rappeler à votre souvenir d'une manière si

26

distinguée, avec des expressions si amicales, si tendres que je ne peux les exprimer. Tenez-vous donc pour dit, mes amis, que jamais il n'y a eu de sentiments plus tendres pour vous que ceux du fils et de la mère.

« SOPHIE ARNOULD.

« P. S. Si les douleurs ne me faisaient pas quitter la plume aussi souvent, j'en aurais bien plus long à vous dire, mais ces dames sont impérieuses et il faut leur obéir. Cependant, je ne puis passer sous silence les hommages et les témoignages de respect et d'attachement qu'il a voués à M^{me} de Breteuil. »

XLIV.

A BELANGER.

« Paris, 29 messidor an 9 (18 juillet 1801).

BONJOUR, mon bel ange, bonjour à vous, sa bonne compagne... Tiens, mon ami, voilà tes bouteilles vides, et pour la seconde fois... Tu vois que je donne un peu

dans la boisson. C'est un plaisir honnête, disions-nous autrefois! Mais que veux-tu? puisqu'il m'est interdit de m'amuser depuis les pieds jusqu'à la tête. Ah! qu'est-ce que c'est que de nous? Pauvre moi!... Ils sont passés, ces jours de fête. J'en suis fâchée, en vérité, car tout ça était bien gentil. Allons! allons! avec du bon esprit et du courage, d'autres bonheurs les remplaceront : de la gaieté, de la santé... Je ne possède pas encore cette dernière, mais ça viendra; j'y fais mon possible, et je crois que j'y parviendrai, car, quoique j'aie toujours de fortes douleurs, mon mal diminue sensiblement. Ce brave Esculape Boyer, qui visite cela du doigt et de l'œil, est assez content, ainsi que le docteur Michel. Quand je dis à ce dernier que j'ai pourtant encore des douleurs assez cuisantes, il dit qu'il faut que cela soit comme ça. Bene sit donc...

« Quel temps il fait, mon ami! il me fâche pour les malades et pour les maisons de campagne, car on ne peut guérir les uns ni visiter les autres.

« A propos de maison de campagne, si ma belle amie avait besoin d'un meuble de Perse pour Santeny? Tu sais que j'en ai un assez

beau, qui est bien à ses ordres : il est composé d'un canapé et de huit grands fauteuils. Je crois qu'il lui conviendrait. Pour moi, je n'y tiens pas du tout ; je n'en ai pas besoin. Il est à Paris, où ce n'est pas la place d'un meuble de Perse, quoi qu'il faut pas tant s'gouailler d'la Perse. Ma belle me donnerait, pour le remplacer, quelques vieux fauteuils à elle, quelques chaises,... presque rien, car pour ce que je fais de tout cela à présent, ça ne vaut pas la peine d'en parler,... et puis elle me ferait tant de plaisir si elle l'acceptait... Tiens, mon bel ange, je dirai foïn de toi, si tu ne parviens pas à le lui faire accepter : c'est une guenille, il n'y a que la singularité de la toile qui vaille. Tu sais, c'est de cette Perse, de ces Mamamouchis qui étaient à Paris il y a douze ans. Je ne sais plus leurs noms. Tiens, mon bel ange, tu devrais, sans tant de façons, faire prendre le meuble ici, tout de suite, et puis le faire transporter à Santeny. Là, ma belle, bonne, tendre, spirituelle amie le trouverait, et cela serait charmant ! Fais cela, mon bel ange, et tu m'auras encore fait bien du plaisir en ta vie... Tu vois comme j'en agis avec vous autres et comme j'ai recours à vous au besoin. Faites de même ; j'y

SOPHIE ARNOULD.

205

compte. Tiens mon ami, cela me fera grand plaisir. D'ailleurs, entre amis, il n'y a pas à se gêner. Je vous ai montré l'exemple... Bonjour, mes bons amis; embrassez-vous bien tous deux pour votre bien aimante

« SOPHIE ARNOULD.

« P. S. Je n'ai encore pas vu ce bon Vigier, et j'ai toujours cette Clémentine...

« J'ai reçu hier des nouvelles de mon Constant, qui vous fait mille millions d'amitiés. Il se rappelle toujours avec bien du plaisir de l'aimable M^{me} de Breteuil. »

XLV.

A BELANGER.

« Paris, ce 14 thermidor an 9 (2 août 1801).

BONJOUR, mon bel et bon ange, bonjour, comment vous va tous deux, ta femme et toi? Je ne vous demande pas êtes-vous heureux? car qui l'est, ou qui peut

l'être par le temps qui court? hormis les fripons, les gueusards, les insoucians! Je me borne donc à te demander des nouvelles de vos santés, auxquelles je prends plus d'intérêt qu'à ma vie... A propos de santé, vous me gronderiez bien fort, je pense, si je ne vous donnais pas des nouvelles de la mienne. Eh bien! elle continue à mieux aller: la tumeur diminue sensiblement, quoi qu'il s'en faut encore qu'elle soit à sa fin; elle était si considérable aussi, que je regarde comme un miracle l'opération avantageuse qu'ont produite les remèdes. Je suis présentement à mes 72 grains (ou 2 gros) de cet extrait de ciguë: les lotions, fumigations, injections, trois et quatre fois par jour, selon que les douleurs me commandent!... Mais c'est un rude métier dont je voudrais bien être quitte; ajoutez à cela les médecines de traverse qu'il faut prendre pour servir de balais aux ordures que l'on veut chasser du corps, etc., etc., etc. Ah! mon Dieu! ce que c'est que de nous, mon ami, je t'assure que je me serais bientôt dispensée de ces soins pénibles, si je n'étais pas attachée à la vie par les sentiments de la tendresse maternelle pour mon Constant, et par la plus tendre amitié à deux ou trois amis dont tu seras tou-

jours des premiers nommés par mon cœur. Je ne sais, mon ami, si tes gens t'ont dit que je t'avais renvoyé, il y a à peu près huit jours, quinze bouteilles (vides, s'entend) que tu m'avais envoyées pleines, ce qui veut dire que je n'en ai plus d'autres : cependant je m'en passe fort bien ; en vérité il m'en faut si peu que je ne veux pas te gêner ni être importune sur cet article, d'autant qu'aussitôt que j'aurai reçu quelq'argent de ce ministère de l'intérieur (où ils ne me payent toujours pas ; ils me font tirer la lanière comme si je leur demandais l'aumône) ; je ferai l'acquisition d'une feuille de vin de Mâcon, que j'aime assez, et qui suffira pour ma fourniture de l'année, puisque j'ai été si maltraitée dans ma fortune qu'il ne me reste pas de quoi traiter un chat....

« J'attends mon fils Constant ; une lettre que j'ai reçue du citoyen Noël, préfet à Colmar, où le régiment de Brancas est en cantonnement, me l'annonce. Je ne sais si les bruits qui courent de cette descente en Angleterre et les préparatifs qui se font avec vigueur ne changeront pas ce projet ; car notre hussard est toujours très-empressé de se battre pour sa patrie et d'aller où il espère de la gloire ; en tout cas, s'il vient

à Paris, vous serez bien sûrs que son premier soin sera d'aller vous renouveler, mon cher Belanger, les sentiments d'amitié, d'attachement qui règnent pour vous dans son cœur depuis sa plus tendre enfance.

« Je ne puis plus vous parler de la sœur de Constant¹, mon cher ami, puisqu'elle n'est plus, mais je vous parlerai de la fille de cette chère défunte. J'ai vu M. Vigier, qui m'a dit et assuré que bientôt il me débarrasserait de cet embarrassant personnage... il a reçu la procuration qu'il attendait et il allait accélérer son départ, ce que je désire bien vivement et depuis longtemps; je compte les moments où m'arrivera cette bonne aventure.

« M. Vigier m'a fait pressentir qu'il n'avait pas d'argent pour me donner en ce moment, à quoi j'ai répondu avec empressement : Eh! qu'à cela ne tienne pourvu que vous en ayez pour la faire partir tout de suite. Tu m'obligeras, mon ami, de presser ce bien aimable homme d'accélérer ce départ. Comme cette petite fille est à Luzarches, il serait nécessaire de savoir au juste le temps de ce départ pour la faire

1. Sa fille Alexandrine.

SOPHIE ARNOULD.

209

trouver à point nommé à la voiture qui doit la ramener à son père ; c'est à quoi je te prie de veiller. Je te prie aussi d'envoyer le plus tôt possible prendre le meuble de Perse qui est chez moi et destiné par moi pour ce cher Santeny, et cela de convention faite aussi avec ta chère femme ; je te presse sur cela, parce que j'ai fait revenir quelques meubles de ma chaumière et un lit que je place dans mon salon ici pour mon pauvre hussard, s'il vient à Paris, afin de l'avoir le plus près de moi que je pourrai. Si tu as quelques vieilles chaises de trop, tu me les enverras, ou fauteuils, le tout pour la commodité, ayant renoncé depuis longtemps à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Allons, voilà une bien longue lettre, mais c'est toujours comme cela quand on écrit à quelqu'un qu'on aime, on n'en finit pas et on a toujours cent mille riens à se dire. Adieu, je t'embrasse, j'embrasse ta femme et je t'aime.

« SOPHIE ARNOULD.

« *Bien des amitiés à ta belle voisine.* »

27

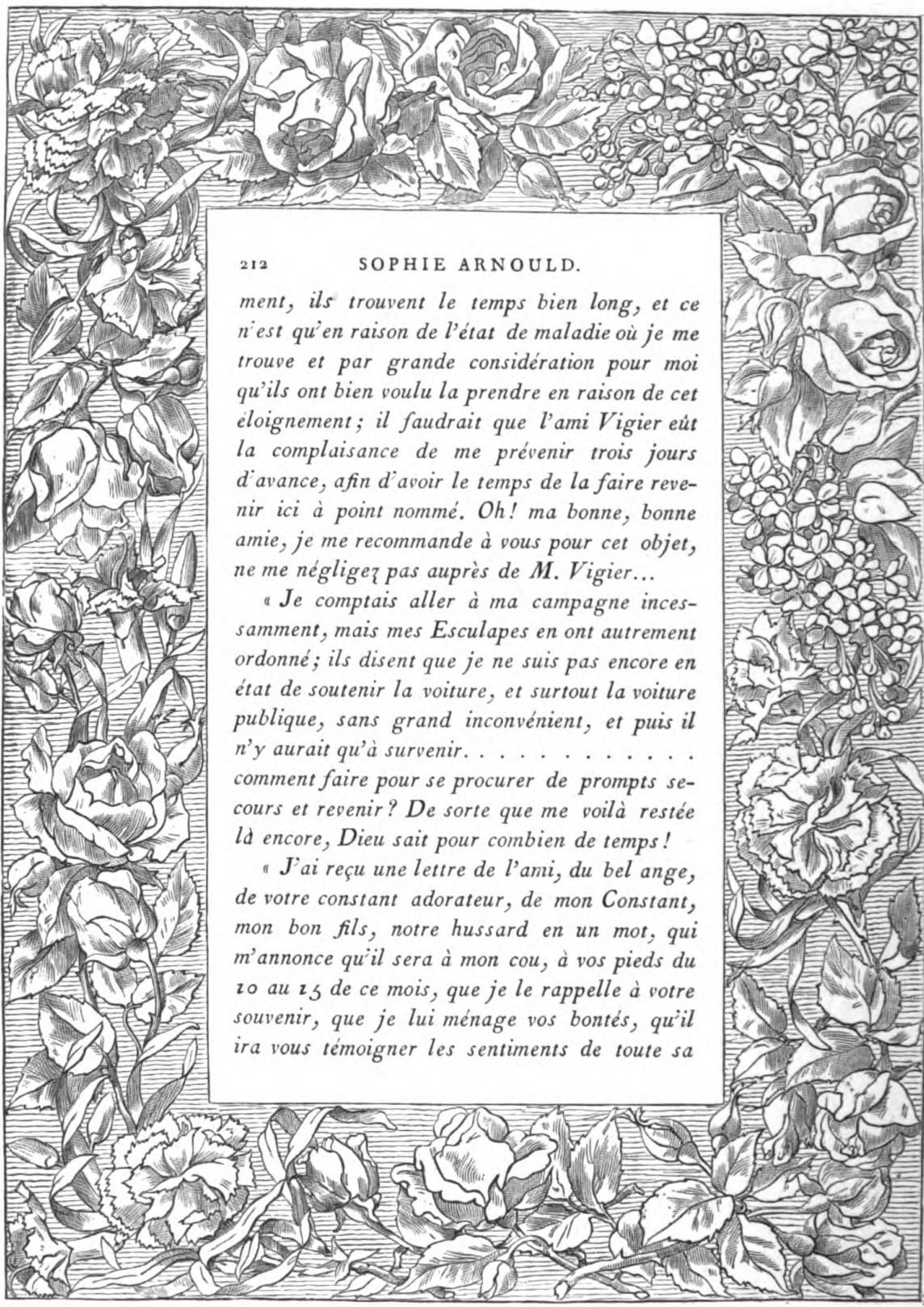
XLVI.

A MADAME BELANGER.

« Paris, ce premier fructidor an 9 (19 août 1801). »

L apparaît à mon cœur, bonne et spirituelle amie, qu'il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir, et c'est un besoin pour lui et pour moi dont nous n'éprouvons pas facilement la privation; ainsi arrangez-vous en conséquence pour nous rendre heureux le plus tôt possible. Si j'étais jouissante et agissante des membres qui me portent et avec lesquels on chemine, j'aurais déjà été vous trouver partout où vous pourriez être, mais, malgré le miracle qui s'opère sur le mal dont j'ai été accablée, je ne suis pas encore au terme de guérison, et il me faut rester là sur mon cul comme un vieux singe, ou m'attendre, si je veux faire mieux, de cheminer avec l'élégance et la vitesse d'une tortue; c'est-à-dire de faire bravement quatorze lieues en quinze jours, de sorte que je suis condamnée à rester chez moi ou dans

les environs, tout au plus à deux ou trois rues de là, ou aux Tuileries, où je me campe sur une chaise, en arrivant, pour prendre l'air, y regarder les passants et m'ennuyer de mon oisiveté; c'est une vilaine vie que cela, mon amie, en la comparant ou même sans la comparer à notre vie passée... Qu'y faire? souffrir et puis mourir!... la belle chute!... A la vérité, ma tendre amie, avec des amis comme vous et ce bon compagnon de votre vie, il est possible de prendre son mal en patience. Vous êtes si bons? aussi ne me ferai-je pas faute de votre obligeance! Par exemple, j'en vais user encore pour vous prier d'engager cet autre bon, ce M. Vigier, d'accélérer le départ de cette Clémentine dont la charge devient de plus en plus pénible pour moi, qui, comme vous savez, n'ai pas besoin d'avoir des subrecots, et ajouter à ma dépense; engagez donc ce brave homme, non pas à me donner de l'argent, mais à la faire partir pour m'en épargner, ainsi que beaucoup d'embaras, etc., etc., etc. Comme cette Clémentine n'est pas à Paris, que je l'ai à ma campagne, auprès d'amis auxquels elle cause de l'embaras, quoique je paye sa dépense, et que ne les ayant priés de s'en charger que momentanément



ment, ils trouvent le temps bien long, et ce n'est qu'en raison de l'état de maladie où je me trouve et par grande considération pour moi qu'ils ont bien voulu la prendre en raison de cet éloignement; il faudrait que l'ami Vigier eût la complaisance de me prévenir trois jours d'avance, afin d'avoir le temps de la faire revenir ici à point nommé. Oh! ma bonne, bonne amie, je me recommande à vous pour cet objet, ne me négligez pas auprès de M. Vigier...

« Je comptais aller à ma campagne incessamment, mais mes Esculapes en ont autrement ordonné; ils disent que je ne suis pas encore en état de soutenir la voiture, et surtout la voiture publique, sans grand inconvénient, et puis il n'y aurait qu'à survenir. comment faire pour se procurer de prompts secours et revenir? De sorte que me voilà restée là encore, Dieu sait pour combien de temps!

« J'ai reçu une lettre de l'ami, du bel ange, de votre constant adorateur, de mon Constant, mon bon fils, notre hussard en un mot, qui m'annonce qu'il sera à mon cou, à vos pieds du 10 au 15 de ce mois, que je le rappelle à votre souvenir, que je lui ménage vos bontés, qu'il ira vous témoigner les sentiments de toute sa

reconnaissance pour tous vos bons soins envers moi, etc., etc., etc. Attendez-vous donc à le voir, ma chère amie, et à recevoir des remerciements sans nombre.

« Je vous ai déjà fait dire de faire enlever votre meuble de Perse qui est chez moi et qui va me gêner si vous le laissez plus longtemps, parce que je vais être obligée de mettre un lit pour coucher l'enfant dans la pièce où il est, sans quoi je n'aurais pas où le coucher, et il n'est pas assez petit pour me permettre de le mettre dans mon lit, non pas qu'il en adviendrait ni pis ni mieux, mais le monde, chère Agnès, est une étrange chose !

« Adieu, bonne amie, ne soyez donc pas si longtemps sans venir ou me donner de vos nouvelles. Surtoat, voyez l'ami Vigier... je suis pressée de jouir... ce n'est pas d'argent, il m'en donnera quand il pourra.

« Adieu, je vous embrasse comme je vous aime, et Dieu sait que je vous aime plus tendrement qu'on n'a jamais aimé

« SOPHIE ARNOULD. »

XLVII.

A MADAME BELANGER.

« Paris, 8 fructidor an 9 (26 août 1801).

MAIS que devenez-vous donc, bons amis, que je n'entends plus parler de vous ? Si j'avais des jambes, au moins, ou les moyens d'y obvier, moi, je courrais après vous. Venez donc me voir, vous, mon aimable amie. J'ai tout plein, tout plein de choses à vous dire. D'abord attendez-vous à ne pas me retrouver où vous m'avez laissée, c'est-à-dire dans ce grand appartement du premier, maison d'Angivilliers. Je suis à l'étage au-dessous, c'est-à-dire à l'entre-sol, n° 11, toujours par le même escalier. Je vous dirai le pourquoi de tout cela et les motifs, etc., etc. Le local est plus petit, moins dispendieux à habiter, partant plus convenable à ma détresse actuelle. Voilà une de mes raisons ; l'autre, ou les autres, tiennent au plaisir d'obliger une femme aimable et faite pour illustrer son nom par ses talents, c'est

M^{me} Benoist. Elle est jeune, aimable, spirituelle; elle est mère de famille et femme de talent. Je vous dirai le reste verbalement, etc.

« *Cet appartement, que j'occupe présentement, étant beaucoup plus petit que le précédent, il faut que vous me fassiez le plaisir de me débarrasser de ce meuble de Perse, que nous étions convenus déjà de faire porter à votre campagne, et ni vous ni moi n'aurons à nous occuper à le remplacer, parce qu'une demi-douzaine de chaises de paille en feront l'affaire aujourd'hui... Ce qui m'embarrasse bien davantage, c'est cette Clémentine, que l'ami Vigier ne s'empresse guère de me débarrasser. Je vous prie, mes bons amis, d'engager, de presser le vôtre de me tenir sa promesse le plus tôt possible. Si M. Vigier n'a point d'argent à me donner, il ne m'en donnera pas; mais qu'il ait la bonté, au moins, de m'épargner celui que je dépense journellement pour cette petite fille, qui ne laisse pas d'augmenter mes charges dans la position si gênée où je suis. C'est une pension qu'il faut avoir de quoi payer tous les mois; c'est l'entretien, qui ne laisse pas que d'être considérable en raison de son peu de soin, de propreté, d'arrangement, etc., etc., etc. Voyez*

donc, mes bons amis, à avoir un peu de pitié pour votre pauvre

« SOPHIE ARNOULD.

« *Un mot de réponse, ne fût-ce que pour me dire où vous êtes, ce que vous faites et comment vont vos santés.*

« *P. S. Mille amitiés de ma part à votre aimable voisine, M^{me} de Breteuil.*

« *J'attends son constant adorateur, notre brave hussard. Il se fait une grande fête d'aller vous baiser les mains aussitôt qu'il sera dans la bonne ville de Paris. Ville n'est plus le mot, c'est Commune. Eh bien! va pour commune. Mais il ira chez vous, qui êtes des amis qui ne sont pas des communs. »*

XLVIII.

A MADAME BELANGER.

« Paris, ce 15 brumaire an 10 (6 novembre 1801).

BONJOUR, *ma sensible et spirituelle amie; comment vous va? Comment se porte ce bon compagnon de votre vie, mon éternel ami, celui que je n'oublierai que lorsque je disparaîtrai de ce monde pour aller dans celui où l'on dit que l'on est insensible. Vous ne savez peut-être pas, mes amis, que depuis quinze jours environ me voilà encore, comme Job, sur mon fumier, et à souffrir comme une malheureuse, quoique mes Esculapes soient enchantés des miracles qu'ils ont opérés sur mes maux. Moi, je trouve que ces messieurs sont faciles à enchanter. Vous voyez, mes amis, ils chantent leur victoire, tandis que je crie mes maux. Ainsi va la vie du monde. C'est comme la paix générale : j'y prends grande part assurément, mais elle ne m'empêche pas de crier misère, car je ne puis arracher le sou d'aucun côté, ni le ministre Chaptal, ni l'administrateur Cel-*

lerier, il n'est pas possible d'en rien tirer. Je veux bien croire que, dans ce moment, ils n'ont pas d'argent à remuer à la pelle; mais je crois que leur cœur, leur âme, leurs bons sentiments sont encore plus secs que leurs coffres-forts. Ah! mon Dieu! que l'espèce humaine est une vilaine engeance! que tous ces mirmidons-là sont de drôles de polichinelles quand ils sont sur des tréteaux qui les élèvent un peu plus haut que les autres!... Je parie que ces sots là se croient des personnages à jouer un rôle, quand ils ne jouent que la farce, et quelle farce encore!... Heureusement pour nous qu'ils n'y restent guère, car on dit que le Ch..... branle au manche. C'est comme à cet Institut. Voilà comme on y sert bien les gens à talent, et encore, dans la nouvelle organisation que l'on fait dans l'administration des bâtiments, comme ils pensent bien à toi! Raymond garde le Louvre; on a nommé Brongniart je ne sais plus où, et ce n'est même qu'à son refus, que Gondouin a été nommé pour le collège des Quatre-Nations. Il y a la Sorbonne aussi qui y est jointe. J'espère que l'hôtel d'Angivilliers ne sera plus regardé comme faisant partie du Louvre autrement que pour y loger les artistes,

SOPHIE ARNOULD.

219

car je craindrais qu'on ne me renvoie par delà les ponts. Enfin moi je suis donc toujours à la chambre et au lit. Ainsi, mes amis, quand votre temps vous le permettra, venez donc voir votre pauvre souffrante amie

« SOPHIE ARNOULD.

« P. S. Que fait l'ami Vigier? Je n'ai pas entendu parler de lui depuis le départ de la belle Clémentine, et pourtant il m'avait promis de venir me voir, et je désire bien qu'il me tienne parole, puisque je ne puis l'aller trouver faute de jambes et de santé.

« Ah! combien il va avoir d'amis qui réclameront sa bienveillance pour le 28 brumaire. Que je le plains, ainsi que M^{me} Félix, au souvenir desquels je vous prie de me rappeler.

XLIX.

L

à misère, et la misère dans les besoins de la maladie, c'était la fin douloureuse de cette triomphante existence qui en était réduite à ne pouvoir plus s'acheter

les remèdes nécessaires, ainsi que le témoigne cette navrante lettre de Belanger, à la date du 11 messidor de l'an x (30 juin 1802) :

« Citoyen ministre, je vous fais cette lettre à vous seul. C'est auprès du lit de la célèbre Arnould expirante (elle ne mourait que quatre mois après). Cette femme meurt privée des secours que son état de détresse ne lui permet pas de se procurer. Vous lui aviez accordé une représentation à son bénéfice au théâtre des Arts; des gens obligeants lui en avoient offert 1,200 francs. Vous aviez ensuite désiré que cette permission fût retirée et échangée contre une offre de lui faire donner 6,000 fr. Elle en a reçu 4,000. Les 2,000 qui lui sont encore dus lui seroient du plus grand secours; mais à qui s'adresser pour dégager votre parole? L'agent comptable du théâtre des Arts prétend qu'il lui faut de vous un ordre particulier, qu'il ne peut rien délivrer sans cet ordre. Et cette malheureuse femme de laquelle Gluck disait : « Sans le charme des accents et de la déclamation de M^{lle} Arnould, jamais mon *Iphigénie* ne serait entrée en France; » cette infortunée se trouve aujourd'hui privée



SOPHIE ARNOULD.

211

même des moyens de prolonger sa vie, faute de secours. Que diroient les Moncrif, les Rousseau, les d'Alembert, les Diderot, les Helvétius, le baron d'Holbach, tous ces hommes célèbres qui avaient tant recherché sa société intime (et desquels on retrouvera la correspondance)? Que dirait Voltaire lui-même, qui, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, se fit porter chez elle et traça ces vers sur son buste :

Ses grâces, ses talents ont illustré son nom ;
Elle a su tout charmer, jusqu'à la jalousie.
Alcibiade en elle eut cru voir Aspasia,
Maurice, Lecouvreur, et Gourville, Ninon.

Cette femme si abandonnée a vécu pour la gloire du théâtre, elle a vécu au milieu des savants, elle a vécu pour faire du bien aux infortunés, elle a vécu en laissant des modèles et des élèves à la scène, qu'elle a embellie et même créée; les savants ont immortalisé ses talents et son esprit, et pourtant cette femme meurt faute de pouvoir se procurer des remèdes contre les maux cruels qu'elle souffre ! »

1. Lettre autographe signée possédée par M. Adolph:

L.

LA mort venait.
 « *Souffrir, mourir.* » c'est une triste phrase des dernières lettres de Sophie.

Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois promettait le pardon à la Madeleine.

Sophie Arnould mourait le 30 vendémiaire an XI (22 octobre 1802) ¹.

Lance, qui l'a donnée dans son *Dictionnaire des architectes français*. Paris, 1872.

1. Le 11 nivôse de l'an XI de la république, au nom de Jules Marie, homme de loy habile à se dire et à se porter héritier et ce sans attribution de qualité de D^e Madeleine-Sophie Arnould, sa sœur, sommation était faite au citoyen Camille-Auguste Brancas de Lauraguais, officier, et à Antoine-Constant Brancas de Lauraguais, chef d'escadron, tous deux demeurant rue Saint-Dominique, au Gros-Caillou,

A comparoir lundy prochain, 13 du présent mois, et jours suivants, rue de l'Oratoire, hôtel d'Angevillers, où demeurait la feue d^{lle} Arnould, à l'effet d'être présents à la vente, adjudication et délivrance au plus offrant et dernier enchérisseur en la manière ordinaire et accoutumée des meubles et effets compris dans l'inventaire...

SOPHIE ARNOULD.

223

Elle fut enterrée sans bruit, presque sans amis, cette Sophie qui jadis...

FIN.



L.

LA mort venait.
 « *Souffrir, mourir.* » c'est une triste phrase des dernières lettres de Sophie.

Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois promettait le pardon à la Madeleine.

Sophie Arnould mourait le 30 vendémiaire an XI (22 octobre 1802) ¹.

Lance, qui l'a donnée dans son *Dictionnaire des architectes français*. Paris, 1872.

1. Le 11 nivôse de l'an XI de la république, au nom de Jules Marie, homme de loy habile à se dire et à se porter héritier et ce sans attribution de qualité de D^e Madeleine-Sophie Arnould, sa sœur, sommation était faite au citoyen Camille-Auguste Brancas de Lauraguais, officier, et à Antoine-Constant Brancas de Lauraguais, chef d'escadron, tous deux demeurant rue Saint-Dominique, au Gros-Caillou,

A comparoir lundy prochain, 13 du présent mois, et jours suivants, rue de l'Oratoire, hôtel d'Angevillers, où demeurait la feuë d^{lle} Arnould, à l'effet d'être présents à la vente, adjudication et délivrance au plus offrant et dernier enchérisseur en la manière ordinaire et accoutumée des meubles et effets compris dans l'inventaire...

SOPHIE ARNOULD.

223

Elle fut enterrée sans bruit, presque sans
amis, cette Sophie qui jadis...

FIN.



L.

LA mort venait.
« *Souffrir, mourir.* » c'est une triste phrase des dernières lettres de Sophie.

Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois promettait le pardon à la Madeleine.

Sophie Arnould mourait le 30 vendémiaire an XI (22 octobre 1802) ¹.

Lance, qui l'a donnée dans son *Dictionnaire des architectes français*. Paris, 1872.

1. Le 11 nivôse de l'an XI de la république, au nom de Jules Marie, homme de loy habile à se dire et à se porter héritier et ce sans attribution de qualité de D^e Madeleine-Sophie Arnould, sa sœur, sommation était faite au citoyen Camille-Auguste Brancas de Lauraguais, officier, et à Antoine-Constant Brancas de Lauraguais, chef d'escadron, tous deux demeurant rue Saint-Dominique, au Gros-Caillou,

A comparoir lundy prochain, 13 du présent mois, et jours suivants, rue de l'Oratoire, hôtel d'Angevillers, où demeurait la feue d^{lle} Arnould, à l'effet d'être présents à la vente, adjudication et délivrance au plus offrant et dernier enchérisseur en la manière ordinaire et accoutumée des meubles et effets compris dans l'inventaire...

SOPHIE ARNOULD.

223

Elle fut enterrée sans bruit, presque sans amis, cette Sophie qui jadis...

FIN.



L.

LA mort venait.
« *Souffrir, mourir.* » c'est une triste phrase des dernières lettres de Sophie.

Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois promettait le pardon à la Madeleine.

Sophie Arnould mourait le 30 vendémiaire an XI (22 octobre 1802) ¹.

Lance, qui l'a donnée dans son *Dictionnaire des architectes français*. Paris, 1872.

1. Le 11 nivôse de l'an XI de la république, au nom de Jules Marie, homme de loy habile à se dire et à se porter héritier et ce sans attribution de qualité de D^e Madeleine-Sophie Arnould, sa sœur, sommation était faite au citoyen Camille-Auguste Brancas de Lauraguais, officier, et à Antoine-Constant Brancas de Lauraguais, chef d'escadron, tous deux demeurant rue Saint-Dominique, au Gros-Caillou,

A comparoir lundy prochain, 13 du présent mois, et jours suivants, rue de l'Oratoire, hôtel d'Angevillers, où demeurait la feue d^{lle} Arnould, à l'effet d'être présents à la vente, adjudication et délivrance au plus offrant et dernier enchérisseur en la manière ordinaire et accoutumée des meubles et effets compris dans l'inventaire...

SOPHIE ARNOULD.

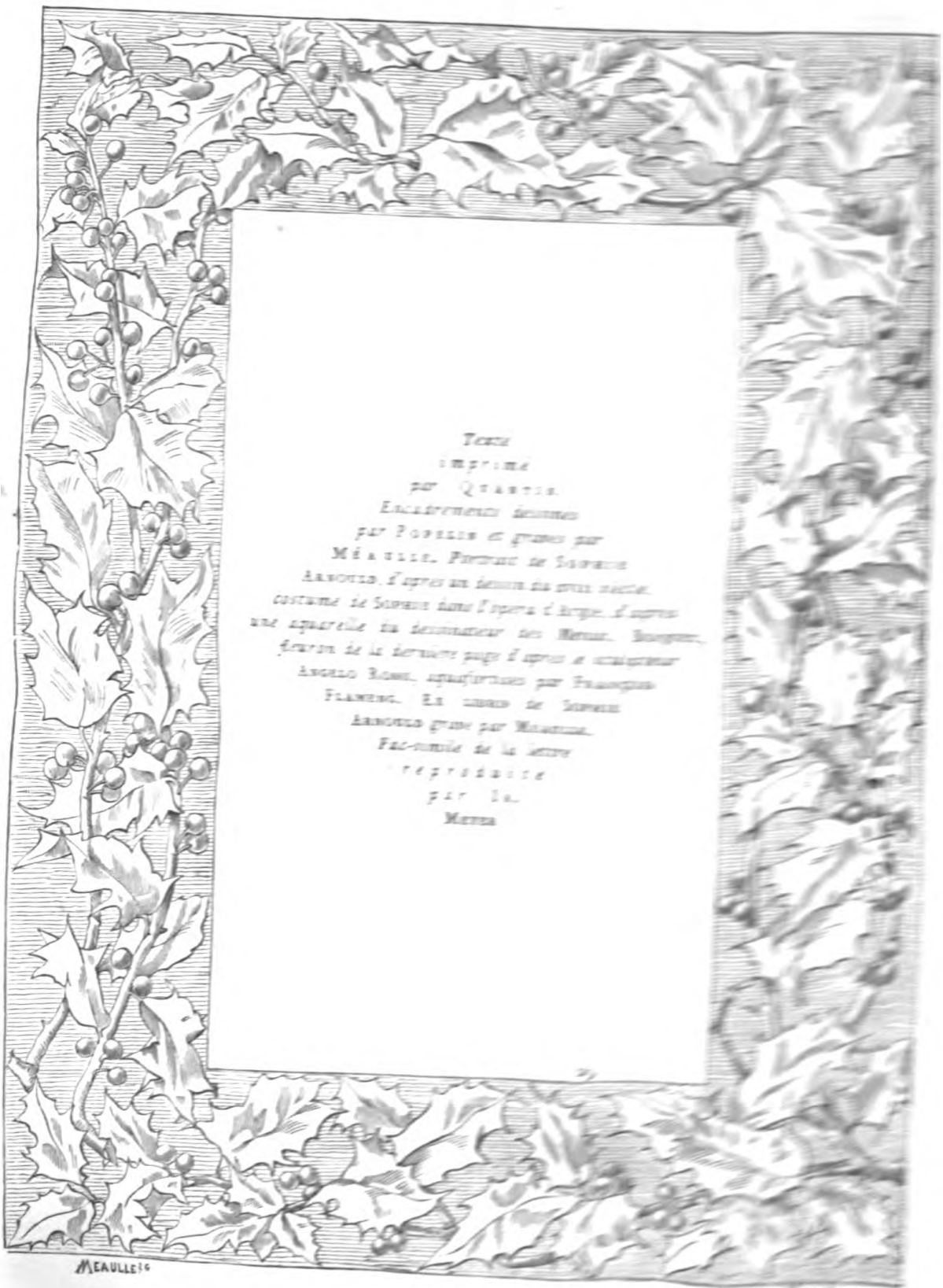
223

Elle fut enterrée sans bruit, presque sans
amis, cette Sophie qui jadis...

FIN.

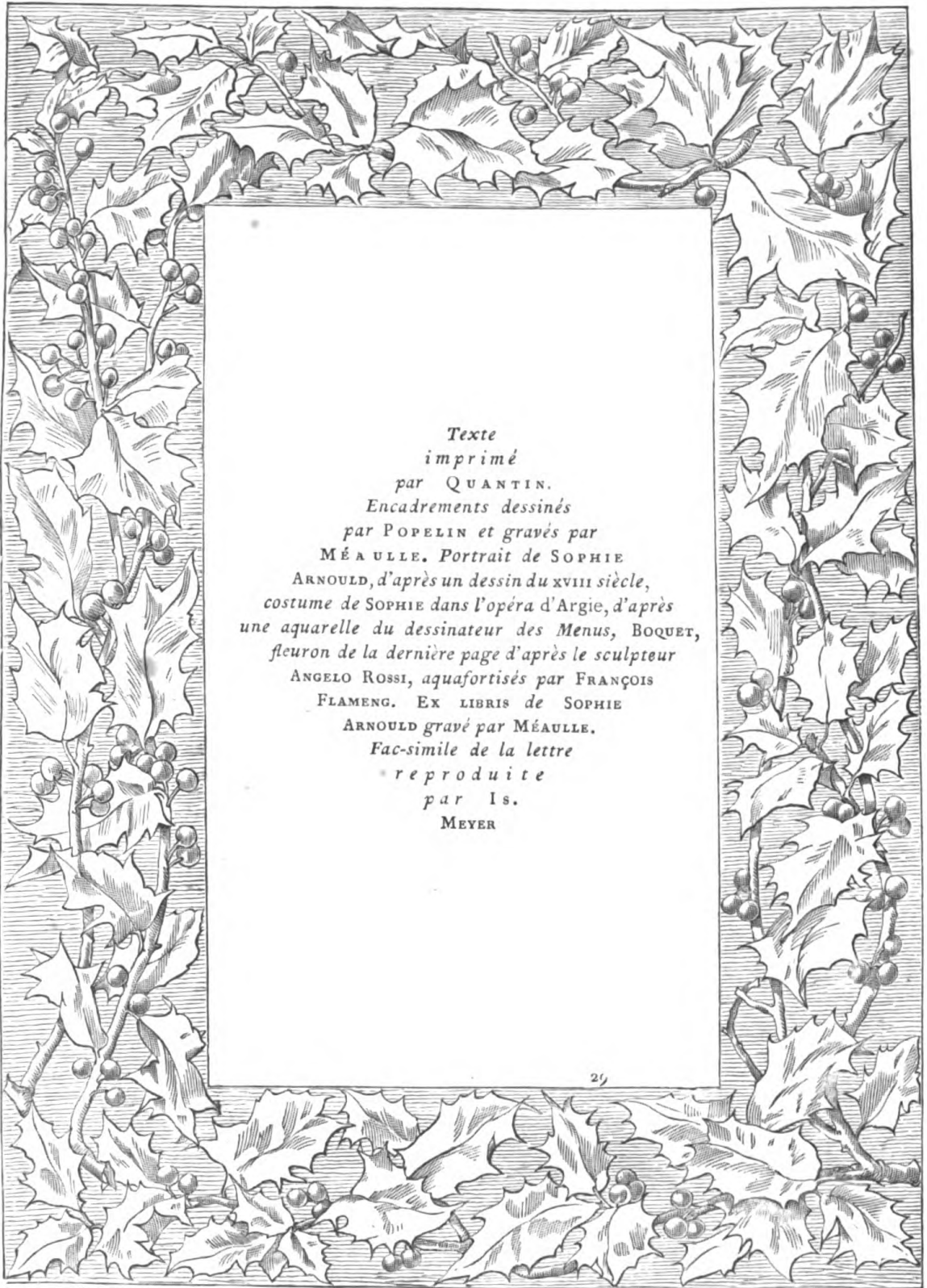






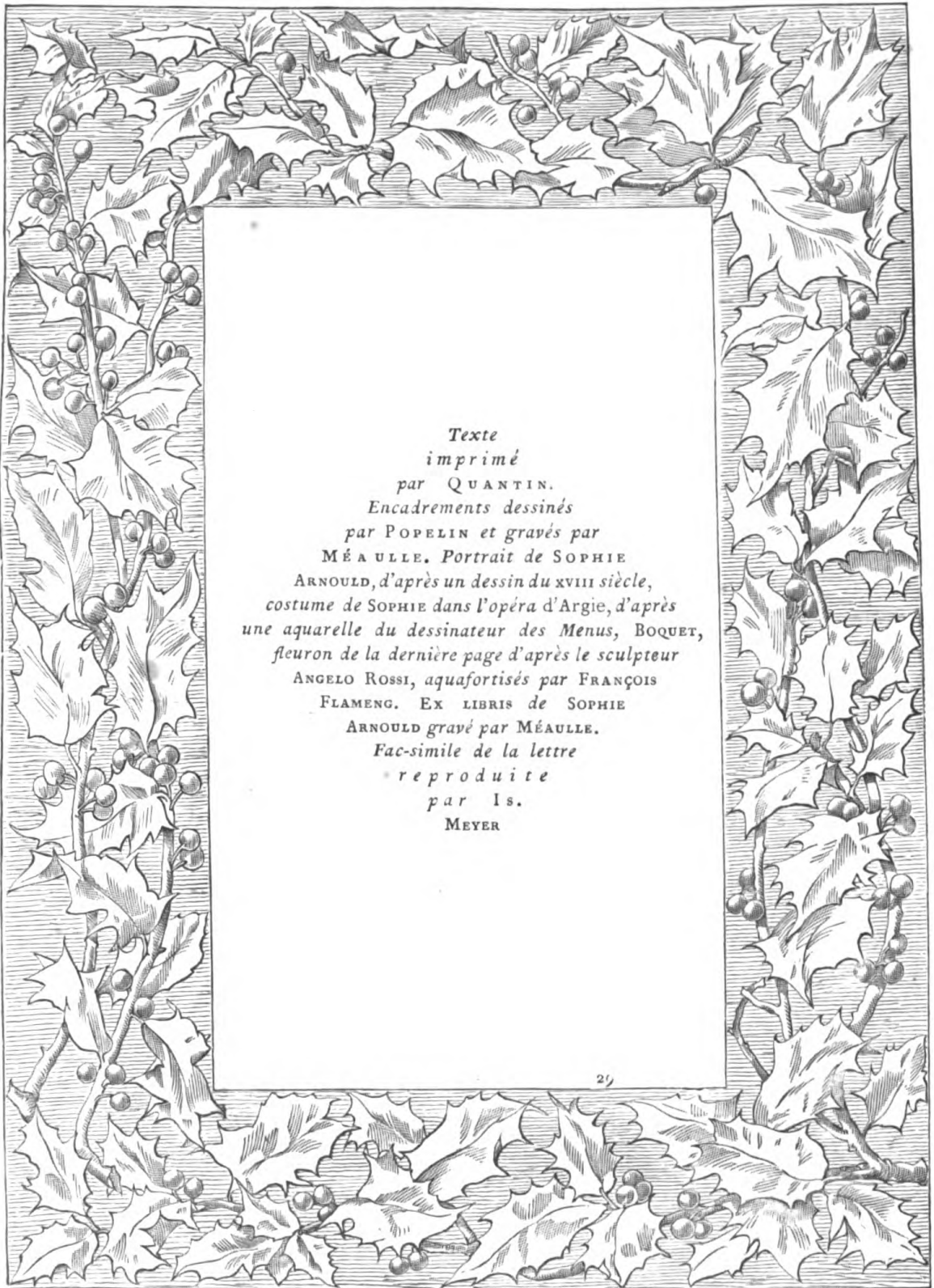
Texte
imprimé
par QUANTIS.
Encadrements dessinés
par POISSON et gravés par
MÉTIS. *Portrait de Soreau*
Anonyme, d'après un dessin de son auteur.
Costume de Soreau dans l'opéra d'Argis, d'après
une aquarelle du dessinateur des Métis. *Boisgiron*,
figure de la dernière page d'après le sculpteur
ANGELO BOSSI, aquarellées par François
FLAMING. En l'honneur de Soreau
Anonyme gravé par MÉTIS.
Fac-similé de la lettre
reproduite
par la
MÉTIS





Texte
imprimé
par QUANTIN.
Encadrements dessinés
par POPELIN et gravés par
MÉAULLE. Portrait de SOPHIE
ARNOULD, d'après un dessin du XVIII^e siècle,
costume de SOPHIE dans l'opéra d'Argie, d'après
une aquarelle du dessinateur des Menus, BOQUET,
fleuron de la dernière page d'après le sculpteur
ANGELO ROSSI, aquafortisés par FRANÇOIS
FLAMENG. EX LIBRIS de SOPHIE
ARNOULD gravé par MÉAULLE.
Fac-simile de la lettre
reproduite
par IS.
MEYER





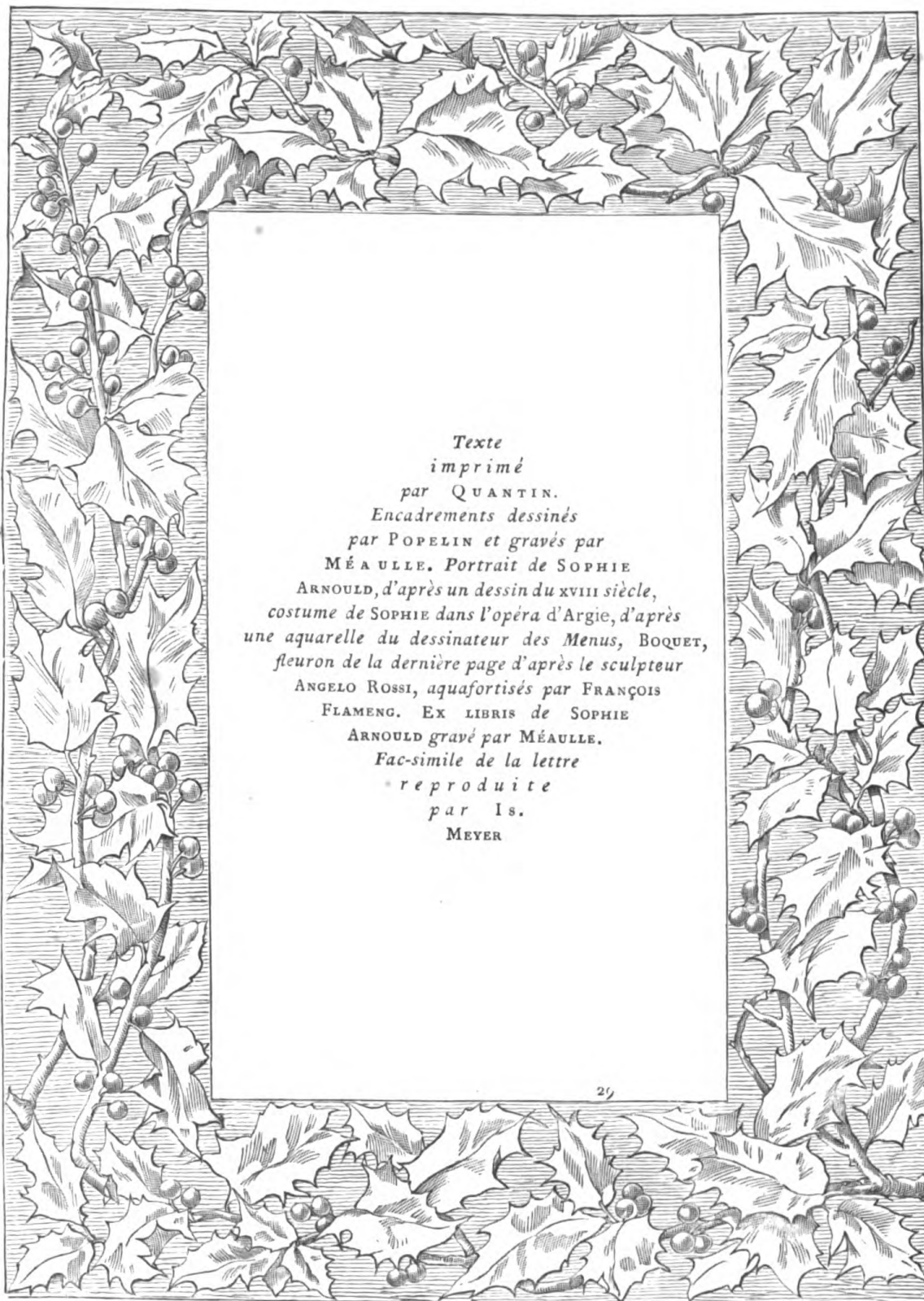
Texte
imprimé
par QUANTIN.
Encadrements dessinés
par POPELIN et gravés par
MÉAULLE. Portrait de SOPHIE
ARNOULD, d'après un dessin du XVIII^e siècle,
costume de SOPHIE dans l'opéra d'Argie, d'après
une aquarelle du dessinateur des Menus, BOQUET,
fleuron de la dernière page d'après le sculpteur
ANGELO ROSSI, aquafortisés par FRANÇOIS
FLAMENG. EX LIBRIS de SOPHIE
ARNOULD gravé par MÉAULLE.
Fac-simile de la lettre
reproduite
par IS.
MEYER

26

MEAULLE

Clément Popelin



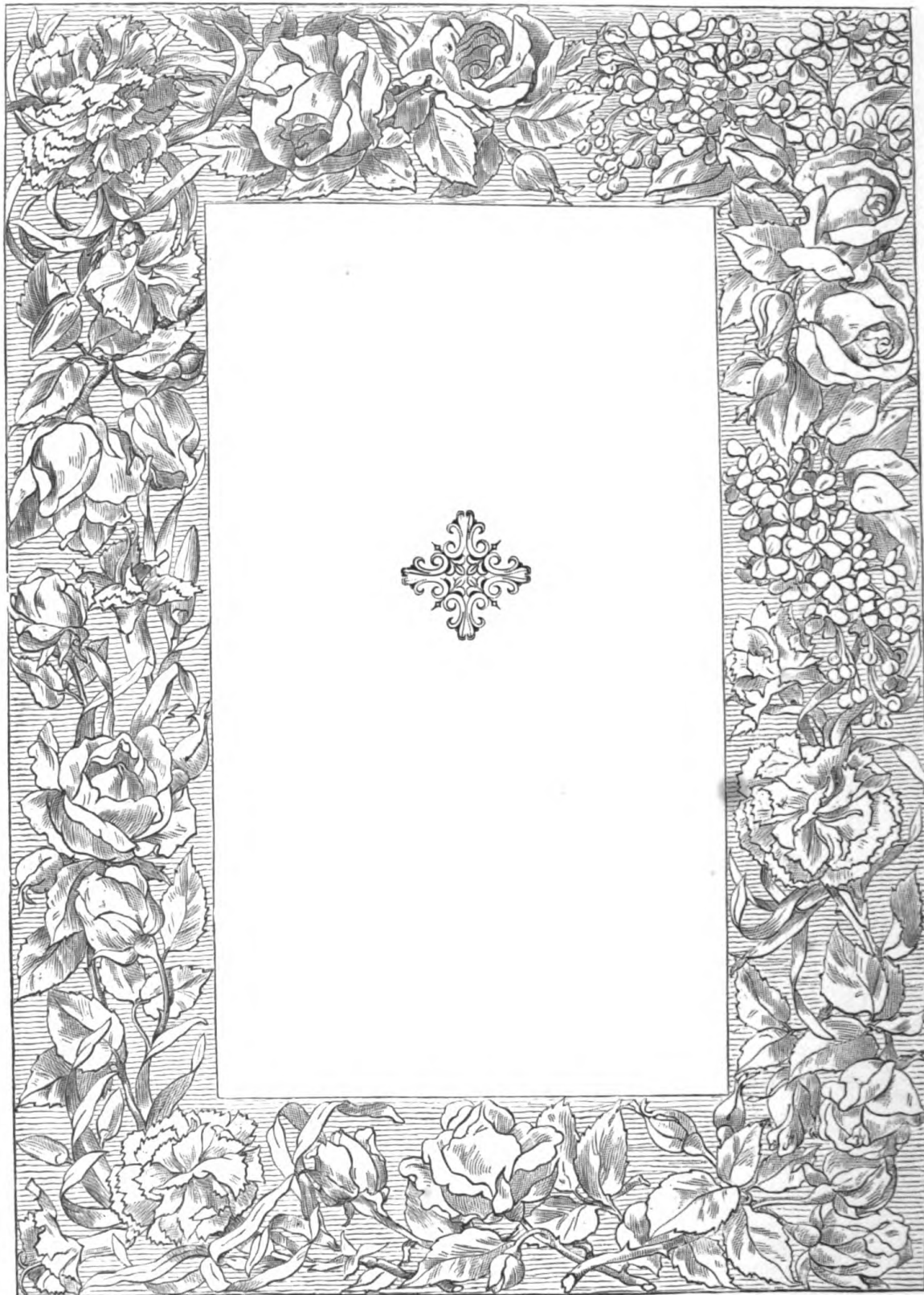


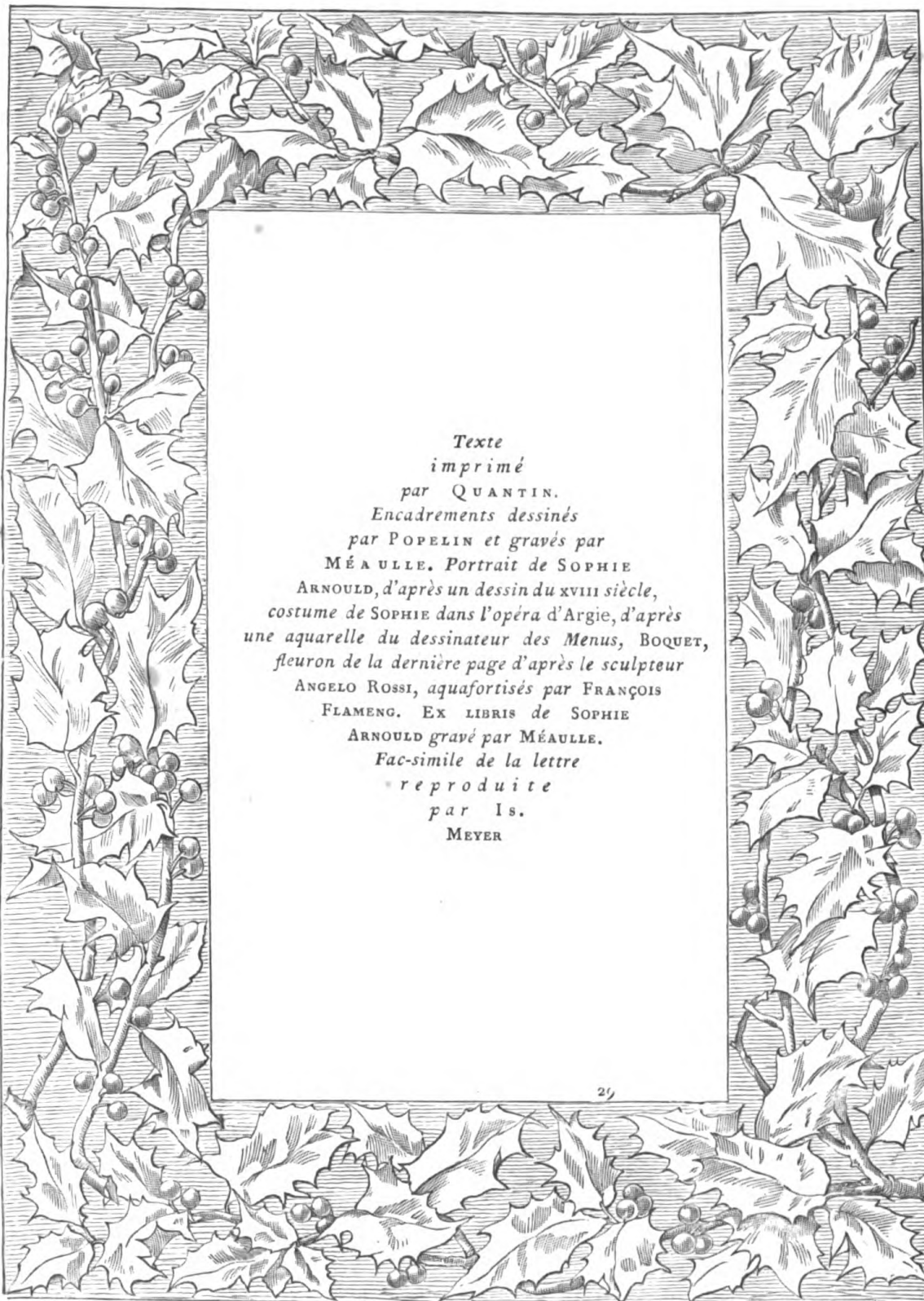
Texte
imprimé
par QUANTIN.
Encadrements dessinés
par POPELIN et gravés par
MÉAULLE. *Portrait de SOPHIE*
ARNOULD, d'après un dessin du XVIII^e siècle,
costume de SOPHIE dans l'opéra d'Argie, d'après
une aquarelle du dessinateur des Menus, BOQUET,
fleuron de la dernière page d'après le sculpteur
ANGELO ROSSI, aquafortisés par FRANÇOIS
FLAMENG. EX LIBRIS de SOPHIE
ARNOULD gravé par MÉAULLE.
Fac-simile de la lettre
reproduite
par IS.
MEYER

29

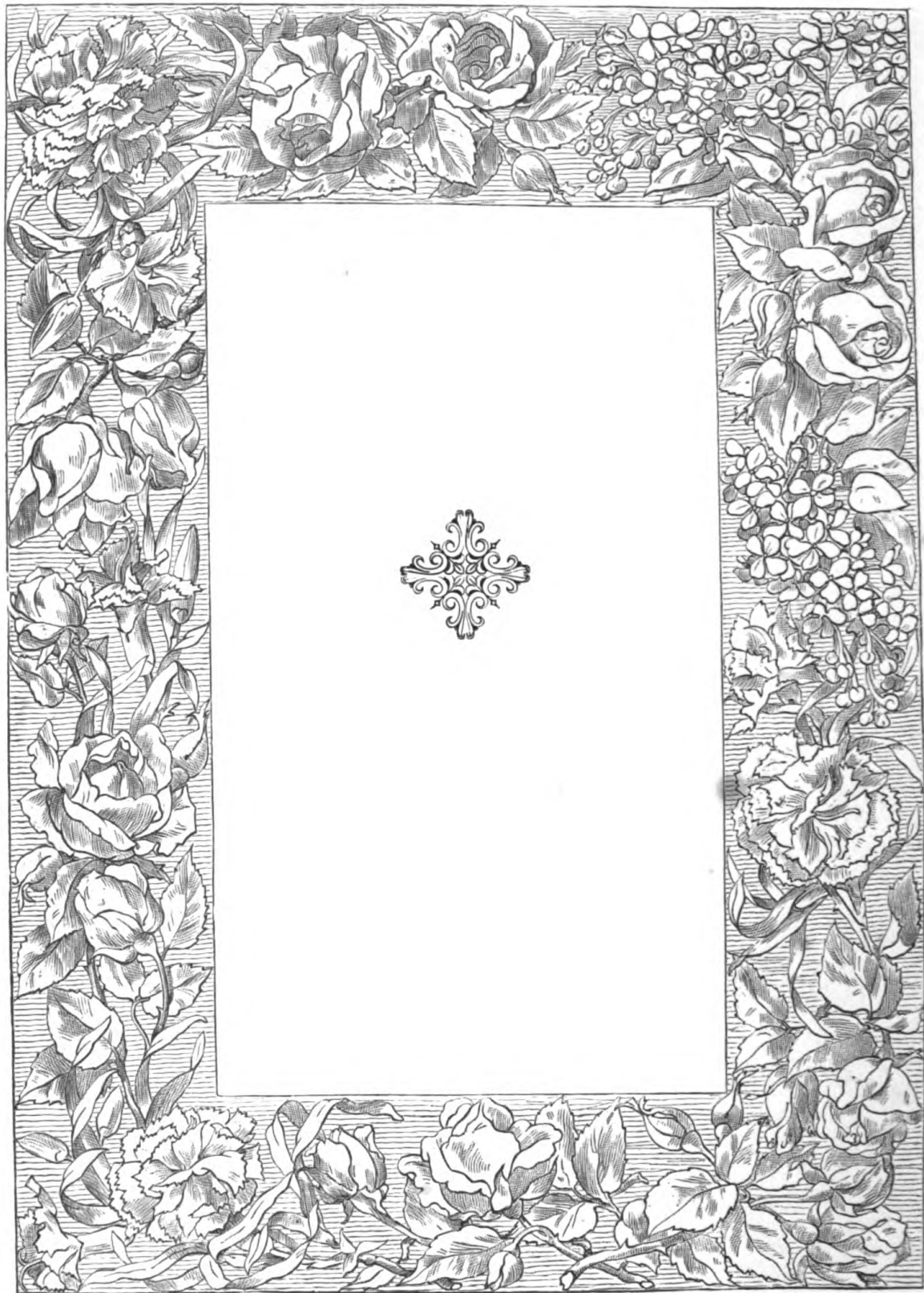
MÉAULLE^{sc}

Claude Popelin





Texte
imprimé
par QUANTIN.
Encadrements dessinés
par POPELIN et gravés par
MÉAULLE. Portrait de SOPHIE
ARNOULD, d'après un dessin du XVIII^e siècle,
costume de SOPHIE dans l'opéra d'Argie, d'après
une aquarelle du dessinateur des Menus, BOQUET,
fleuron de la dernière page d'après le sculpteur
ANGELO ROSSI, aquafortisés par FRANÇOIS
FLAMENG. EX LIBRIS de SOPHIE
ARNOULD gravé par MÉAULLE.
Fac-simile de la lettre
reproduite
par IS.
MEYER





Texte
imprimé
par QUANTIN.
Encadrements dessinés
par POPELIN et gravés par
MÉAULLE. Portrait de SOPHIE
ARNOULD, d'après un dessin du XVIII siècle,
costume de SOPHIE dans l'opéra d'Argie, d'après
une aquarelle du dessinateur des Menus, BOQUET,
fleuron de la dernière page d'après le sculpteur
ANGELO ROSSI, aquafortisés par FRANÇOIS
FLAMENG. EX LIBRIS de SOPHIE
ARNOULD gravé par MÉAULLE.
Fac-simile de la lettre
reproduite
par IS.
MEYER





